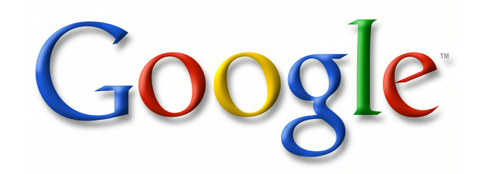
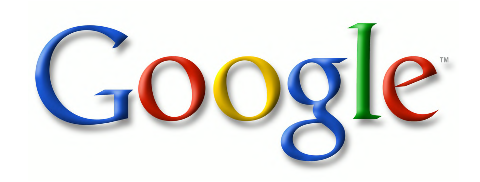






H

A. Londres

1764

23

LETTRES
DE
MENTOR,
A
UN JEUNE SEIGNEUR,

TRADUITES DE L'ANGLOIS

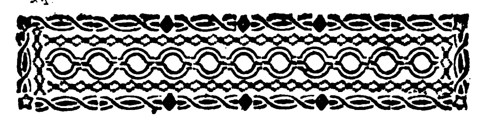
Par M. l'Abbé PREVÔT.



A LONDRES

Chez PAUL-VAILLANT.

M. DCC. LXIV.



INTRODUCTION.

CES Lettres ont eu le plus grand ſuccès en Angleterre : c'eſt ce qui m'a porté à les traduire dans notre Langue. Elles m'étoient connues avant même que de l'être du public Anglois. L'Auteur, avec lequel j'étois lié depuis bien du tems, avoit ſoin de me les envoyer à meſure qu'il les compoſoit. La plus nouvelle m'en faiſoit toujours déſirer la ſuite, & inſenſiblement le Recueil s'eſt trouvé complet.

M. N...... Auteur de cet Ouvrage, y fait profeſſion d'une impartialité auſſi rare que louable dans un Ecrivain Anglois. Il oſe

y rendre justice à notre Nation. Il cite une foule de nos Grands hommes dans tous les genres, & les cite avec éloge. Il entre même dans certains détails qui pourroient faire croire que quelques-unes de ces Lettres ont été écrites de Paris. La vérité est que l'Auteur y a séjourné quelque-tems, & qu'il y a tout vû, tout apprecié en Voyageur Philosophe.

Peut-être me saura-t'on gré de rappeller ici quelques circonstances rélatives à l'Auteur de ces Lettres & à mes liaisons avec lui. C'est ce que je vais entreprendre: d'autant plus que ce récit aménera certaines discussions entiérement analogues à l'Ouvrage même qu'il précede.

En 17... je passai à Londres, Ville que depuis long-tems je dé-

firois connoître autrement que par des relations, souvent très-partiales. Mon but, comme dans tous mes autres voyages, étoit de voir non des monumens, ils sont assés rares en Angleterre ; mais des hommes, & certainement on en trouve dans cette contrée. Ce qui n'empêche point que l'Etranger ne puisse donner la préférence à notre capitale. Les hommes n'y sont point plus rares qu'à Londres ; & le local y est plus agréable, le commerce plus facile, les amusemens y sont plus variés, les mœurs plus douces. La subordination y maintient l'ordre, sans tenir en rien de l'esclavage ; tandis qu'à Londres ce que le Peuple nomme l'usage de la liberté, dégénere presque toujours en licence.

Je fis moi-même l'épreuve de

cet abus. J'avois parlé de ma Nation, dans un des Caffés de Londres, plutôt en zelé Patriote qu'en homme prudent. Je fus vivement contredit : ce qui, toutefois, ne ralentit point mon zele. Il est bon d'observer que ces sortes d'endroits rassemblent en même-tems la meilleure & la plus mauvaise compagnie. Quelques Anglois de ce dernier ordre épierent l'instant de ma sortie pour ameuter autour de moi une populace éfrénée. Elle m'insulta & eût fait quelque chose de plus, si un des Anglois que j'avois vû dans le même Caffé, ne fût alors venu à mon secours. Il employa toute son éloquence pour calmer le Peuple, & il y parvint, chose assez difficile. Son premier soin fut de me conduire dans sa propre demeure. J'hésitois, dans l'appré-

henſion ſeule de le compromettre. Ne craignez rien, me dit-il, j'ai fait mes preuves de Patriotiſme. Le peuple en eſt lui même perſuadé, & c'eſt cette perſuaſion qui vient de le rendre ſi docile à mes diſcours. Alors il m'apprit qu'il travailloit à un de ces papiers hebdomadaires, dont la Ville de Londres eſt comme inondée toutes les ſemaines. Le ſien étoit des plus accredités & avoit pour Lecteurs, depuis le Miniſtre d'Etat & le Milord, juſqu'au Matelot & au Charbonnier : car chez cette nation, l'homme de la lie du Peuple ſe croit en droit de juger le miniſtère ; & c'eſt dans ces ſortes d'Ecrits qu'il puiſe toutes ſes connoiſſances politiques.

Il n'en eſt pas moins vrai que les Auteurs de ces feuilles jouiſſent, pour l'ordinaire, de beau-

A la connoissance des bons Livres anglois je voulois joindre celle des meilleurs auteurs vivans de cette Nation. M. N.... ne me fut pas moins utile dans le second projet que dans le premier. Il étoit lié avec les plus célébres Ecrivains de son tems. Il l'étoit, entre autres, beaucoup avec l'illustre *Pope*, celui d'entre les Poëtes anglois qui a sçu le mieux réunir le goût au Génie. Ce n'est pas, néanmoins, qu'il n'y ait encore dans ses Ecrits certains écarts déplacés qu'on pourroit appeller vices de terroir. Plus Philosophe que *Boileau* qu'il a tant imité, il n'a pas comme lui l'art de ne rien dire de trop, & de ne jamais perdre de vue l'analogie des idées. J'eus divers entretiens avec cet homme célebre. Il entendoit parfaitement

notre Langue, & ne vouloit pas que j'en employasse d'autre pour lui parler. On présume bien que nos conversations furent entiérement Littéraires. *Pope* rendoit justice à nos grands Ecrivains. Il préferoit *Corneille* à *Shakespéar*, estimoit *Racine* & admiroit *Moliere*. Il ajoutoit, cependant, que si les Anglois pouvoient nous disputer quelque chose dans le genre dramatique, c'étoit dans celui de la Comédie: mais que nos richesses à cet égard étoient beaucoup plus abondantes que les leurs. Je lui parlai de *Quinaut*, & je m'apperçus qu'il ne le connoissoit guères que de nom, quoiqu'il l'eût dans sa Bibliothéque. Il en jugeoit d'après les Satires de *Boileau*. Je lui fis observer que *Boileau* avoit été quelquefois injuste dans ses censures, & n'avoit

même jamais cessé de l'être à l'é
gard de ce charmant Lyrique. M
N...qui étoit présent, & qui avo
jugé de *Quinaut* comme *Pope*
me dit, de plus, qu'un Opé
dépouillé de sa Musique ne sou
tiendroit jamais la lecture. Po
toute réponse je lui lus quelqu
scènes d'*Atis* & d'*Armide* : alo
la critique fit place aux éloge
Tous deux convinrent que c
morceaux renfermoient de vrai
beautés, & qui n'avoient beso
d'aucun accessoire pour paroît
ce qu'elles étoient. On sera su
pris, sans doute, qu'un homn
tel que *Pope*, ait eu besoin qu'o
lui ouvrit les yeux sur le méri
de *Quinaut*. L'étonnement cesse
si l'on considére que le génie A
glois, naturellement porté au s
rieux, a plus de profondeur q
de délicatesse, préfere l'énergie

l'agrément, & croit en général, que l'élégance nuit à la force. De-là le peu d'estime qu'on fait chez cette Nation des Ouvrages de notre illustre *Racine*. Je remarquai même que M. *Pope* ne rendoit pas une entiere justice à l'Art Poëtique de *Despreaux*, ce chef d'œuvre de goût, de justesse & d'expression. Peut-être en usoit-il ainsi, parce que lui-même a imité trop foiblement cet Ouvrage. Il lui préferoit le Lutrin, par la raison, peut-être, qu'il jugeoit sa boucle de cheveux encore supérieure à ce dernier Poëme. Pour *la Fontaine*, il me parut jouir à Londres d'une réputation assez bien établie; quoique, sans doute, il soit nécessaire d'être né François pour sentir tout ce qu'il vaut. Mais disons encore un mot de M. *Pope*. Ce Poëte si Philoso-

phe dans ses Ouvrages, l'étoit beaucoup moins dans sa conduite. En bute à la jalousie de ses rivaux, & par conséquent aux traits de la Satire, il y paru trop sensible, il y répondit souvent avec trop d'aigreur. C'est à ces sortes de querelles qu'on est redevable de sa *Dunciade*, Satire des plus vives, mais remplie de sel & d'esprit. Il y travailloit alors & nous en lut quelques lambeaux.

M. N...... étoit d'un caractère plus paisible. Jamais la passion ne dérigeoit sa plume ; chose assez rare dans un Ecrivain périodiste. Il étoit fort aimé du célebre Ministre d'Etat *W*...., le même que le Cardinal de F..... croyoit gouverner, & qui de son côté, peut-être, se flattoit d'avoir le même ascendant sur lui. Quoiqu'il en soit, le caractère de ces

deux Miniſtres eut beaucoup d'analogie. Tous deux aimérent la paix juſqu'au point de l'acheter, quand la guerre n'étoit pas inévitable. Ils n'avoient ni oſtentation, ni hauteur; mais, peut-être, manquérent-ils des vertus qui avoiſinent ces vices. Leur miniſtère n'eût point cet éclat qui éblouit la multitude. Ils maintinrent long-tems la paix entre deux Nations qu'une haine abſurde anime l'une contre l'autre depuis tant de ſiecles. Auſſi le Peuple Anglois murmuroit-il de cette inaction. Ces murmures fourniſſoient à M. N...... l'occaſion de ſe rendre utile au Miniſtre. Il développoit & la ſageſſe de ſa conduite, & la juſteſſe de ſes vues, & l'avantage qui en réſultoit en faveur de l'Angleterre. Laiſſons, diſoit-il dans ſes Écrits, laiſſons

agir les François en Maîtres dans le continent de l'Europe. Ils nous cédent l'Empire des Mers, & celui là nous mettra bien tôt à même de leur disputer l'autre.

J'entrai avec lui dans quelques discussions sur cette matiére; mais il me parut la posséder à fonds. Il opposa à mes discours une foule de raisons solides, raisons auxquèlles je ne vois pas que le tems ait rien fait perdre de leur force.

Quelques motifs particuliers m'ayant rappellé dans ma Patrie, mon départ de Londres ne mit pas fin à mes liaisons avec M. N...... un commerce de Lettres succéda à nos entretiens fréquens. Plusieurs années s'écoulerent de la sorte. Enfin, lui-même vint à Paris. J'essayai alors de prendre ma revanche de toutes les atten-

tions qu'il m'avoit ci-devant prodiguées. Si notre Capitale offre à l'homme frivole de quoi ſe ſatisfaire, elle n'eſt pas non plus ſans reſſource pour le Philoſophe. Nos Spectacles, nos Académies, nos Bibliothéques publiques, les riches monumens de nos Arts, l'attelier de nos Artiſtes, le commerce de nos Gens de Lettres, tels ſont les plaiſirs qu'y rencontre à chaque pas l'homme de goût; tels furent ceux que je procurai à M. N...... Admirateur outré de *Shakeſpéar*, il préferoit notre *Eſchyle* à nos autres tragiques; il préferoit l'*Atrée* du même M. de *Crébillon* à tous ſes autres Drames: ce qui ne l'empêchoit point de rendre juſtice à *Electre* & à *Rhadamiſte*. Il la rendit encore plus volontiers à l'Auteur même que je lui fis connoître;

& qui parut l'eſtimer. On verra par ces Lettres, que le ſéjour de Paris influa ſur le goût de M. N..... Il y puiſa l'eſtime des régles ſans leſquelles nulle Ouvrage dramatique ne peut-être parfait. Les beautés de ſentimens l'affecterent comme les traits de ſublime. Il avoit toujours admiré la *Henriade*, & il parvint à ſentir le prix de *Zaïre*. Pour ce qui eſt des Arts d'imitation tels que la Peinture & la Sculpture, nous eûmes dès-lors ſur cette matiére quelques entretiens qui ſemblent avoir fourni celle de ſa derniere Lettre.

Une rencontre imprévue troubla un peu la Philoſophie de M. N.... . Je l'avois accompagné à une Repréſentation de *Mérope*. L'attention avec laquelle on regardoit une jeune Angloiſe placée

dans une des premieres Loges, nous porta à la fixer aussi. Elle étoit d'une figure charmante & je ne fus point surpris qu'elle attirât les regards de nos François & même de nos Françoises. Mais ce qui m'étonna beaucoup fut de voir M. N...... changer de couleur aussi-tôt qu'il eut jetté les yeux sur la jeune Etrangere. Son agitation étoit extrême & je lui en demandai la cause. Ah mon ami! me dit-il, d'une voix altérée, voici une rencontre des plus Romanesques. Alors il m'apprit en peu de mots ce qu'il m'a depuis détaillé fort au long. Cette jeune personne étoit fille d'un des plus riches Citoyens de Londres. M. N..... n'avoit pû la voir sans en être épris. Il y avoit en lui dequoi l'intéresser elle-même, & de plus, il étoit l'intime ami

de ſon pere. Mais l'extrême diſproportion qui ſe trouvoit entre la fortune de ce dernier, & la ſienne, lui ôta l'aſſurance de s'expliquer. Il ne fut entendu que de la belle Angloiſe; parce qu'une jeune perſonne devine ſouvent ce qu'on ne lui dit pas. Malheureuſement un Gentilhomme François, que la curioſité, ou le déſir de faire fortune conduiſirent à Londres, eut accès dans cette Maiſon, & devint le Rival de M. N...... Celui-ci s'apperçut bien tôt que la galanterie Françoiſe l'emportoit ſur ſon amour auprès de leur Maîtreſſe commune. Il ne voulut pas en être plus long-tems le témoin; ce qui en partie le détermina à paſſer en France. J'eus lieu alors de me confirmer dans une idée qui ne m'étoit pas nouvelle: c'eſt que le

Philoſophe le plus décidé n'eſt pas exempt de foibleſſe dans certaines circonſtances. M. N...... continoit à regarder la jeune Angloiſe avec une ſorte d'acharnement. Son ame étoit troublée & pénétrée. Il m'avoua que ſa ſurpriſe égaloit ſa douleur, de voir que ſon Rival fût ſitôt parvenu à ſes fins: car il ſoupçonnoit un mariage plutôt qu'un enlevement. Cette rencontre lui déroba tout le plaiſir du ſpectacle. Il n'étoit pas encore fini, lorſque M. N... ſe leva de l'amphithéâtre où nous étions placés, me pria de l'attendre quelques inſtans, & paſſa dans la Loge de la jeune Angloiſe. L'Etonnement qu'il lui cauſa & ſa propre agitation, auroient pû figurer avantageuſement ſur la ſcene. Il me rejoignit au bout d'un quart d'heure, & ne me parut guères plus tran-

quille qu'avant de m'avoir quitté. Il m'apprit que la jeune Angloiſe lui avoit déclaré que le François étoit réellement ſon mari ; mais que ſon trouble & ſon embaras lui donnoient à cet égard quelques ſoupçons. Ils s'étoient réciproquement fait part du lieu de leur demeure ; & je vis mon Philoſophe très-diſpoſé à éclaircir l'avanture.

Je l'accompagnai chez lui, où des Lettres arrivées de Londres l'attendoient. Il en reconnut l'écriture ſur l'adreſſe, & les ouvrit avec précipitation. Je remarquai ſur ſon viſage la même ſurpriſe qui m'avoit frappé lorſqu'il avoit recounu la jeune Angloiſe au ſpectacle. Ah ! mon ami, s'écria-t'il de nouveau après avoir lû, mes ſoupçons n'étoient que trop bien fondés ! Jugez-en parce que m'apprennent ces Lettres. Je vis

qu'effectivement on lui annonçoit le rapt de Miss. G.... C'est le nom de la jeune Angloise, & qu'on le prioit, supposé que ces Amans fussent à Paris, d'engager l'Ambassadeur d'Angleterre à faire à ce sujet quelques démarches auprès du Ministère de France. On esperoit dis-je, que par ce moyen la Demoiselle pourroit-être au moins renvoyée à ses Parens. Je vis alors dequoi une ame noble est capable. M. N...... avoit certainement aimé, & sans doute, aimoit encore la jeune fugitive. Tout autre à sa place auroit cherché l'occasion de la punir, ou du moins de l'enlever à son Rival. M. N...... ne forma ni l'un ni l'autre projet. Le mal étoit sans remede, & il se détermina à chercher les moyens de l'adoucir au lieu de l'accroître.

Le jour ſuivant il ſe rendit à la demeure que Miſſ. G ... lui avoit indiquée. Mais il ſe trouva que l'adreſſe étoit fauſſe. Nulle étrangere ne logeoit dans cette maiſon. Un pareil procédé affligea plus M. N...... que tout le reſte de l'avanture. Il vint me faire part de ſon nouveau déplaiſir, & je n'épargnai rien pour en adoucir l'amertume. Je lui remontrai qu'ayant eu des vues ſur cette jeune perſonne, vues qu'elle avoit pénétrées, il ne devoit pas ſe promettre qu'elle le choiſit pour confident. Il me pria de ne point le quitter dans ces circonſtances, & j'y ſouſcrivis ſanspeine; je l'accompagnai chez lui, n'ayant pû l'obliger de reſter plus longtems chez-moi. Un inſtant après notre arrivée on lui annonça une viſite. Qui l'auroit pû prévoir?

C'étoit Miss. G..... elle-même, accompagné de son Ravisseur. Je voulus m'éloigner : la jeune Angloise s'y opposa & fut vivement secondée de M. N...... Je viens, Monsieur, lui dit-elle, en Anglois, je viens réparer autant qu'il est en moi, l'injure que je vous fis hier. Daignez l'attribuer à la surprise où me jetta votre apparition subite. Il est difficile dans de pareils momens, de prendre un bon parti, & je pris le moins digne de vous, le plus désavantageux pour moi. Alors elle lui fit l'aveu de ce qu'il sçavoit déja ; c'est-à dire que sa demeure étoit toute autre qu'elle ne la lui avoit indiquée. Elle lui avoua, de plus, que son mariage n'avoit point été fait du consentement de sa famille ; qu'elle même s'étoit choisie un époux, & avoit fait

taire la voix du ſang pour le ſuivre: mais qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à regretter une démarche qui avoit fait ſon bonheur.

M. N...... inſtruit d'avance de tout ce qu'elle croyoit lui apprendre, n'en parut point étonné. Il la ſurprit bien davantage en lui montrant les Lettres qu'il avoit reçues la veille. Hé bien, Monſieur N......, lui dit-elle d'un ton agité, quelle parti prenez-vous dans cette affaire? Vous aurai-je pour ennemi, ou pour protecteur? Vous pouvez beaucoup auprès de ma Famille. Ma faute, ſi c'en eſt une, eſt irréparable, & je n'ai, d'ailleurs, aucune envie de la réparer...... Madame, interrompit aſſez vivement M. N...... votre confiance ne ſera point trahie. J'eſpere même vous prouver que j'en étois digne.

Alors

Alors l'Epoux de Miſſ. G...
prit la parole, & le fit d'une ma-
niere qui ſatisfit juſqu'à ſon an-
cien rival. Il ajoutta, qu'en arra-
chant, pour ainſi dire, ſa femme
du ſein paternel, il n'avoit con-
ſulté que ſon amour & non un vil
interêt; que ſa naiſſance étoit
diſtinguée, ſa fortune au-deſſus
des beſoins urgens, quelques per-
ſonnes de ſa famille en très haute
faveur à la Cour; & qu'au ſurplus,
la tendreſſe de ſa femme lui tenoit
lieu de tous les avantages imagi-
nables. Le ton avec lequel il
diſoit ces choſes, en atteſtoit, pour
ainſi dire, la vérité. Il détermina
M. N...... à écrire ſur le champ
à la famille de Miſſ. G.... & à le
faire d'une maniere auſſi favorable,
que ſi les jeunes Epoux euſſent
eux-mêmes dicté ſes expreſſions.

Nous paſsâmes avec eux une

partie de la journée ; & j'eus lieu de conclure que le choix de Miss. G.... pouvoit avoir des approbateurs. Son Epoux n'avoit ni les talens ni les connoissances de M. N...... Mais ce genre de mérite n'est pas toujours celui qui en pareil cas frappe le plus une jeune personne. D'ailleurs, le Gentilhomme dont il s'agit avoit tout ce qui caracterise en France l'homme aimable, & un homme de cette classe déplait rarement au beau sexe chez nos voisins.

Resté seul avec M. N...... il me demanda ce que je pensois de sa conduite. Je l'admire, lui répondis-je ; mais elle n'a rien qui m'étonne : une grande ame trouve de la satisfaction à faire des heureux, même aux dépens de son propre bonheur. C'est ce que je vous vois pratiquer aujour-

d'hui. J'avoue, reprit-il, qu'un tel sacrifice est pénible. On ne sert jamais un Rival qu'avec répugnance: mais n'importe, je servirai le mien jusqu'au bout, & sans autre but que de lui être utile.

M. N...... tint exactement sa parole. Ses premieres Lettres n'ayant pas produit tout l'effet qu'il s'en étoit promis, d'autres dépêches plus fortes leur succéderent. Il s'étoit, d'ailleurs, instruit à fond, & du caractère & de l'origine de son protégé. Toutes ces découvertes avoient été favorables au Cavalien François. L'obstacle qui naissoit de la différence de Religion n'existoit même déja plus; Miss. G.... s'étoit fait Catholique. Un Amant qui plait est un Missionnaire bien persuasif. Enfin, M. N..... parvint

lui-même à persuader les parens de la jeune Angloise. Ils souscrivirent à ce qu'ils n'avoient pû empêcher, & en userent même par la suite, comme si cette alliance eût été leur propre ouvrage. Les Epoux se retirerent à Ang..., où ils vivent encore aujourd'hui dans l'opulence, & dans l'union la plus étroite.

Pour M. N......, il ne tarda pas à quitter notre Capitale. Il voyageoit de compagnie avec Milord V...... Tous deux formérent le projet de parcourir l'Italie & sur-tout d'examiner avec soin Rome, Florence & Venise. Ce ne fut pas tout; ils me proposérent d'être du voyage, & mon penchant naturel, joint à quelques circonstances particuliéres, me fit accepter la proposition.

Nous nous embarquâmes à Marseille, sur un Vaisseau qui alloit directement à Venise. Arrivés dans cette Ville, nos deux Anglois me parurent étudier avec soin sa constitution. Leurs avis furent souvent partagez sur ses avantages & ses inconvéniens. M. N...... plaçoit dans cette derniere classe la trop grande puissance des Nobles. Milord V...... soutenoit au contraire que cette puissance, telle qu'elle existoit à Venise, faisoit la sûreté de cette République, & je crus pouvoir adopter son opinion. En effet, si le Peuple avoit sur le Gouvernement Vénitien la même influence qu'il eut sur celui d'Athenes & de Rome, il en résulteroit bientôt les mêmes abus; & ces abus entraîneroient à coup sûr, la ruine d'une République entourée de

voisins puissans, & qui ne se soutient guères aujourd'hui que par une conduite prudente & raisonnée. Milord V..... observa même dès-lors que l'Angleterre, quoique beaucoup plus puissante que Venise, seroit exposée aux mêmes risques, s'il arrivoit que le Peuple augmentât assez son crédit pour engager le Ministere dans quelques fausses démarches. Milord V...., est encore existant. J'ignore si les dépenses & le résultat de la derniere guerre, entreprise moins par le Ministere que par le Peuple Anglois, ont détruit ou fortifié en lui cet axiome.

Revenons à M. N...... J'ai déja dit qu'il ne voyageoit que pour observer, & dès-lors notre objet étoit le même. Nous avions eu à Paris quelques discussions sur

la Musique Françoise & Italienne. M. N...... étoit grand partisan de cette derniere : j'osois de mon côté lui opposer la nôtre ; ce que je n'eusse, peut-être pas fait, si dès-lors nous n'eussions joui d'une partie des chefs-d'œuvres de l'illustre *Rameau*. Notre Auteur même les avoit admirés en France : mais, comme son dévouement à la musique Italienne étoit un préjugé national, il ne pouvoit y renoncer que difficilement. J'avois déja beaucoup entendu de cette musique à Londres : il m'assura que je la gouterois infiniment mieux à Venise, & enfin je me laissai conduire à l'Opéra. Il faut avouer que l'execution musicale me parut y être portée à une grande perfection. Les parties accessoires n'y étoient pas non plus négligées. Je demandai toutefois

à M. N...... ſi ce Spectacle ſembloit à ſes yeux auſſi complet que nos Opéra, où tous les genres de Spectacles ſe trouvent en quelque maniere fondus en un ſeul? Il m'avoua que ce concours étoit, ſans doute, moins entier dans les Opéra Italiens que dans les nôtres; mais qu'étant par lui-même un peu bizarre, ces omiſſions ne pouvoient être regardées comme un défaut. A quoi je répliquai que l'Opéra Italien, malgré toutes ſes omiſſions, ne formeroit jamais lui-même un ſpectacle raiſonnable.

Ce n'eſt point la relation exacte d'un voyage que je prétends placer ici, mais ſeulement quelques traits rélatifs à l'Auteur des Lettres qui ſuivent. Je ne m'arrêterai donc ni à décrire le local de Veniſe, ni à peindre les mœurs

de ſes habitans. Je vais même tranſporter ſubitement la ſcêne à Rome, où toutefois, nous n'arrivâmes qu'après le tems du Carnaval.

Je ne rappellerai point ici les refléxions que fit naître en nous la vue de Rome moderne. Elle en offroit une ample matiere a des Voyageurs, dont le but étoit d'obſerver & de comparer. Nos deux Anglois donnoient un libre cours à leurs idées : ils oſoient même [pour me ſervir d'une expreſſion de *la Bruyere*] *penſer tout haut*. Je leur fis obſerver que cette liberté Anglicane avoit ſes inconvéniens dans un pays d'Inquiſition. Il faut cependant avouer que ce Tribunal eſt moins ſévere à Rome, que dans quelques autres Etats de l'Europe, où il ſe trouve établi. Une circonſtance particuliere contribuoit en-

core à cette modération. *Benoît XIV.* occupoit alors la Chaire Pontificale. Ce grand Pape, dont les lumiéres & la conduite étoient respectées, même des Protestans avoit entr'autres vertus, le Génie conciliateur; vertu qui manquoit à *Leon X.* & qui auroit pû prévenir la ruine du Catholicisme dans presque la moitié de l'Europe.

Milord V.... & M. N..... désiroient également d'approcher du Souverain Pontife. Il n'étoit rien moins qu'innaccessible. D'ailleurs, il étoit facile au Milord d'applanir, à cet égard, toute difficulté. Il avoit des Lettres de recommandation pour l'Ambassadeur de la Cour de Vienne à celle de Rome. Il en fit usage, & cette Excellence obtint facilement la permission de le présenter. Nous

eumes, qui plus eſt, la liberté de l'accompagner M. N.... & moi. Sa Sainteté ne trouvoit pas plus étrange, qu'un homme de ma profeſſion voyageât avec des Proteſtans, que je ne le trouvai moi-même qu'elle les admit à ſon audience. Il eſt preſque inutile d'avertir que cette Audience n'eut lieu que dans le particulier. Milord V.... adreſſa au Pape un compliment très-ingénieux, très-flateur, &, en même-tems, très-mérité. Il parloit Italien, Langue qu'il poſſédoit ſupérieurement. Le Souverain Pontife lui répondit de la maniére la plus affable & la plus ſatisfaiſante. Il le loua ſur ſon goût pour les Voyages, où plutôt ſur le deſſein qui le portoit à voyager, lui parla de l'Angleterre en Pontife qui ne ſe bornoit pas à connoître les Etats

où sa puissance étoit reconnue & finit par lui demander si Rome, telle qu'il l'a voyoit, répondoit à l'idée qu'il s'en étoit faite avant de quitter Londres ? Milord V.... lui répondit, que les différens Chefs-d'œuvre dont Rome étoit décorée, avoient bien de quoi satisfaire l'amateur le plus difficile ; mais que pour lui ce n'étoit point-là ce qu'il y admiroit le plus. Il ajouta que tous ses Compatriotes seroient, à coup sûr, de son sentiment.

Un signe d'approbation que fit M. N.... attira sur lui les regards du Pape. Milord V.... le fit encore mieux connoître à sa Sainteté, qui alors se mit à l'entretenir de Littérature. M. N.... possédoit supérieurement cette Partie, & presque aussi-bien la Littérature Italienne, que l'Angloise.

Il connoissoit même à fond les Ouvrages de *Benoît XIV*. Le Pontife en témoigna une surprise mêlée de satisfaction. L'amour d'un Auteur pour ses Ouvrages, le suit jusques sur le Trône, & sous la Thiare. D'ailleurs, si cet amour est une foiblesse, il est du moins sûr qu'elle peut s'allier aux plus hautes vertus.

Je devins moi-même ensuite l'objet de l'attention du St. Pere; l'obligeant Milord m'annonça, comme un homme de Lettres distingué dans ma Patrie. J'avoue, cependant que peu de mes Ouvrages étoient connus de sa Sainteté, & j'en eus de la joie. Quant au reste, je dus lui paroître assez versé dans la Littérature moderne, soit Françoise, soit Etrangere. Le Pape, lui-même, possédoit assez bien la nôtre. Il me

parla beaucoup de nos principaux Orateurs & Moraliſtes. Il rendoit à *Boſſuet*, toute la juſtice qu'on doit à ſon génie ; eſtimoit *Bourdaloue*, & aimoit *Maſſillon.* Il me parut entendre *Mallebranche*, autant que la choſe eſt poſſible ; me parla fort peu des Ecrivains de la Société, &, ſans toucher au fond des choſes, donna de grands éloges au génie d'*Arnaud*, de *Nicole*, & de *Paſchal.*

Nos deux Anglois étoient hors d'eux-mêmes de voir tant de lumiére, de modération & d'équité dans un Pontife, que leurs Théologiens diſent être l'*Ante-Chriſt.* Ma ſurpriſe n'étoit guères moindre que la leur, quoique nos préjugés ne fuſſent pas les mêmes. Enfin, nous nous retirames comblés d'égards & de

bontés par *Benoît XIV*. & remplis de vénération pour son mérite personnel.

Avouez, dis-je, à mes Compagnons de Voyage, qu'un tel Pontife est digne de régir le monde Chrétien, & même les Eglises qui se sont soustraites à la hiérarchie Romaine ? Ils en convinrent, & se proposérent l'un & l'autre de lui rendre hautement justice lorsqu'ils seroient de retour dans leur Patrie. J'ai sçu depuis que l'un & l'autre avoient tenu parole.

Le reste de notre séjour à Rome fut employé à visiter les Monumens dont cette Ville est remplie. Rome n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois. Cependant on y apperçoit encore une empreinte de grandeur qui étonne & qui, j'ose le

dire, imprime une ſorte de reſpect. Ce n'eſt plus la Rome des *Céſars*, mais on ſe rappelle qu'ils y ſont nés ; on n'oublie point qu'elle a produit des *Emiles*, & des *Scipions*. C'eſt ici, diſions-nous, qu'étoit placé ce Capitole où l'on jugeoit les Rois & les Peuples. Là, fut la demeure de cet Orateur qui ſauva ſa Patrie, & dont l'éloquence a pour nous tant de charmes, quoique les objets qu'il traite nous ſoient étrangers & indifférens. En un mot, chaque pas que l'on fait dans cette Ville, offre un ſujet de refléxion ; & toutes ces refléxions élevent l'ame.

D'ailleurs, la nouvelle Rome eſt digne par elle-même de toute l'attention des Etrangers. Les Arts l'ont enrichie de tant de chefs-d'œuvres, ceux de l'antiquité

quité y subsistent encore en si grand nombre, qu'elle conserve toujours à cet égard, le titre de Reine des Cités ; titre qu'elle a perdu quant à la puissance. Nous y admirâmes ces Monumens précieux qui attestent à quel dégré de supériorité les Grecs avoient porté la Sculpture. Ils servirent à nous faire regretter encore davantage ce que les Barbares en ont détruit. A l'égard des productions modernes des arts, c'est-à-dire, depuis leur renaissance, elles sont extrêmement nombreuses à Rome. Les chefs-d'œuvre des *Michel-ange*, des *Raphael*, des *Titien*, des *Correge*, & de tant d'autres grands Artistes y brillent de toutes parts, soit dans les Eglises, soit dans les Galeries, soit dans les Cabinets particuliers. Nous employâmes un tems consi-

dérable à cet examen, & nous ne pouvons pas, toutefois, nous flatter d'avoir vû tout ce qui en étoit digne.

L'Eglise de S. Pierre fit perdre à nos deux Anglois une grande partie de l'estime qu'ils faisoient de S. Paul de Londres. Malgré certaines irrégularités, la Cathédrale de Rome est dans ce genre le plus beau monument de l'Univers; j'en excepte peut-être, la sainte Sophie de Constantinople.

De Rome nous nous rendîmes à Florence, Ville très-agréable pour le local & la maniére dont elle est construite. On présume bien qu'une Ville où les Arts reprirent autrefois une nouvelle origine, est amplement pourvue de leurs productions. Rien de plus digne de la curiosité des Voyageurs, que la Gallerie du Palais

Ducal. Nous n'en perdîmes rien. Mais, comme l'Anglois raméne tout au raisonnement, M. N... remonta à l'origine de toutes ces choses. A quoi peut-on l'attribuer cette origine? A l'élévation des *Médicis* qui, de simples particuliers, devenus Souverains de leur Patrie, se virent ainsi en état d'accueillir les arts chassés de la Gréce. Que cette Maison soit restée alors dans son état obscur; les ténébres de l'ignorance couvriroient aujourd'hui toute la terre. C'est ainsi que les effets les plus multipliés dérivent presque toujours d'une seule cause.

J'élevai alors une question que M. N.... a depuis discutée dans une des Lettres de ce Recueil; je demandois si les Sciences, les Lettres, & les Arts pouvoient réellement naître & se perfection-

ner dans une République. Milord V.... & M. M.... se déclarérent pour l'affirmative. Je ne fus point de leur sentiment. Ils me citérent pour me convaincre, l'exemple d'Athénes, qu'on peut regarder comme la mere des beaux Arts; mais cet exemple prouvoit en ma faveur. Athenes, leur dis-je, ne produisit de grands Poëtes, & d'excellens Artistes, que lorsqu'il se trouva un homme assez puissant pour agir en Souverain & les encourager. Le Siécle de *Periclès* fut celui de *Sophocle*, d'*Euripide* & d'*Aristophane*. Celui d'*Aléxandre* vit éclore *Apelle*, *Phidias* & leurs Emules; celui d'*Auguste*, *Virgile* & *Horace*; celui de *Leon X*. le *Tasse*, *Michel-Ange* & *Raphael*; celui de *Louis XIV*, *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Quinault*, *Lafontaine*, *Boileau*, &c.

A l'égard des Orateurs, j'avoue, ajoutai-je, que c'est toute autre chose. Ils peuvent se former au sein d'une République. L'Eloquence y conduisant aux grandes places, & à l'avantage de gouverner l'esprit du Peuple, elle n'a pas besoin d'un plus puissant véhicule. Ce fut ainsi que se formérent *Périclès*, *Démosthéne*, *César* & *Ciceron*. Pour ce qui est des Arts qui ne donnent point accès auprès de la multitude, qui ne peuvent subjuguer que le petit nombre des Connoisseurs, ils ont besoin qu'une main absolue leur présente les honneurs & les récompenses qu'ils attendroient en vain du corps de la Nation. Tout travail à son objet; & si cet objet n'est assuré, les efforts sont toujours médiocres, toujours infructueux.

Il me parut que ce Discours avoit fait impression sur Milord V.....; à l'égard de M. N.... il n'étoit pas entiérement persuadé. Cependant il n'y opposa que fort peu de raisons, & qui n'étoient rien moins que décisives. Il a repris cette matiére plus au long dans la Lettre où il examine si la liberté nuit ou sert au progrès des arts & du goût. Mais revenons à notre séjour en Toscane.

La Guerre qui désoloit toute l'Allemagne étant prête à s'étendre jusqu'en Italie, l'Angleterre se disposant même à y prendre part, Milord V..... sentit qu'il étoit tems de retourner à Londres. Le Port le plus voisin étoit celui de Livourne. Cependant nous prîmes le parti d'aller jusqu'à Gênes. Cette Ville qui a été surnommée la superbe, doit uniquement cet-

te diſtinction à la richeſſe de ſes Palais de marbre, qui eſt la pierre du pays. Il fut un tems où Gênes pouvoit-être ſurnommé la puiſſante. Ses poſſeſſions étoient très-étendues, ſes armées redoutées, ſon commerce floriſſant. De tous ces avantages il ne lui reſte guères que la liberté, qu'elle ne pouvoit, peut-être, conſerver qu'en perdant une partie de ſa puiſſance. Rome fut bientôt aſſervie lorſque le cercle de ſes poſſeſſions s'éloigna trop du centre. Les Gouverneurs qu'elle envoyoit dans les pays conquis ne tarderent pas à s'en regarder comme les Souverains; d'autant plus dangereux qu'aux forces naturelles de ces Provinces il joignoient celles que Rome étoit obligée de leur confier & qui aiderent pluſieurs d'entr'eux à l'aſſujettir elle-même. Un

Etat Monarchique [on suppose une bonne administration] est infiniment plus propre à étendre & à conserver ses Conquêtes, que la République la mieux organisée. Au surplus, Gênes dont la puissance est aujourd'hui fort resserrée, n'a rien à craindre de ses propres Citoyens, & la politique des Princes ses voisins la garantit de toute invasion étrangére. Peut-être même seroit-il à souhaiter pour elle, que le petit Royaume de Corse fût distrait de son domaine. Les fréquentes révoltes de cette Isle fatiguent, à tous égards, cette République plutôt Marchande que Guerriere. On parloit alors du fameux *Théodore*, ce fantôme de Souverain, dont l'origine est encore un problême & la conduite une énigme. Je puis, nous dit M. N.... vous citer un

trait

trait entiérement relatif à cet homme singulier, si pourtant il est vrai que le personnage qui s'offrit à moi, sous son nom, fût bien lui-même. Le crédit que j'ai toujours conservé auprès du Ministre Anglois a souvent conduit auprès de moi des Supplians de plus d'une espece. Un inconnu d'assez bonne mine me rendit un jour une visite inattendue, & me parla mystérieusement d'un autre inconnu qui avoit, disoit-il, à me communiquer des affaires de la plus grande importance. Je ne répondis d'abord que par des questions, auxquelles celui à qui je les faisois ne répondit qu'en biaisant. Il m'en dit cependant assez pour me faire juger qu'il s'agissoit d'appuyer certaines demandes auprès du Ministre. Je parus disposé à faire ce qu'il desiroit, & alors

mon inconnu s'expliqua plus nettement. Il m'apprit, dis-je, que l'infortuné *Théodore* étoit à Londres, & que, résolu de tenter une nouvelle entreprise sur la Corse, il cherchoit à s'appuyer du secours de l'Angleterre. Je ne prévis pas dès-lors que sa demande pût lui être accordée, mais j'éprouvai une envie extrême de voir cet homme qui avoit fait l'entretien de toute l'Europe. En conséquence je me disposai à accompagner son Agent. Ce dernier ajouta que j'étois le maître ou de le suivre, ou d'attendre *Théodore* chez moi. Nous voyageons, poursuivit-il, *incognito*, & presque avec aussi peu d'appareil qu'*Hercule* & *Philoctète*. Ce ton libre & franc me donna envie de mieux connoître celui qui me parloit ainsi. J'appris qu'il étoit né François; que servant en qualité d'Officier

ins les troupes de cette Nation
ii étoient passées en Corse, une
scussion qu'il eut avec ses Supé-
:urs l'obligea de se jetter dans le
rti ennemi; qu'il jouit bientôt
toute la confiance de *Théodore*
de les Chefs; qu'ayant fait de
ur mieux pour se bien défen-
e, il avoit cependant fallu cé-
r à la force; qu'enfin tout le
rti étant dissipé, lui seul s'étoit
taché à la fortune du Roi fugi-
', & continueroit à le servir si
; Anglois vouloient le mettre à
rtée de le faire. Je lui deman-
i si ce Prince quel qu'il fût,
oit les talens propres à former
ie telle entreprise. Il aura, du-
oins, me répondit-il, celui de
laisser bien conduire : en faut-
davantage? Nous continuâmes
core quelques instans cet en-
:tien, & le François le soutint

toujours ſur le même ton. Après quoi nous ſortîmes pour nous rendre à une hôtellerie où le prétendu Roi des Corſes étoit logé.

La peinture que ſon Envoyé m'avoit fait de ſa poſition étoit des plus fidèles. Jamais *incognito* ne fut mieux caractériſé. Toute la ſuite de ce Prétendant conſiſtoit dans l'Officier François & deux Domeſtiques. Je m'arrêtai cependant peu à ces acceſſoires, & je m'occupai ſur-tout du principal perſonnage. Il avoit plutôt la mine baſſe que diſtinguée, plutôt la phyſionomie d'un Béat que celle d'un Guerrier. Il me reçut avec diſtinction & ſans attendre aucun cérémonial. Vous voyez, me dit-il, un vrai modele d'infortune; mais le Ciel ne veut ſans doute que m'éprouver; j'eſpere qu'il daignera couronner ma conſtance. Il entra enſuite, dans de

plus longs détails, & finit par me dire que son but étoit de faire demander une audience particuliere au Ministre Anglois, pour lui exposer sa situation, & tâcher d'en obtenir des secours qui le missent à portée de faire valoir de nouveau ses droits sur la Corse.

Je ne lui dissimulai pas, poursuivit M. N...... que cette demande pourroit souffrir de grandes difficultés. En même tems, je promis de ne rien épargner pour lui obtenir l'audience qu'il desiroit. Je lui tins parole, & dès le jour suivant il eut une entrevue avec le Ministre. Pour donner plus de poids à ses discours, il essaya de se faire connoître sans équivoque : ce qui ne lui étoit pas facile, vu les circonstances où il se trouvoit. Cependant il entra dans certains détails, qui

joints à une Lettre que le Gouverneur de Minorque lui avoit adressée, lorsqu'il étoit encore dans l'isle de Corse, sembloit en attester qu'il étoit le véritable *Théodore*. Le Ministre ne parut même plus en douter. Ce qui n'empêchoit pas que les raisons qui s'opposoient à sa demande ne fussent toujours les mêmes ; raisons qui, à tout prendre, pouvoient être combattues. Elles le furent vivement par l'Officier François, qui avoit eû la permission de se trouver à cette audience. Je vis même l'instant où le Ministre alloit être ébranlé: mais il revint à son caractere timide & circonspect. Tout ce que les deux Supplians purent obtenir fut une somme d'argent assez modique, avec promesse de leur en envoyer d'autres aussi-tôt que les Corses mécontens au-

roient repris les armes. Ce fut ainſi que ſe termina cette négociation qui pouvoit avoir des ſuites aſſez importantes, & qui n'en eut aucunes. Les Corſes n'ont point remué, & l'on n'a point oui parler depuis de ces deux perſonnages.

Nous conclûmes de ce récit, qu'il étoit poſſible que l'un de ces deux Aventuriers fût le vrai *Théodore*; ſa miſérable ſituation étant beaucoup mieux connue que ſon origine. Au reſte, l'exemple de Gênes vint à l'appui de l'opinion que j'avois ſoutenue à Florence. Le Commerce eſt beaucoup plus en vigueur chez les Génois que les Arts & les Lettres. Je joignis à ces exemples celui de la République de Hollande. Beaucoup d'Hommes célebres dans les Lettres, s'y ſont réfugiés,

mais peu se sont formés & élevés dans son sein.

Ce fut pour la Hollande même que nous nous embarquâmes. Un vaisseau qui partoit pour Amsterdam nous détermina à profiter de cette occasion : mais une tempête que nous essuyâmes, presque au sortir du Détroit, nous mit dans le plus extrême danger. Le mauvais état de notre vaisseau nous contraignit même de relâcher à Cadix. On sait que le Port de cette ville d'Espagne est extrêmement fréquenté. L'affluence des Etrangers y surpasse, pour ainsi dire, celle des Naturels du pays. Nous fûmes tentés d'aller visiter quelque autre ville d'Espagne, telle, par exemple, que Séville, qui est peu éloignée de Cadix : mais cette idée nous passa promptement. Nous étions instruits d'avance que l'intérieur du

pays offre peu d'agrément aux Etrangers. Les Eſpagnols, Nation d'ailleurs très-eſtimable, vivent iſolés, viſitent rarement leurs voiſins, & paroiſſent ambitionner encore moins de les attirer chez-eux. On préſume bien que nos Politiques Anglois n'échapperent pas une occaſion ſi naturelle d'argumenter. Ils attribuoient à trois cauſes le déclin de cette Monarchie. 1°. L'expulſion des Maures. 2°. Le défaut d'induſtrie, & la pareſſe naturelle des Eſpagnols. 3°. L'Inquiſition, & l'excès du pouvoir Monacal. Peut-être nos Anglois avoient-ils raiſon pour-lors: mais depuis quelques années les Rois d'Eſpagne ont pris les meſures les plus propres à détruire ou mitiger l'effet des deux dernieres cauſes, & par conſéquent réparer, autant qu'il eſt poſſible, celui de la premiere.

Nous nous rembarquâmes pour la Hollande, & notre voyage ne fut traversé par aucun nouvel accident. Ce fut-là le terme de nos courses en societé. Milord V..... & M. N.... ne tarderent point à s'embarquer pour Londres; &, après avoir fait quelque séjour à Amsterdam & à la Haye, je partis moi-même pour Paris.

Depuis ce tems M. N...... n'a point cessé d'entretenir avec moi un commerce de Littérature & d'amitié. Parmi tous les Ouvrages sortis de sa plume, & dont il m'a fait part, ces Lettres m'ont particuliérement frappé. On y retrouve le Génie Anglois naturellement porté à la discussion & à creuser les matieres qu'il traite. Nous ne nous sommes pas toujours trouvés d'accord sur le fonds des choses. J'en excepte les trois Lettres où l'Auteur démontre l'utilité

& la néceſſité d'étudier l'Hiſtoire. Quant à celles où il examine ſi le miniſtere du Cardinal de *Richelieu* & le regne de *Louis XIV.* ont autant influé qu'on le croit ſur les progrès des Lettres & des Arts en France, c'eſt en vain que notre Auteur ſemble être pour la négative ; peu de François voudront adopter cette opinion. Il eſt certain que le germe des Talens exiſtoit avant *Richelieu* & *Louis XIV.* Il exiſte dans tous les tems ; mais c'eſt la protection qui le fait éclorre.

Je ſuis encore plus éloigné d'adopter une autre opinion que l'Auteur avance dans quelques-unes de ces Lettres. Il y paroît très-perſuadé que ſi nous l'emportons ſur les Anglois pour le Goût, nous leur ſommes inférieurs quant au Génie. *Boſſuet*, *Corneille*, *Moliere*, *la Fontaine*, *Cré-*

billon, *Voltaire*, *Montesquieux*; détruisent mieux cette prétention que ne pourroient faire les plus amples raisonnemens. Une réponse de cette nature laisse peu de ressources à une réplique.

Il n'en est pas moins vrai que les principes renfermés dans ces Lettres sont en général solides, profonds, lumineux, supérieurement développés, & dignes de toute l'attention des Lecteurs. J'avoue que l'Auteur semble avoir particuliérement écrit pour les Anglois, & même pour les Anglois qualifiés : mais son Ouvrage renferme des traits, des maximes, des détails, dont tout homme studieux peut faire son profit, de quelque rang, & de quelque Nation qu'il puisse être.

Fin de l'Introduction.



LETTRE DE MENTOR, A UN JEUNE SEIGNEUR.

LETTRE PREMIERE.

Sur l'Etude en général.

VOTRE naissance, Monsieur, votre rang, votre fortune, & toutes les distinctions que l'avenir vous promet, feront désirer votre compagnie à quantité de personnes, leur feront briguer l'honneur de paroître avec vous dans les lieux publics, & d'être de vos parties,

à toutes les fêtes & les occasions de plaisir & d'amusement. Je me sens pressé d'une autre ambition : permettez, Monsieur, que je fasse usage de cette correspondance, dans laquelle vous souhaitez que j'entre avec vous, pour devenir le compagnon de vos heures privées, & de vos plus sérieux momens.

Je ne doute pas que vous n'en ayiez beaucoup de cette nature : quoique vous touchiez à cette saison de la vie, dont il n'y a que le Pédantisme, où l'humeur chagrine, qui veuille exclure la gaïeté & le plaisir ; vous n'ignorez pas que de l'emploi même de ce tems, vont dépendre, pour l'avenir, votre caractére, & la figure que vous ferez dans le monde. Un laboureur qui demeureroit oisif, lorsqu'il faut semer, auroit aussi bonne grace d'attendre une

abondante moisson, que celui, qui passe le printems de sa vie dans une folle dissipation, où dans les déréglemens du vice, d'espérer de l'honneur & de la réputation, ou de prétendre au caractère d'homme sage & le grand homme.

Regardez autour de vous, Monsieur, observez bien ceux qui se sont fait une haute réputation de sagesse & d'habileté, & demandez comment ils ont employé leur jeunesse : feuilletez les annales de l'Histoire; remarquez les noms qui se sont transmis à la postérité, avec le sceau de l'honneur & des applaudissemens publics : lisez la liste des Patriotes, & des Héros; étudiez attentivement leurs vies; & vous trouverez que leur conduite, dans le cours de leur jeunesse, lorsqu'ils se disposoient à paroître sur le théâtre du monde, a

jetté les fondemens du rôle qu'ils y ont fait ; c'est-à-dire, de toute la gloire qu'ils ont acquise, lorsqu'ils sont venus à remplir leurs différentes fonctions dans la vie.

C'est, Monsieur, le devoir de tous les jeunes gens, de cultiver leur esprit, & de se rendre propres au monde; mais cette obligation tombe spécialement sur les jeunes gens d'une naissance distinguée, parce qu'on attend beaucoup de leur caractère, & qu'ils ont quantité de secours & d'avantages, dont les rangs inférieurs sont privés. La nécessité force les autres, de se former par un travail assidu, aux différentes professions dans lesquelles ils se proposent de faire leur fortune ; & toutes les forces de leur esprit se rapportant à cette occupation, il ne leur reste qu'une partie de leur tems, &

quelquefois très-petite, à ménager pour l'étude de ce qui peut les conduire à la connoiſſance des hommes & des uſages du monde; & les faire atteindre aux graces d'une politeſſe aiſée. Mais ceux que la fortune a placés dans une ſituation telle que la vôtre, ont tout le tems qu'ils peuvent déſirer pour acquérir toutes ſortes de perfections.

D'un autre côté, Monſieur, les voies du ſavoir, auſquelles votre naiſſance vous appelle, n'ont rien, ni de rude, ni d'inſipide, où de déſagréable; au contraire, elles ſont douces, gaies, amuſantes. Lire les Ouvrages de ces immortels Auteurs, qui ont exprimé les plus nobles ſentimens, dans le plus élégant langage; étudier l'Hiſtoire du genre humain, & s'inſtruire de ce qui s'eſt paſſé dans toutes les régions & tous les âges du

monde; obſerver graduellement l'origine, les progrès & le déclin des arts & des ſciences; réfléchir ſur les cauſes de cette viciſſitude; approfondir la conſtitution de chaque païs, en conſidérer les altérations & leur ſource; quelle plus riante perſpective? Le Juriſconſulte eſt aſſujetti, pendant une longue ſuite d'années à la peſante lecture des Ordonnances & des Codes; le Médecin à fixer dans ſa mémoire les noms & les proprietés des remédes, à ſuivre le méchaniſme des différentes parties du corps humain, &c. Dans chaque profeſſion, combien d'épineuſes & d'inſipides recherches, avant que de pouvoir parvenir à quelque diſtinction. Mais pour arriver au point de lumiére, qui rend l'homme de naiſſance, utile dans le monde, heureux en lui-même, capa-

ble de servir ses amis & de faire leurs délices, d'être à la fois le soutien & l'ornement de sa nation ; ces pénibles soins sont peu nécessaires : le tems qu'il donne à se perfectionner l'esprit & le caractère, manque rarement de lui procurer plus de plaisir, dans la solitude & le travail même, que l'homme oisif n'en peut espérer de ses folles parties de dissipation.

J'allois ajouter, Monsieur, que si le chemin, qui peut conduire un jeune homme de votre ordre à l'honneur, est si doux & si facile, rien n'est plus inexcusable que la folie de ceux qui l'abandonnent volontairement, pour se jetter dans les ténébreuses voies de l'ignorance, qui conduisent à l'opprobre. Mais je ne puis réfléchir sur vos excellentes dispositions, sans appréhender d'être allé déja trop loin ; & peut-être ai-je besoin d'apologie

pour ce que je viens d'écri
vous jugez néanmoins que m
tres puissent quelquefois vous
où, ce qui seroit encore plus
pour moi, vous être de q
utilité, je me croirois très-he
& je saisirai chaque occasion
communiquer mes idées, lo
les me paroîtront propres
instruire, où vous amuser.



LETTRE II.

Sur l'étude de l'Histoire.

)N s'attend à quelque connoiss-
ıce de l'Histoire, dans un homme
i prétend s'établir un caractère
ɔérieur au vulgaire. Ceux que
ır naissance a bornés aux viles &
ıorieuses professions de la vie, &
i ne trouvent dans leur condition
:urelle, aucune facilité pour s'ins-
ıire, sont assurément dispensés
tendre leurs connoissances, au-
là de cette étroite sphere: mais
ıx qui plus favorisés de la fortune,
sont pas appesantis par le travail
rporel, & ne manquent ni de
sir, ni de force, pour ouvrir le
ınd livre du savoir, méritent peu
nom d'hommes, si bornant toute
ır attention aux petits incidens qui

naissent autour d'eux, leur curiosité ne les excite jamais à s'informer de ce qui s'est fait dans les tems & les païs différens du leur. L'Age de l'homme est si court dans sa plus longue durée, il s'en passe une si grande partie dans les vains amusemens de l'enfance ; une si grande partie est absorbée par les violentes passions de la jeunesse ; une si grande emportée par le sommeil & les autres nécessités de la vie ; c'est-à-dire, absolument perdue, que le reste, quand on en supposeroit tous les instans donnés à l'étude, ne peut composer qu'un point fort mince. Les lumiéres qui ne viennent que de l'expérience personnelle, sont par conséquent très-foibles & très-bornées ; & delà suit manifestement l'utilité de l'Histoire, qui nous faisant remonter par une chaîne d'événemens

à cet Ere, où la vérité se perd dans la Fable, allonge en quelque sorte le cours de la vie humaine; & nous fait jouir des observations tirées de l'expérience, pendant une nombreuses suites de siécles. (*a*) Mon dessein n'est pas d'insinuer que la plus vraie sagesse ne soit pas le fruit de l'expérience; mais je veux dire que la meilleure méthode pour rendre nos réfléxions justes & pour nous faire tirer d'utiles conclusions de ce qui nous arrive à nous-mêmes, où de ce qui tombe sous nos propres observations, est d'apprendre ce qui est arrivée à d'autres, & la conduite qu'ils ont tenue dans les circonstances où nous sommes.

(*a*) Nec enim suam tantùm ætatem benè tuentur; omne ævum suo adjiciunt. Quidquid annorum ante illos actum est, illis acquisitum est nullo nobis sæculo interdictum est; in omnia admittimur; & si magnitudine animi egredi humanæ imbecillo datis angustias libet, multum per quod spatiemur temporis est. *Senec.*

Nous devons, Monsieur, sur-tout à notre entrée dans le monde, nous trouver souvent dans des situations toutes nouvelles pour nous, ou tout à fait différentes de ce que nous avons éprouvé. Ceux qui ont le malheur d'ignorer comment les autres se sont conduits dans les mêmes circonstances, doivent-être partagés d'un jugement, & d'une pénétration fort extraordinaires, pour ne pas tomber dans plus d'une erreur; & souvent d'une nature, qui peut avoir de fatales influences sur leur future conduite.

D'un nombre infini d'exemples, par lesquels on peut prouver que l'Histoire est capable de suppléer au défaut d'expérience, je ne m'arrête qu'au célébre trait de Lucullus, qui, n'ayant aucune connoissance de l'art militaire, lorsqu'il avoit quitté

Rome, parvint dans le cours de son voyage, soit par ses lectures, soit par les questions qu'il faisoit aux Guerriers expérimentés, (*a*) à s'instruire avec tant de succès, qu'en arrivant en Asie, ses exploits firent confesser à Mithridate, qu'il le reconnoissoit pour le plus grand Général, dont il eut lû le nom dans l'Histoire (*b*). Cet exemple est trivial, je l'avoue; mais il est pris d'un Auteur, qui ne peut-être cité trop souvent; & je suis très-sûr que vous relirez, avec beaucoup de plaisir, le passage entier, au second Livre des Questions Académiques de Ciceron. S'il falloit des exemples modernes, pour confirmer une vérité dont vous êtes déja convaincu, je

(*a*) Partim percunctando à peritis, partim in rebus gestis legendis.

(*b*) Hunc à se majorem ducem cognitum quàm quemquam eorum quos legisset.

vous ferois observer avec quelle admiration toute l'Europe a vû, dans la derniére guerre, la conduite d'un grand Roi, qui ne mérite pas moins la qualité de grand Général: on sait qu'il s'est préparé aux illustres actions, par des études infatigables, spécialement par celle de l'Histoire; & qu'il a fait voir, avec la dignité convenable à son auguste nom, que s'il sait faire des actions qui tiendront à jamais un rang distingué dans les annales du monde, il n'excelle pas moins à représenter celles d'autrui d'un stile de maître.

Commencer son rôle dans la vie, sans s'être informé comment ceux qui nous ont précedés, ont marché sur le même Théâtre; ce seroit la même absurdité que de voïager dans une Région étrangére sans avoir la

indre connoiſſance du langage &
s maniéres de la Nation qu'on vi-
; & ce ſeroit s'expoſer aux mê-
s erreurs de conduite & de juge-
ent. Combien les progrès doivent-
être plus prompts, & les obſerva-
ns ſur chaque Païs plus certaines
plus faciles, pour celui qui en
t le langage; la géographie, les
ges & l'hiſtoire, que pour ceux
i les ignorent. Si la différence
it être extrême, elle n'eſt pas
oindre entre celui qui riſque de
re un perſonnage dans le monde,
s ſavoir ce qui s'y eſt fait avant
, & celui qui joint à la connoiſ-
ice des ſciences & des arts, celle
l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, des plus
marquables actions des Hommes,
 caractère particulier des Acteurs,
s reſſorts qui les ont fait agir,
des conſéquences de ces actions,

soit pour les acteurs mêmes ; t
pour leur patrie, où pour l'Unive
entier.

En établissant qu'on a droit
demander quelque connoissance
l'Histoire, dans les rang supérieu
aux professions méchaniques, je
prétend pas quelle doive être éga
dans chacun de ceux qui sont audess
de cet ordre. Les uns peuvent lire
qui s'est passé dans les anciens tem
sans autre vue que de se délasser agr
blement l'esprit, après une pénib
application aux objets particuliers
l'état qu'ils ont embrassé ; d'autr
peuvent n'y chercher qu'un honné
amusement, ou l'avantage de se re
dre plus aimables dans la societé p
leurs lumières, & plus propres
commerce des gens d'esprit & de
voir ; mais vous serez convainc
Monsieur, que l'Histoire est propr
me

ent l'étude d'un homme de qualité, vous faites réfléxion qu'elle a prin- palement pour objet le récit des andes actions, ou des actions des ands Hommes.

Les principaux objets de l'Histoi- sont tous les événemens qui inter- ſent particulierement la partie érieure du genre humain ; & dans quels cette qualité l'oblige d'en- r, pour les faire naître où les pré- nir : la formation & la chute des iaumes & des Etats ; l'établiſſe- nt de la liberté & des Loix, où progrès de l'eſclavage ou les uſur- ions du deſpotiſme ; l'accroiſſe- nt des ſciences & des arts, ou l'aſ- ndant de l'ignorance & de la bar- rie ; le ſoin d'arrêter les excès du e & du vice, ou de fortifier le ût de la tempérance & de la vertu, eſt ordinairement le fond des récits

historiques; & toutes les personnes distinguées par leur naissance ou leur fortune, y sont d'autant plus interessées, que leur conduite est nécessairement d'une puissante influence, pour accélérer la gloire & le bonheur, ou pour arrêter la décadence & la misére de leur Patrie. Un homme de distinction ne peut demeurer spectateur oisif des affaires & des révolutions humaines; il faut, de maniére ou d'autre, qu'il fasse du mal ou du bien. Jamais il ne se peut mettre assez à l'écart pour ne prendre part à rien; & s'il pouvoit parvenir à fermer absolument les yeux sur les affaires publiques, il feroit non-seulement le rôle d'un lâche, mais celui d'un criminel & d'un perfide; parce que sa situation l'oblige de contribuer à l'ordre de la societé, & que renoncer à ce grand intérêt,

ce seroit abandonner le poste, où la Providence l'a placé pour y veiller.

S'il est donc constant, Monsieur, que les relations historiques regardent principalement cette espéce de faits, ausquels les personnes distinguées ont pris, dans tous les tems, & doivent prendre plus d'intérêt, que le commun des hommes ; un jeune homme de qualité, lorsqu'il étudie l'Histoire, qu'il remonte à la source des grands événemens, pour en découvrir les ressorts & les causes, lorsqu'il observe les caractères des Legislateurs & des Héros, & qu'il compare leurs actions avec leurs principes & leurs méthodes, c'est aussi proprement occupé du devoir de sa profession, qu'un Horlogeur, qui étudie le méchanisme d'une montre, & qui en observe les

ressorts & les mouvemens ; ou qu'u
Anatomiste, qui fait la dissectio
d'un corps animal, & qui le suivan
dans toutes ses parties, cherche l
maniére dont elles produisent les ef
fets pour lesquels elles sont naturel
lement formées. La connoissance de
différentes parties du corps humain
n'est pas plus l'objet de l'Anatomist
que la connoissance du corps polit
que est celui d'un homme de qualité
& si ce principe admet des restrictior
& des bornes dans les Etats Monar
chiques, il n'en peut admettre dar
toutes les formes de Gouvernemer
où l'autorité n'est pas concentré
dans un seul chef; mais où chaqu
membre de la République a quelqu
influence, proportionnée au ran
& qu'il y tient. Dans un tel état, a
le notre, Monsieur, en est un, le
jeunes gens de votre ordre, sont fai

pour devenir Sénateurs, Conseillers, & Gardiens des Priviléges du corps, comme des dignités & des prérogatives du Souverain. Aussi leur devoir est-il spécialement d'étudier l'Histoire, qui peut leur apprendre seule, comment quelques-uns de leurs Souverains se sont efforcés de sapper les fondemens de la liberté; par quelles méthodes ils ont entrepris de réduire leurs sujets à l'esclavage, & quels moyens les sujets ont employés pour résister à d'injustes entreprises, pour assurer les droits de leur nation, & pour les fixer sur des fondemens durables.

De quelle autre source que l'Histoire pourriez-vous tirer le fond de lumiéres, qui doit vous rendre capable d'instruire & de persuader, dans l'assemblée de notre Sénat? c'est une maxime commune, qu'on

naît Poëte, & qu'on devient Orateur & réellement, quoique la parfaite éloquence demande un génie naturel, supérieur au commun des hommes, il n'est pas moins vrai, qu'avec un jugement droit, & les qualités ordinaires de l'esprit & de l'imagination, on peut devenir un Orateur supportable; sur tout, si l'on s'est formé dans la jeunesse, au grand art de bien parler : & quelle meilleur voie, que de se remplir des grands événemens & des principaux caractères que l'Histoire nous présente? Je ne connois pas de méthode plus sure & plus prompte pour former un Orateur; c'est tout à la fois, un vrai magasin d'expressions & de connoissances, toujours prêt pour l'usage, & propres à toutes sortes d'occasions. Le trait du Poëte *condo, & compono, quæ mox*

depromere possim; semble convenir, dans le plus juste sens, au jeune homme de qualité, qui fait de l'Histoire sa plus chere étude; outre la varieté des expressions, que celle des sujets fait continuellement trouver dans un Historien; on peut s'assurer qu'avec l'esprit plein d'idées, qui ne cherchent qu'à se mettre au jour, il sera moins difficile qu'on ne se l'imagine, de s'exprimer avec autant de proprieté que d'abondance. Horace, que je vous demande la permission de citer, plus d'une fois, ne dit-il pas du Poëte, *verba prævisam rem hanc invita sequentur*? On peut faire assurément la même promesse à l'Orateur.

Mais l'Histoire ne fournit pas seulement les meilleurs matériaux aux discours publics; elle offre aussi les plus nobles, & peut-être les plus

ſûrs modéles. La rapidité de Demoſthêne, & la facile abondance de Ciceron, ne l'emportent pas ſur quelques-uns des diſcours qui ſe liſent dans Tite-Live, dans Saluſte, & dans quelques autres Hiſtoriens. D'ailleurs ces belles Harangues ont l'avantage de ſe préſenter dans des circonſtances, où l'Hiſtorien a déja ſu nous intéreſſer aux événemens qui les ont fait prononcer; c'eſt-à-dire, lorſque notre imagination, échauffée par la lecture, en reçoit une impreſſion plus profonde, le ſouvenir en eſt d'autant plus facile à conſerver, & ne manque pas de ſe préſenter dans l'occaſion. Ainſi la narration hiſtorique nous inſtruiſant des faits, & la harangue étant une ſorte de commentaire ſur l'événement & les circonſtances, ce ſont deux vraies ſources de lumiére, qui s'en prêtent

mutuellement, & qui nous rendent capables de porter un jugement plus juste du sujet qui nous attache.

Ce n'est pas dans les anciens Historiens seulement, qu'il se trouve d'excellens discours ; l'Histoire moderne en présente aussi d'agréables & d'instructifs ; mais celle de notre Patrie, sur tout, dans les tems éloignés, comme dans le notre, en offre un grand nombre, dont la Gréce & Rome auroient pû se faire honneur. De tous les sujets, la liberté, Monsieur, est le plus capable d'élever l'esprit : elle a souvent échauffé le sein de nos Sénateurs : & ce qu'ils ont dit, pour sa défense n'a pas manqué d'allumer la même flâme dans celui des autres, jusqu'à leur inspirer les mesures les plus infaillibles pour l'honneur & l'avantage de leur Nation.

Ainſi, combien de motifs, M
ſieur, doivent porter un ho
bien né, à l'étude de l'Hiſto
J'ai compté juſqu'à celui de l'a
ſement, quoiqu'il ne ſoit pa
poids des autres ; mais en eſt-i
plus glorieux & de plus puiſſ
que le bien public, & l'applaud
ment de la Patrie ?



LETTRE III.

Sur le même Sujet.

LEs Hommes ont tant de ressemblance entr'eux dans tous les âges & dans toutes les contrées du monde, que l'Histoire de chaque Nation vous offre, Monsieur, des occasions fréquentes de comparer ce que les Etrangers nous apprenent d'eux-mêmes, & de leurs païs, avec ce qui s'est passé dans le votre, & de vous en former des principes pour le réglement de votre conduite : cependant, plus la situation, le climat & le gouvernement du païs, dont vous lisez l'Histoire, approchent de ceux du votre ; plus le champ devient fertile en sujets de comparaisons, plus vos observations seront intéressantes ; & plus elles auront par consé-

quent d'agrément & d'utilité.

Avant que d'approfondir l'Histoire d'une Nation particuliére, il convient de prendre une idée générale de celle du genre humain. Cette connoissance ouvre l'esprit, écarte les préjugés, & fait reconnoître aux jeunes gens la fausseté des idées qu'ils sont portés à se former, de la supériorité de leur tems, & de cette partie du monde, où la nature les a placés.

Quand on a vû dans l'Histoire, les puissantes expéditions des grands Empires, qui fleurissoient dans l'antiquité la plus éloignée, on est étonné de la grandeur & de la vertu des anciens, & presque tenté de ne regarder qu'avec mépris la petitesse des tems modernes. Rien n'est plus capable d'aggrandir nos idées, que le spectacle de la magnificence de

ıcien monde. Plus on approche
tems où les hommes furent pla-
ſur la terre, pour être ſes pre-
rs Habitans, plus on eſt frappé
vives peintures de cette auguſte
plicité, qui fait le caractère des
niers âges du monde.

.e premier, le plus reſpéctable
e plus ſacré des Livres, nous
ne les plus nobles repréſenta-
s de la ſimplicité naturelle des
niers Peres de la race humaine;
ui nous apprend, & toutes les
es Hiſtoires le confirment, que
Iommes & les Empires ont com-
ıcé dans l'Orient; là fleurirent
Héros & ces Demi-Dieux, dont
anciens Écrivains racontent tant
merveilles, & dont on doit ſoi-
er de connoître les exploits, ne
:e que pour ſe mettre en état de
les anciens Poëtes, avec goût,

& de discerner les restes ingénieux de l'ancien Art. On y prétendroit en vain, sans une juste connoissance de ces âges fabuleux; mais héroïques, c'est la source d'où les Peintres & les Statuaires ont tiré les plus beaux & le plus grand nombre des sujets qui ont exercé leurs talens, & qui ont servi comme de fondement à ces exquises Peintures & ces parfaites statues, qui font l'ornement du monde & l'admiration des connoisseurs. Un homme de naissance, à qui l'origine de toutes ces beautés seroit étrangére, feroit une figure peu glorieuse, & n'auroit pas droit de vanter beaucoup son éducation.

Ajoutez qu'il y a réellement quelque chose d'agréable & de relevé, dans les relations des tems fabuleux: les travaux d'Hercule, Thesée, Jason, la Justice de Minos & de Rhadamante,

& les diverſes fonctions d'un grand nombre d'autres, plaiſent à l'eſprit & dédommagent abondamment de quelques heures paſſées à s'en procurer une connoiſſance ſuffiſante; car cette eſpéce d'application, qui en fait donner beaucoup à des recherches critiques ſur leurs généalogies, & ſur les parties conteſtées de leur hiſtoire, n'eſt peut-être qu'une vraie perte de tems, & convient bien moins aux jeunes gens de qualités, qu'aux Antiquaires & aux Grammairiens de profeſſion.

Les grands Empires de l'Orient, qui ſont ceux des Egyptiens, des Aſſyriens, des Babyloniens & des Perſes, s'attirent d'eux-mêmes une curieuſe attention, amuſent & ſurprennent, par cette multitude de grand exploits qui firent la gloire de leurs Rois & de leurs Princes; d'ouvrages

célébres exécutés par leurs ordres, & de merveilleux monumens élevés sous leurs auspices, dont une partie subsiste encore, pour faire aujourd'hui notre étonnement, & servir de preuve, qu'il n'y avoit rien de grand que les Anciens ne fussent capables d'entreprendre & d'achever.

Mais quelque agrément, Monsieur quelque utilité même, que l'Histoire des Empires d'Orient puisse vous offrir, & quoiqu'il ne vous soit pas permis de la négliger; il ne vous l'est pas non plus d'y donner autant de soin qu'à celle des autres États dont vous avez à tirer beaucoup plus d'instruction. En laissant derriere vous ces grandes Monarchies Orientales, pour suivre vers l'Occident les Sciences & les Arts dans leur cours, vous arriverez naturellement en Gréce, région de peu d'étendue

ſi vous la comparez avec ces vaſtes Empires ; mais où le ſavoir & tous les avantages de la vie civile firent des progrès incomparablement plus rapides, ſous l'heureuſe influence de la liberté.

L'Hiſtoire de la Gréce a des droits particuliers à votre plus ſérieuſe attention. C'eſt aux jeunes gens de votre naiſſance, qu'on peut adreſſer proprement ce conſeil de la Poëtique d'Horace ;

Vos, exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Les Grecs étoient un peuple libre ; & vous trouvez dans cette petite Nation des modéles de gouvernemens, qui panchent vers tous les genres connus, la Monarchie, l'Ariſtocratie, & la Démocratie. Vous obſerverez ce qui ſembloit propre à les conſerver dans toute leur pureté;

ou capable de les renverser, & d'attirer tôt ou tard la ruine du païs. Vous avez plus d'une occasion de comparer leurs affaires, & leurs révolutions, avec ce qui s'est passé, ou ce qui peut se passer dans notre Ile; car s'il n'y avoit aucun de ces gouvernemens qui fût tout à fait semblable au notre, il se trouve néanmoins tant de ressemblances & de rapports mutuels entre tous les Etats où la liberté prévaut, que l'Histoire d'un païs libre est toujours intéressante pour les habitans d'un autre; & sur tout pour ceux qui sont appellés par leur condition à prendre quelque part au gouvernement.

Il est vrai aussi que l'esprit de liberté, qui régnoit parmi les Grecs, leur inspiroit, non-seulement plus de vivacité & d'élégance, mais plus de force de génie, qu'on n'en avoit

jamais vû dans aucune autre Nation. Leurs Hommes d'Etat & leurs Guerriers agissoient avec prudence & vigueur, leurs Philosophes raisonnoient subtilement, leurs Poëtes étoient échauffés par des inspirations vraiment Poëtiques ; leurs Artistes exécutoient avec le double mérite du génie, & de l'élégance, & leurs Historiens racontoient avec une parfaite noblesse les exploits ou les vertus de leurs Compatriotes.

Ainsi l'Histoire de Gréce est une source distinguée d'agrément & d'instruction, non-seulement par la singularité des événemens qui la composent ; mais aussi par la maniére dont ils sont racontés. En lisant les meilleurs Historiens Grecs, l'art de l'Ecrivain nous fait imaginer que nous connoissons les personnes dont il nous trace les caractères ; & la

pouvoir de l'imagination nous faisant franchir une longue suite de siécles, nous nous croïons membres de quelque Etat Grec, nous entrons ardemment dans toutes ses affaires, le sort d'une bataille nous inquiéte, & nous nous intéressons pour l'effet que les harangues des grands Orateurs auront sur une assemblée du Peuple. Etre familiers avec l'Histoire de ces Etats libres, observer la conduite de leurs affaires, & par quelles influences leurs assemblées populaires étoient gouvernées; c'est savoir, c'est même exercer l'administration en théorie, avant que de s'en mêler réellement; & cette seule réfléxion prouve assez que l'étude des Histoires Grecques & Romaines, dont on peut dire qu'elles se tiennent par la main, doit faire la principale partie de l'éducation des jeu-

gens, qui se destinent au service
'ublic.
elle du Peuple Romain, soit que
ıe soit considérée dans la foi-
è de son origine, ou dans l'im-
se domination à laquelle on la
parvenir ; soit qu'on ne jette les
: que sur la constitution intérieu-
e son gouvernement, ou sur la
ance des États qu'elle soumet,
r la maniére dont elle parvint,
seulement à les civiliser; mais à
ncorporer avec elle, pour for-
le plus vaste des Empires, offre
événemens d'une grandeur, à
elle il ne faut rien chercher de
ıparable dans les annales du gen-
ıumain. Nulle autre Histoire
: plus fertile en merveilles, &
présente de plus grands exem-
de valeur, d'amour pour la
rie, d'intégrité de mœurs, de

prudence, de fermeté, d'éloquence mâle & d'art consommé à ménager les esprits, comme à remuer les cœurs, d'un Peuple libre.

Les Romains, comme les Grecs, ont produit des Ecrivains, qui ont noblement transmis à la postérité la sage conduite & les grands exploits de leurs célébres Compatriotes. Trois de leurs Historiens, judicieusement étudiés, c'est-à-dire, avec le véritable esprit d'observation, pourroient fournir seuls un excellent systême de connoissances politiques, & donner dans les diverses positions de leur Patrie, des exemples presqu'universels de ce qui peut arriver dans tous les autres Etats. Tite-Live, Saluste & Tacite, excellens chacun dans leur maniére, quoiqu'avec beaucoup de différence entr'eux, sont des Ecrivains qui ont

fait l'admiration, & les délices de tous les Juges intelligens, depuis leur tems jusqu'au notre, & qui jouiront de cette honneur aussi longtems que le Génie & les Lettres seront cultivés parmi les Hommes.

Il semble douteux, ausquels des des Historiens Grecs ou Romains, le premier rang appartient, & la question n'est pas importante. Quintilien, un des plus habiles, & des plus sages critiques, juge que les Romains, ses Compatriotes, ne sont pas inférieurs aux Grecs (*a*), & qu'on ne doit pas faire difficulté d'opposer Saluste à Thucydide, & Tite-Live à Herodote.

Si mon jugement est de quelque poids, nul Historien, Monsieur, n'est plus digne de votre étude que Tite-Live; la grandeur de son sujet; la

(*a*) Historiâ non cesserit Græcis.

longueur de tems qu'il comprend dans sa narration; la richesse (*a*), la beauté, la pureté de son stile; l'art, dans lequel il excelle, de mouvoir les affection du cœur & les passions; cette admirable éloquence, avec laquelle il fait exposer la substance des Harangues qui se prononçoient, ou qu'il suppose prononcées dans les plus remarquables circonstances de chaque narration; tant d'avantages & de perfections réunis le font reconnoître de toutes les personnes de goût, pour *éloquent*; suivant l'expression du célébre Juge que j'ai nommé, *au-delà de toute expression dans ses discours* (*b*); & tous s'accordent à le recommander, comme un des plus utiles objets de l'application des jeunes gens.

(*a*) Livii lactea ubertas. *Quintl.*

(*b*) In concionibus suprà quàm narrari potest eloquentiam.

La

La compendieuse brieveté de Saluste, ces sententieuses observations & ces maximes de morales, qu'il entremêle dans ses récits; & qui semblent animer particuliérement l'instruction, font donner sans doute, une haute estime aux précieux restes qui nous sont venus de lui, & regretter que la plus grande partie de ses ouvrages ait péri dans le naufrage des tems. Chaque ligne qui nous en reste entiére offre un sujet de réfléxion; & plus on le lit, plus on est persuadé que ses ouvrages, malheureusement réduits presqu'à rien, contenoient un grand fond d'agrémens & d'instruction.

Tacite un des plus profond génies qui ayent jamais existé, semble peint dans ces deux Vers de Shakespear, qui contiennent le caractère de Cassius.

He il agreet observes, and he Looks,
Quite Through the deeds of man...
Seldom he smiles......

Rarement en effet, présente-t'il le côté riant dans toutes les peintures qu'il fait des affaires humaines ; il se plaît souvent au contraire, à tracer des ombres noires & épaisses. Semblable au Duc de la Rochefaucault, connu pour être un de ses grands Admirateurs, quelques-uns l'accusent d'être trop sévére dans ses censures, & d'attribuer trop volontiers les actions à de mauvais motifs. Mais l'extrême corruption de son tems, & de ceux dont il nous a laissé les annales & l'histoire, est une excuse pour ce soupçon, peut-être trop rafiné, qui le fait presque toujours mal juger des intentions humaines. D'ailleurs ses admirables observations, ses sages maximes, & cette

énergie concise, avec laquelle il trace les caractères & les mœurs, l'ont placé dans un rang distingué au Temple de l'immortalité, & le feront toujours regarder comme un Ecrivain des plus habiles & des plus instructifs.

Je m'arrête à ces trois noms, comme à la fleur des Historiens Romains, & parce que depuis leur tems ils ont fait l'admiration & l'étude de presque tous les grands Hommes qui se sont signalés dans les hautes fonctions de la vie civile. Si vous observez les caractères de ceux qui ont fait la plus brillante figure dans nos assemblées nationales, vous verrés que la plupart étoient fort versez dans les Belles Lettres, qu'ils s'étoient familiarisés particuliérement avec ces trois Historiens, & qu'ils ont emprunté d'eux quantité d'exem-

ples & de maximes, dont ils ont fait de très justes applications aux affaires publiques.

C'est l'observation d'un Auteur poli (a), qu'il n'est pas pardonnable au sexe même, que l'usage a dispensé des études pénibles, d'ignorer l'Histoire Grecque & Romaine. Je n'approfondirai pas si la plus grande partie de nos Dames l'ignorent entiérement, & si cette ignorance ne leur paroît pas un sujet de reproche; mais qu'un jeune homme de quelque naissance, à qui la premiere éducation doit avoir ouvert le chemin pour consulter les Auteurs originaux, négligeât d'acquérir cette connoissance; ce seroit un fort honteux oubli de ce qu'il se doit, & le plus mauvais augure pour sa fortune & sa réputation; & c'est dans les sources

(a) M. Hume, *Essais moraux & politiques*.

mêmes que je l'exhorte à puiser; car si les traductions & les compilations en Langues modernes peuvent donner une médiocre connoissance des affaires Grecques & Romaines; ceux qui sont capables de puiser aux sources d'où les plus savans Modernes ont tiré tout leur savoir, reconnoîtront quelle différence il y a réellement entre les eaux pures de ces sources, & celles qui se sont alterées dans les longs détours de divers canaux, par des mêlanges qui les ont épaissies, ou tout à fait corrompus. On peut nommer cependant* quelques Modernes, dont les Ouvrages peuvent faciliter cette étude, lorsqu'en les lisant on prend soin de les comparer avec les originaux. L'Histoire Romaine de M. Hook, dans ce qu'il a publié jusqu'aujourd'hui, fait honneur à notre Langue; & je

ne désavouerai pas qu'entre les l
vains, qui ont traité le même s
la France n'en ait d'extrêmer
estimables. Le Président de Mo
quieu, un des beaux génies de
Nation, a marqué d'un ton de
tre, les causes de cette grande
laquelle on vit parvenir l'Em
Romain, & celles qui produisit
sa décadence & sa chute. (a)

Je demande ici la liberté c
server, qu'en lisant l'Histoire
Etat, rien ne mérite plus d'a
tion que les différentes circon
ces qui l'ont rendu grand, rich
libre ; & que les dégrés par less
il a perdu sa grandeur, ses rich
& sa liberté. Ce qui s'est passé

(a) Hoc illud est præcipuè in cogr
rerum salubre ac frugiferum, omnis tota
pli documenta in illustri posita monum
intueri ; indè tibi tuæque Reipublicæ,
imitare, capias ; indè fœdum incepta, f
taire vites. *Tit-Livi.*

e Nation, peut ſe renouveller
ns une autre : ſi ce fut par leur
urage, par leur tempérance, par un
ent amour pour leur Patrie, pour
juſtice & la liberté que les Ro-
ins parvinrent à la grandeur de
mpire ; s'ils ne furent pas plutôt
rompus par le luxe & la molleſſe,
la préférence du plaiſir & de
térêt particulier, au goût de la
erté & du bien public, qu'ils ſe
ent livrés comme en proie à l'am-
ion d'un génie entreprenant, &
enfin ils devinrent la conquête de
Peuples belliqueux & ſobres,
ils mépriſoient ſous le vil nom
Barbares : leur cataſtrophe peut
vir de flambeau, pour éclairer
ux qui ſont menacés de ſe briſer
le même écueil ; elle doit por-
les Citoyens, dont le caractère
de quelque poids dans une Na-

tion, à ſuivre attentivement, dans tous leurs dégrés, les altérations de gouvernement & de mœurs. Que l'Hiſtoire nous expoſe, en réfléchiſſant ſur leur cauſe, & ſur leurs effets, pour découvrir les moïens de garantir la Nation, d'une ſituation, qui tendroit à ſa ruine infaillible.

Le renverſement de ce puiſſant Empire, que la valeur & la prudence Romaines avoient emploïés tant de ſiécles à former, ayant été l'ouvrage de ces eſſains de Barbares, ſortis des vaſtes contrées du Nord, toute l'Europe ſe vit bientôt infectée par la barbarie; c'eſt-à-dire, par les mœurs rudes & groſſieres de ces Peuples, qui, pour emprunter les termes d'un grand Ecrivain; (a) » ſous » les noms de Goths, de Vandales, » de Huns, de Bulgares, de Francs,

(a) Le Chevalier Temple.

» de

» de Saxons, & quantité d'autres,
» fondirent comme autant de tempê-
» tes, sur les Provinces de l'Empire
» Romain, mirent en piéces toute la
» fabrique du Gouvernement, en
» firent succéder plusieurs autres;
» changérent les Habitans, le langa-
» ge, les loix, les coutumes, les
» noms des lieux, ceux des hom-
» mes; la face même de la nature,
» & formérent à la fois de nou-
» velles Nations, & de nouveaux
» domaines. «

Le spectacle des Gouvernemens qui furent établis sur les ruines de l'Empire Romain, & l'Histoire des Peuples qui les composoient, n'ont rien d'agréable; sans compter que le peu de lumiére qu'ils peuvent jetter sur nos connoissances insipide, ennuieux tel qu'il est, doit-être cherché dans les pesantes & ridicules

chroniques de quelques superstitieux Moines. Ainsi, Monsieur, les Histoires Grecques & Romaines, comme je vous l'ai déja fait observer, méritent doublement votre attention, par la grandeur du sujet, & par l'élégance avec laquelle il est traité ; c'est peut-être une double excuse, pour accorder moins de tems à l'étude de ces Héros, & pour se soucier peu de connoître à fond les affaires, & les usages d'une race d'hommes si grossiere & si sauvage.

Cependant je ne conseillerois à personne de négliger tout-à fait les événemens de ces tems obscurs, & de laisser une lacune de cette étendue dans la connoissance des révolutions humaines. D'ailleurs il faut convenir, avec l'exact & judicieux Auteur de l'Histoire chronologique

de France ; » que tout homme qui
» sera curieux de remonter à la
» source de nos loix & de nos usa-
» ges, & qui voudra se former une
» idée générale de notre Histoire,
» aimera à repasser sur ces tems
» éloignés, comme on aime à voir
» d'anciennes tapisseries, qui nous
» rappellent les modes & les coutu-
» mes de nos Peres. «

Cette observation, que M. le Président Henaut fait sur l'Histoire de son Païs, ne convient pas moins à celle du nôtre. C'est par une juste connoissance des Gouvernemens qui s'établirent, & des usages qui régnérent dans ces tems, qu'on peut acquérir celle des diverses constitutions qui subsistent actuellement en Europe ; comme celle des Coutumes & des Loix, par lesquelles nous sommes à présent gouvernés. Elles re-

montent jusqu'à ces tems ; la trace n'en est pas difficile à suivre ; & quelque changement ou quelque altération, que le choix, la variété des incidens, celle du climat, ou le génie de quelque nouveau Législateur, y ayent apporté dans la suite des siécles, & dans les différentes Nations, elles tirent incontestablement leur origine de celles qui prévalurent dans ces tems barbares. N'en exceptons pas ce noble systême de liberté Britannique, qui a été tant de siécles à se perfectionner ; ce beau systême a été trouvé dans les bois, dit le Président de Montesquieu, au Chapitre de *l'Esprit des Loix*, dans lequel il trace l'image de la Constitution Angloise; agréable allusion à quelques-unes de ses plus belles institutions, évidemment descendues des anciens Ger-

mains, qui ne vivoient pas dans des Villes policées, mais repandus dans une Région ſans culture, & couverte de Forêts.

J'ajoute que l'Hiſtoire des artifices, employés dans ces ſiécles ténébreux, par les Papes, & les autres Eccléſiaſtiques, pour ſe procurer, & pour maintenir une autorité ſuprême ſur tout le monde Chrétien, peut offrir une ſombre & déſagréable peinture des affaires humaines; mais n'en eſt pas moins utile pour nous préſerver de toutes ſortes de ſuperſtitions; erreurs tyranniques, qui ſont capables d'éteindre tous les principes de généroſité dans le cœur des hommes, & dont l'effet ſur l'eſprit, eſt de le reſſerrer & de l'arrêter, ſi prodigieuſement, qu'il ne reſte aucun monument de ces ſiécles, dont on ne puiſſe conclure en

général, que l'Europe étoit alors aussi stupide, aussi barbare, que ses parties les plus éloignées & les moins policées, le sont encore aujourd'hui.

Il ne paroîtra pas surprenant, que ceux qui faisoient servir le masque de la Religion aux vues les plus prophanes, préférassent les ténébres à la lumiére, & s'éforçassent d'entretenir les nuages d'ignorance & d'erreurs, où l'esprit des hommes étoit plongé. Ils ne doutoient pas qu'au moment qu'ils seroient dissipés, leurs ruses ne fussent découvertes; & que le monde ne secouât le joug tyrannique. C'est ce qu'on vit arriver. Le concours de plusieurs circonstances, spécialement l'invention de l'art d'imprimer, qui fut découvert au milieu du quinziéme siecle, ayant rendu la durée des ténébres

impoſſible; bientôt le génie de l'Europe éclata, les Sciences & les Arts commencerent à fleurir; les précieux reſtes de l'antiquité furent étudiés; l'eſprit des Anciens fut admirées, & l'admiration lui fit naître des imitateurs: la ſuperſtition ne put faire face à des Adverſaires ſi puiſſans; les fabuleuſes Légendes tomberent dans le mépris; la vraie doctrine du Ciel ſortit des ténébres; les hommes ouvrant les yeux à ſes divines clartés, apprirent à diſtinguer ce qui venoit d'une ſource humaine ou divine; & dans une grande partie de l'Europe, la ſaine Religion reprit heureuſement tous ſes droits.

Depuis cette grande révolution, & plus d'un ſiécle auparavant, pendant qu'elle ſembloit ſe préparer; l'Hiſtoire de l'Europe eſt particulié-

rement intéressante, autant par les connoissances, qui n'ont pas cessé de croître depuis ce tems, que par le changement général des gouvernemens & de la police de l'Europe, qu'on peut hardiment rapporter à cette époque. L'autorité des Souverains & les droits du Peuple furent éclaircis, & s'établirent sur des fondemens mieux réglés, l'orgueil des Tyrans inférieurs fut soumis à l'autorité des Rois, & les Peuples, soutenus & protégés par leurs Souverains ; s'animerent d'un esprit, qui leur fit dédaigner d'être opprimés, & foulés aux piés par ceux qui les traitoient en esclaves. En un mot la face de l'Europe fut changée ; & par dégré on vit prendre à ses gouvernemens, cette forme qui s'est soutenue depuis : les progrès ne furent pas les mêmes ; dans les

uns, ils furent plus grands & plus rapides; dans les autres plus foibles & plus lents; dans quelques-uns, le pouvoir dont les Grands furent privés, tomba principalement dans les mains du Roi, comme en France; dans d'autres, comme en Angleterre, le corps du Peuple en acquit une partie considérable.

Expliquer par quelles voies ces grands changemens furent produits, & comment les Rois & les Peuples trouvérent le même intérêt à borner le pouvoir de ceux, qui vivant en Maîtres absolus dans leurs propres domaines, ne reconnoissoient guéres d'autre loi que la force, & n'obéissoient au Prince, dont ils étoient vassaux, que par les motifs d'intérêt ou de crainte; expliquer aussi comment la situation naturelle d'un Païs, favorisant le commerce & l'enrichisse-

ment du Peuple, fit acquérir aux Communes un dégré d'autorité, qui n'entroit pas dans les vues de ceux qui venoient d'abbaisser celle des Barons ; & comment dans un autre Païs, la disposition Militaire de l'Etat & sa situation par rapport aux Puissances voisines, retarda les progrès du Commerce, & contint le Peuple dans une foiblesse, qui ne lui permit pas d'entrer en partage de l'autorité ; ce seroit, Monsieur, m'écarter beaucoup des bornes d'une Lettre, & répéter ce qui se trouve déja dans un grand nombre de bons Ouvrages.

Montesquieu, à qui l'on peut donner justement le noble titre de Législateur de l'Univers, observe dans son Esprit des Loix, & développe, avec son habileté ordinaire, les causes des grandes révolutions,

[...]vées dans les Gouvernemens, & [...]s les situations de chaque Peuple [...] monde. Il y a peu de Livres, [M]onsieur, qui soient aussi dignes de [v]otre étude, & qui renferme un fond [d]e connoissance plus convenable à la [je]une Noblesse de notre Nation : L'Auteur de l'Histoire Chronologique de France, conclut ses remarques, par quelques pages fort instructives, dans lesquelles il explique habilement les moyens qui ont donné la forme présente à la Monarchie Françoise; & quoiqu'il se borne à la police de sa Patrie ; il conduit les autres Nations à des réflexions utiles pour elles-mêmes. Peu d'Ouvrages sont écrits avec plus de jugement, avec une clarté plus concise, & renferment en si peu d'espace tant d'idées utiles.

L'Histoire de notre propre Nation

tient assurément un rang distingué ; sur tout celles de ses parties, où notre Gouvernement a reçu de grandes altérations, où la forme civile & religieuse, a pris une différente forme, où ces Priviléges, qui nous sont si chers, ont été acquis, & où la superstition & la tyrannie, sous le joug desquelles le genre humain gémissoit depuis si longtems, firent place à l'heureux régne de la réformation ecclésiastique & de la liberté. En étudiant à quoi nous devons nos avantages, nous pouvons apprendre comment ils peuvent-être maintenus, & peut-être accrus & confirmés ; car est-il quelque systême humain, qu'on puisse nommer parfait ?

Si l'on cherche à se convaincre du prix inestimable de la liberté civile & religieuse, & de la glorieuse in-

fluence sur les affaires humaines, il suffit de comparer ce que l'Europe est aujourd'hui, avec ce qu'elle étoit il y a deux siécles. Sans entrer dans des refléxions offensantes, sur les différends de Religion, il ne restera nul doute que les progrès de tous les genres ne soient dûs à la ruine des anciennes superstitions ; si l'on considére qu'ils n'ont été plus éclatans dans aucuns Païs, que dans ceux où la Religion s'est purifiée, par des changemens qui portent le nom de réformation chez les Protestans, & celui de rétablissement de la discipline chez les Catholiques ; mais dont l'heureux effet, dans les deux Partis, est évidemment d'avoir détruit les causes de l'ignorance & de la pusillanimité, en affoiblissant l'excessive autorité des Ecclésiastiques.

On a dit, » sans Descartes, Newton n'auroit peut-être pas été; » & Monsieur de Voltaire a cru » pouvoir ajouter, que Descartes » n'auroit peut-être pas été, sans » Luther & Calvin ». (*a*) J'adopterai cette addition, indépendamment de l'opinion qu'on peut se former de ces deux Chefs de Sectes, si M. de Voltaire a seulement voulu dire que les disputes, dont ils ont ouvert la source, n'ont pas peu servi

(*a*) L'Auteur d'un Livre François, dont le titre est *Mes Pensées*, & qui contient quantité de bonnes choses, fait une réflexion que j'approuve moins : „ M. de Voltaire a dit & redit „ qu'il étoit triste que d'aussi médiocres esprits „ que Luther & Calvin eussent fait tant de Prosélytes, tandis que Locke & Newton en ont „ fait si peu : mais il ne prend pas garde que „ Locke & Newton n'ont eu des Sectateurs que „ dans les Païs où Luther & Calvin ont été „ suivis, & qu'ils sont inconnus par tout où la „ Doctrine de ces esprits médiocres a été proscrit ? " Rien n'est si faux que cette idée, du moins à l'égard de Newton ; & je peux en rendre témoignage, moi, qui ai vu la Philosophie de ce grand Homme, non-seulement honorée, mais suivie presque généralement en France, & dans toute l'Italie.

à favoriser le libre usage du raisonnement ; il est en effet de la derniére évidence, que cette liberté de raisonner, qui est le droit du savoir, & que l'aveugle crédulité proscrit, a produit & doit produire des effets merveilleux, pour l'aggrandissement de l'esprit & de l'intelligence des hommes.

Aussi, depuis cette mémorable époque, les connoissances humaines n'ont fait que s'étendre, par une chaîne continuelle de progrès & d'accroissemens sensibles. La nature physique & morale, fut d'abord étudiée d'une maniére plus mâle & plus raisonnée ; & de tems en tems, par la force de quelques génies supérieurs qui se trouvoient libres de suivre, & de publier la vérité, on vit éclater de grandes lumiéres. Les fausses méthodes de raisonner, enfantées par

les Scholastiques des siécles ténébreux, commencérent à tomber dans le mépris; car ce ne fut pas tout d'un coup, qu'on secoua le joug des chiméres de l'école; elles disparurent successivement, tantôt l'une, tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'un profond génie de cette île, Bacon apprit aux Hommes comment ils devoient étudier la nature. (*a*) Les Descartes, les Galilées, les Gassendis, &c. entrérent dans une route ouverte, & l'élargirent encore, par le perfectionnement de leurs méthodes, par la hardiesse de leur marche, & par les divers succès de leurs découvertes. Newton, qui leur succéda bien-tôt, trouvant la voie si bien préparée, y fit des progrès plus heureux encore, par un admirable usage

[*a*] J'aimerois mieux que M. de Voltaire eût dit & redit, que peut-être sans Bacon, Descartes n'auroit pas été.

de

de leurs lumiéres & des ſiennes ; il développa le ſyſtême de la nature ; il en expliqua les Loix avec une pénétration infiniment ſupérieure à tout ce qui l'avoit précedé (*a*) ; & la modeſtie ne le guidant pas moins que le jugement & le génie, il établit ſon ſyſtême ſur des principes d'expérience, à l'épreuve de tous les tems, & qui ne feront pas place ; comme les imaginations d'autres Philoſophes, à des ſonges de nouvelle mode. En même tems, les Méchaniques furent cultivées, & rendues utiles aux différens beſoins de la vie : le travail des hommes en

(*a*) Tout le monde ne ſait pas les deux Vers ſuivans.

Nature and its Law were in a dark night :
God Said, let Newton be and all wals light.

C'eſt-à-dire en François :

La Nature & ſes Loix étoient dans une profonde nuit ;
Dieu dit, que Newton exiſte ; & tout devint lumiere.

étant devenu plus aisé, ils apprirent à faire un meillleur usage des matériaux que la terre leur fournit dans une si grande abondance, pour les nécessités naturelles, & pour le plaisir. La navigation fut perfectionnée, & le Commerce entre les différentes Nations du monde, rendu plus sûr & plus aisé. La Societé s'étant polie par dégrés, les maniéres s'étant adoucies & civilisées, on vit disparoître entierement la rudesse des siecles précédens; & celui de *Louis XIV*, ou de la révolution, ou du *Chevalier Newton*, ou tel autre nom par lequel on voudra le distinguer, fut si rafiné, qu'il doit-être mis au rang de ce petit nombre d'heureux siécles, ausquels le nom d'âges d'or, convient mieux, qu'à celui qui l'a toujours porté.

C'est, Monsieur, dans cet âge de

lumiéres que vous êtes né ; car nous pouvons nous flatter qu'il n'est pas fini ; les Sciences & les Arts ne sont pas encore prêts, j'ose l'espérer, à prendre leur vol vers des Régions moins favorisées jusqu'à présent par les Muses. Gardons-nous néanmoins de les négliger ; au premier dédain, au moindre désir différent de faveur, ces Divinités volages, passeroient chez des Adorateurs moins indignes, accompagnées de tout ce qu'il y a d'ingénieux, d'estimable, & ne laisseroient derriere elles que l'ignorance & la barbarie. Alors, notre île redeviendroit ce qu'elle étoit autrefois, une région grossiére & farouche, & cesseroit d'être un des plus heureux séjours de la liberté, & du savoir ; cette seule idée est assez chocquante, pour inspirer à chacun

de nous, la résolution d'emploïer tous nos efforts à prévenir, ou retarder un changement si terrible ; & l'élévation de la naissance, ou du rang, en augmente l'obligation & le pouvoir.



LETTRE IV.

Sur la Biographie.

LE plaisir que vous prenez, Mon-
ur, à lire la vie des Hommes
istres, est heureux & naturel ; il
leux grands avantages ; d'être ex-
mement agréable, & singuliére-
ent utile à l'instruction. Nous
enons un intérêt sensible aux per-
ines qui font une figure distinguée
ns l'Histoire, & dont les actions
us paroissent dignes d'être transf-
ses à la posterité ; nous sommes
turellement curieux de savoir les
is remarquables circonstances de
ır vie ; d'apprendre quelle con-
ite ils ont tenue dans la vie privée
dans les affaires publiques ; c'est-
lire, dans le double rôle d'hom-
s & de citoyens. C'est une curio-

fité que les régles de la com
ne permettent pas de satisf
l'Historien qui écrit l'histoi
rale d'une Nation : son suje
che aux faits généraux, il
y faire entrer l'histoire des
liers d'un Etat, qu'autant q
eu part aux affaires, & c
aux événemens, dont il
récit.

La justesse de cette régle
sentir par l'analogie qu'on
trouver, avec ce qui s'obse
la composition des autres O
En Peinture, l'Artiste s'at
quelque action particuliére
choisit pour sujet de son tab
ne doit y joindre aucune
tance, qui ne serve à rele
tion principale, par une au
tion de force & de vie; un
qui représente le choix d'H

n'admet aucune autre circonstance de sa vie, que celle où les deux Déesses de la Vertu & du Plaisir se présentent au Héros, l'une pour l'exhorter à suivre la route mâle de la tempérance & du travail; l'autre pour l'engager dans les séduisans sentiers de l'indolence & du vice: toute autre partie de l'histoire d'Hercule est étrangére au sujet, & ne peut entrer dans cet Ouvrage sans blesser l'unité du dessein, sans détourner l'attention de son véritable objet; en un mot, sans rendre cette peinture irréguliére & choquante.

Dans une Tragédie, dont le sujet seroit la mort de Caton d'Utique, la régularité du Théâtre excluroit toute autre action de ce grand Homme, que celles dont sa mort fut accompagnée, & qui peuvent servir à fortifier l'effet de cet événement.

La régle n'est pas moins pour l'Histoire ; rien ne peut entrer avec proprieté dans celle d'une Nation particuliére , s'il ne tend à faire prendre une juste idée du génie , de ses mœurs , & de ses usages , des loix de sa constitution , de ses exploits militaires , & de sa police , dans les tems de paix , ou de tout ce qui paroit appartenir à la connoissance des affaires du Gouvernement , & au caractére d'une Nation. Les actions d'un particulier, quelques nobles , quelques admirables qu'on les suppose , ne demandent d'être observées , & trouver place , qu'autant qu'elles ont eu d'influence sur les affaires generales du Païs.

Mais il est aussi constant , que les actions de ceux qui ont part aux affaires publiques , ne sont pas les seules qui méritent d'être célébrées ,

& que les circonſtances de leur vie privée, peuvent-être non-ſeulement les plus intéreſſantes, mais ſouvent les plus propres à nous inſtruire. On juge aiſément combien il y a de fruits à tirer de l'Hiſtoire d'un grand Homme, dans un détail de ſa vie, qui nous en repréſente toutes les circonſtances remarquables; qui nous fait conſidérer ſa conduite domeſtique, comme ſes occupations extérieures, ſes manieres & ſes ſentimens dans un cercle d'Amis, comme ſa contenance & ſes opérations dans une aſſemblée publique; qui nous le fait voir à la tête de ſa famille, comme à celle d'une Armée; qui le ſuit du ſénat à ſon cabinet; en un mot, qui nous expoſe le caractère réel, & le vrai portraît de l'Homme, comme celui du grand Citoyen.

Le bonheur du Monde ne dépend pas moins de la conduite des hommes dans les fonctions de la vie privée, que dans les affaires publiques; d'ailleurs, ceux qui ont souvent l'occasion de se rendre utiles & de faire le bien dans l'un de ces deux rôles, ne l'ont guéres moins dans l'autre. Il est difficile qu'avec le pouvoir de servir éminemment son Prince & sa Patrie, par les qualités qui font l'Homme d'Etat & le Patriote, on n'ait pas une sphére très-étendue dans laquelle on puisse exercer les vertus privées, être un objet d'amour ou de haine, & contribuer ou nuire à la prospérité, au bonheur d'un grand nombre d'hommes. Ainsi l'espéce d'Histoire, qui consiste proprement à représenter les qualités aimables & bienfaisantes des Hommes illustres, & qui

par d'engageantes peintures de leurs vertus excite un Lecteur à les imiter, doit avoir assurément une heureuse influence sur les affaires humaines, & produire les plus utiles effets. Je plains ceux qui ne se sont jamais senti le cœur enflammé d'amour pour la vertu, & d'admiration pour les grandes & généreuses actions, en lisant l'Histoire d'un grand Homme, qui joint la bonté au mérite supérieur, composée par un habile Ecrivain ; ils doivent-être insensibles à toute vertueuse émotion.

La Biographie ne demande pas peu de talens : elle veut un esprit vif, capable d'être sensiblement frappé par certaines circonstances, qui caractérisent leur sujet, & de savoir séparer ces proprietés de caractère, de ce qu'il a de commun

avec mille autres (*a*). Un Auteur tel que je le désire, doit avoir en partage ce discernement, qui sait pénétrer les actions des Hommes, & qui ne se laisse pas imposer par de fausses apparences ; il ne doit-être ni passionné pour son Héros jusqu'à l'enthousiasme, ni trop froid pour son honneur ; il doit avoir cette impartialité, si rare dans les Biographes, & sur-tout dans ceux qui donnent les vies de leurs Contemporains, ou des Personnages voisins de leur tems. S'il est question au con-

(*a*) Un Ouvrage Anglois, que l'Auteur a modestement intitulé *Catalogue des Auteurs royaux d'Angleterre*, jette, en peu de pages, plus de jour sur quelques-uns de ses caractères, par un choix judicieux de circonstances, qu'il n'en résulte de plusieurs volumes qui l'ont précedé.

L'Auteur *des Danses*, a dit hardiment, avec une obscurité qui se laisse pénétrer: „ J'aimerois mieux avoir fait l'Histoire de.... qui n'a „ pas plus de dix pages, que la belle, l'admirable, l'immortelle Histoire de..... qui a dix „ gros volumes. „

traire d'un ſujet plus éloigné ; combien de travail & d'exactitude, pour lire les Ecrivains du même tems, & pour découvrir toutes les ſources de lumiéres & de vérité ?

Quand je lis une vie d'Homme illuſtre bien écrite, & que mes refléxions ſe tournent ſur la peine qu'il en a coûté à l'Auteur, pour ſe faire jour dans les épaiſſes broſſailles d'où l'Ouvrage élégant ſemble éclore ; je crois devoir beaucoup de reconnoiſſance au laborieux Hiſtorien, qui m'a procuré par ſes ſueurs tant d'inſtruction & de plaiſir (*a*).

Je ſuis trompé ſi la plûpart des Lecteurs ne conviennent pas, qu'ils ont rarement ſenti plus de ſatisfaction, ou du moins qu'ils n'ont jamais été moins ennuyés de leur

(*a*) *Ad res pulcherrimas, ex tenebris ad lucem erutas, alieno labore, deducimur.* Séneque.

lecture, qu'en lisant une vie particulière; spécialement si c'étoit celle de quelque personnage, dont le caractère eût quelque rapport avec leur propre tour d'esprit & de sentimens; & j'ai quelquefois pensé qu'une excellente méthode, pour découvrir le génie particulier d'un Homme, étoit d'observer quelles sont les vies qui lui plaisent le plus, dont il aime mieux s'entretenir, & qui font sur lui les plus profondes impressions. Ceux qui témoignent plus d'admiration pour la rapide & fougueuse valeur de Charles XII, que pour la prudence & la modération consommées de Malborough, ou qui, dans le choix de leurs lectures, prennent plus de plaisir aux Histoires qui ressemblent à celle du Héros de Suéde, seront reconnus, dans l'occasion, plus propres à former une attaque

désespérée, qu'à conduire une entreprise raisonnable. Ceux qui sont moins fatigués en lisant la vie d'un sage & vénérable Chancelier, ou d'un pieux & savant Prélat, que celle d'un célébre Militaire, sont vraisemblablement faits par la nature, pour porter de meilleure grace la Robe Ecclésiastique ou civile, qu'un Bâton de Général. Ajoutons que ceux qui prennent plus de goût aux images d'une vie passée dans la retraite, loin du tumulte des Cours & des affaires, qu'à celles du mouvement & des intrigues du monde, se trouveroient mal placés s'ils abandonnoient entiérement un genre d'occupations simples, pour se jetter dans les soins de l'administration publique.

C'est donc un moyen presque sûr, pour nous faire découvrir à quoi la

nature nous a rendus propres, quelle carriere elle nous invite à ſuivre, & pour quelle autre elle nous a refuſé des diſpoſitions ; d'où l'on doit conclurre, qu'un des meilleurs offices qu'on puiſſe rendre aux jeunes gens, avant qu'ils ayent choiſi leur état, eſt de mettre entre leurs mains des Vies & des Mémoires particuliers de différens caractères, qui les aideront à diſtinguer ce qui convient le mieux à leur génie naturel ; car ceux qui prennent un caractère que la nature ne leur a pas donné, feront difficilement un rôle diſtingué dans le monde, ſeront rarement utiles à la ſocieté, & plus rarement encore heureux en eux-mêmes.

Mais entre tous les récits qui repréſentent les actions des Grands-Hommes, les plus inſtructifs & les plus agréables, ſont ceux qui nous

font venus des Acteurs mêmes. Il est vrai que la partialité naturelle de l'amour propre peut tenter quelquefois l'Ecrivain de revêtir de spécieuses couleurs les parties de sa conduite dont il a quelque blâme à craindre, où moins de gloire à prétendre : mais la force qui régne ordinairement dans ces Ouvrages, cette chaleur que le souvenir de ce qu'on a fait, inspire toujours en l'écrivant, & sur-tout l'intime connoissance qu'on a du sujet, compensent les autres désavantages, frappent le lecteur avec plus de force, & l'intéressent bien plus pour un Héros, qui s'offre à lui sous la double qualité d'Auteur & d'Ecrivain, que ne le peuvent jamais les relations moins animées d'un simple compilateur.

Votre mémoire, Monsieur, vous en rappellera des exemples an-

ciens & modernes. Quel autre, que Jules César eût écrit ses actions, avec cette éloquence & ce feu, qui se font admirer dans ses Commentaires ? Où qui nous auroit fait suivre Xenophon & ses dix mille Grecs dans leur pénible & glorieuse retraite, avec autant d'intérêt, avec une curiosité, une inquiétude aussi vives, qu'il l'a fait lui-même dans son *Anabase*, où l'habileté de l'Ecrivain répond à celle du Général.

Entre les Modernes, combien n'avons-nous pas de Mémoires, où d'Histoires des Grands-Hommes, écrits du ton le plus instructif & le plus animé, par les Héros mêmes ? Nommerai-je les Mémoires de Sully, où tout le monde convient qu'on prend une idée plus juste de l'excellente bonté, de l'habileté consommée & de toutes les qualités

éroïques de son Maître, que dans
ucune autre des nombreuses rela-
ons de leur tems. Le Cardinal de
etz, ce génie extraordinaire, jetté
ar son active & fougueuse disposi-
on dans toutes sortes d'affaires &
intrigues, a tracé dans ses Mémoi-
s un caractère des plus forts & des
us singuliers, dont on ait l'exem-
e. En nous exposant de bonne foi
s bonnes & ses mauvaises qualités;
n nous découvrant ses foibles, avec
us de hardiesse & de liberté que
ut autre ne l'auroit pû faire, il a
ndu ses fautes utiles au monde: il
fait connoître les dangers & les
ernicieux effets d'une ambition
piniâtre & démesurée, qui fait tout
ettre en confusion; mais qui ne
t pas calmer l'orage après l'avoir
evé; qui *sait brouiller*, comme les
ançois s'expriment quelquefois

lorsqu'ils parlent de ces caractères; *mais non dénouer* (*a*) ? D'autres Nations ont comme eux un grand nombre de Mémoires, dont la lecture est très-amusante, & qui font pénétrer dans le caractère de plusieurs grands Hommes, d'une maniere qui differe peu du commerce personnel.

Ne puis-je pas ajouter, comme une preuve de l'intérêt qui régne dans cette sorte d'écrits, que les Auteurs des meilleurs Romans, n'ont pas imaginé de plus puissantes méthodes pour plaire & pour attacher, que de mettre leur narration dans la bouche même du Héros.

Le nom de Roman, amené par mon sujet, me donne l'occasion d'observer que cette espece de Bio-

(*a*) C'est une Citation Françoise, qui se trouve dans l'Anglois; & tirée je ne sais d'où.

graphie artificielle a ſes avantages ; lorſqu'elle eſt executée d'une main de Maître. L'Auteur aſſiſté des chaînes de la vérité hiſtorique, eſt libre de choiſir les événemens qu'il croit les plus propres à faire goûter ſes principes de Morale, ou toute autre inſtruction. Le Peintre qui repréſente avec une exacte reſſemblance des ſcenes réellement exiſtantes, poſſéde un art qui mérite des éloges ; mais, aſſurément, celui dont le pinceau créateur, comme l'exprime avec ſon énergie ordinaire l'homme de la plus *créatrice* imagination (*a*), excelle à repréſenter des ſcènes d'une beauté raviſſante dont il prend le modéle en lui-mê-

(*a*) . . . . . In a fine. Frenzy Rolling,
Doth glance from heaven. Earth ; from Earth to Heaven ;
And, as imagination bodies forth
The forms of things unknowa,
Turne them to Shape, ... ! *Shakeſpeare.*

me, avec l'art d'en ajuster le merveilleux aux vrais principes de la nature, doit-être applaudi tout à la fois pour l'exécution & pour le génie. De même un Auteur qui nous donnant l'Histoire d'un Héros feint, la remplie de grandes & instructives avantures, nous fait oublier par leur vrai-semblance, que nous lisons un Roman, intéresse nos passions, & remue fortement toutes les affections du cœur humain, doit posséder un génie & des talens digne d'une haute estime (a). Aussi voyons nous que les bons Romans sont plus rares que les bonnes Histoires; & cette observation ne permettra pas qu'on me soupçonne de vouloir ici recommander la lecture d'une infinité de plattes ou d'obscenes com-

(a) *Ille per extentum funem mihi posse videtur Ire Poëta, meum qui pectus inaniter angit, Irritat mulcet, falsis terroribus implet.* Horat.

positions, qui se publient sous le nom de Romans & de Nouvelles. Le vice & l'extravagance, dont ils sont remplis, ne peuvent plaire qu'aux débauchés, aux paresseux & aux ignorans, & les mettent au-dessous du mépris même du Lecteur vertueux & sensé. Mais dans les Langues étrangeres, comme dans la nôtre, il en est quelques-uns d'une autre trempe, où non-seulement on peut apprendre par quels ressorts le cœur humain se laisse conduire; mais où l'on trouve de bonnes leçons des usages du monde, & d'excellentes peintures des mœurs, qui nous faisant rire de la folie d'autrui, servent à nous garantir nous-mêmes du ridicule.

Nous avons une vie d'Homme illustre, qui n'est pas moderne à la vérité, mais que je ne puis me refu-

ser la satisfaction de nommer, autant parceque la divine élégance de son stile à fait dire au plus grand des Ecrivains, que les Muses ont parlé par la bouche de l'Auteur (*a*), que pour confirmer ce que j'ai dit à l'honneur des bons Romans, en faisant obsérver que la plûpart des Critiques regardent l'Histoire de la vie de Cyrus, comme un Ouvrage d'imagination. Ils conviennent tous du moins, que si les principaux faits peuvent être vrais, l'Auteur les a revêtus de toutes les circonstances capables de les embellir, pour faire de son Prince un parfait modéle de religion, de sagesse & d'héroisme. Je ne connois pas de Livre qui mérite d'être plus vivement recommandé que la Cyropedié aux jeunes

(*a*) *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.* Ciceron.

gens

ſens de diſtinction. Le Monde a peu d'Ouvrages de cette beauté, & n'a pas d'Hiſtoire dont l'influence puiſſe être de la même force, pour remplir le cœur de nobles & généreux ſentimens, ou qui préſente à l'eſprit de plus excellens modéles d'une ſage & vertueuſe conduite. Rien ne prouve mieux de quel agrément & de quelle utilité peut-être l'Ouvrage d'un vrai Génie, qui ne ſe renfermant pas dans les faits réels, donne l'eſſor à ſon imagination, pour en inventer de propres à faire paſſer d'utiles inſtructions, ſous une forme agréable.

Entre les moyens de parvenir à la connoiſſance particuliere du caractère des grands Hommes, on a toujours regardé la lecture de leurs Lettres familieres comme un des plus ſûrs, pour découvrir leurs principes, & les mo-

tifs réels de leurs actions. Le cœur s'ouvre dans une Lettre qu'on écrit à son Ami; il explique en liberté ces opinions & ces sentimens, que la prudence ne permet pas toujours de laisser pénétrer au Public, ou que des motifs, moins honorables peut-être, lui font soigneusement déguiser.

Le plus grand des avantages & le plus doux des plaisirs d'une honnête amitié, celui dont une ame inquiéte, affligée, tire le plus agréable soulagement, est d'avoir quelqu'un dans le sein duquel on puisse comme verser ses secrets, & dont la fidelité soit parfaitement à l'épreuve (*a*). Ce plaisir a tant de charmes, que dans l'absence de nos Amis nous nous efforçons d'en jouir encore, en leur

(*a*) *Præparata pietate*, comme Sénecque l'exprime admirablement, *in quâ tutò secretum omne depositum, quorum conscientiam minùs timeas quam tuam*;

communiquant par écrit ces pensées, ces sentimens, ces refléxions; que nous n'avons plus le bonheur de pouvoir leur découvrir dans une conversation personnelle. Les Lettres qui s'écrivent entre deux Amis, doivent-être du même tour, doivent respirer le même esprit, que le langage de leurs entrevûes; & cette transmission de leurs cœurs semble nous introduire dans leur confidence, nous rendre aussi familiers avec eux qu'ils le sont ensemble.

Quand on lit les Lettres de Ciceron & celles de ses Amis, on se croit intimement lié avec ces grands Personnages; on entre dans leur maniere de penser, on conçoit quels auroient été leurs sentimens dans certaines circonstances; & s'il est possible de prendre une juste idée de leurs principes & de leurs motifs.

de conduite c'est assurément par cette voie. M. Melmoth l'a prouvé, dans ses ingénieuses remarques sur cette belle partie des œuvres de Ciceron ; il a fait connoître habilement combien on peut jetter de jour sur un caractère, par une exacte comparaison de ses Lettres : on souhaiteroit, à la vérité, qu'elle fît autant d'honneur aux fameux Romain, qu'elle en fait à l'ingénuité de l'élégant Traducteur, & qu'un homme du mérite & de la bonté réelle de Ciceron, n'eût pas terni ses plus grandes qualités par l'inconsistance de sa conduite.

Ceux qui peuvent lire les Lettres du Cardinal d'Ossat, sans y prendre autant de respect & d'affection pour le meilleur des Hommes, que d'estime & d'admiration pour l'Homme d'Etat, doivent se défier de leur

naturel & de leur pénétration ; c'est-à-dire , également de leur cœur & de leur esprit.

J'ai fait observer qu'en s'attachant à l'Histoire des grands Hommes par la lecture de leurs Mémoires, de leurs Lettres , où des Relations de leurs vies, composées par d'habiles Biographes, on acquiert une sorte de familiarité avec eux, & l'on peut se flatter hardiment de s'être ouvert un accès dans la meilleure des Compagnies. Qui n'en reconnoîtra pas facilement l'importance ? Non-seulement la disposition du cœur des hommes se ressent du caractère de ceux avec lesquels ils vivent dans une étroite liaison ; mais pour les opérations mêmes de l'esprit & du jugement , leur tête se forme sur celle de leurs amis familiers ; c'est-à-dire, qu'on devient ou foible, ou

capable de quelque chose, suivant la foiblesse ou la capacité des Personnes avec lesquelles on passe la plus grande partie de son tems.

Quels avantages ne tire-t'on pas de certaines Compagnies? & qu'il y a peu de fruits au contraires à recueillir d'un grand nombre d'autres? Combien de visite où tout se passe en vaines cérémonies, en insipide babil sur de frivoles sujets? Parure, équipage, chasse, jeu. Combien de Gens dans le monde, qu'on ne quitte jamais sans humeur où sans dégoût? Combien de Societés dangereuses? Combien d'assemblées gênantes? Combien d'insupportables rencontres? Mais, dans l'illustre vérité où la Biographie nous admet, il n'y a jamais de mal à craindre, & souvent il y a d'extrêmes avantages à recueillir. Tout devient une utile leçon;

qu'aux fautes du Héros, ou de
Comtemporains, qui nous ap-
nnent, tantôt à nous garder des
mes erreurs, tantôt à ne pas nous
ser tromper par de fausses appa-
ces, qui peuvent se retrouver les
mes dans le cercle de connoissan-
où nous vivons. D'ailleurs ce
st pas la contagion du mauvais
mple, qu'on doit craindre dans
istoire des grands Hommes, puis-
on ne l'écrit ordinairement que
ır faire admirer leurs vertus.
tre tous les Héros de Plutarque,
n'en est pas un, dont l'exemple
sse nous conduire au choix d'un
uvais parti, dont la conversa-
n soit dangereuse, l'amitié fatale,
familiarité ruineuse, en donnant
casion à d'excessives dépenses,
sont toujours prêts à nous rece-
r, & d'une maniere qui nous laisse

autant d'estime pour leurs vertus, que d'affection pour leurs personnes. Plus nous en aurons reçu d'instruction, plus nous nous appercevrons sensiblement que nous pouvons en attendre encore. Heureux donc celui, qui sait contracter des amitiés si nobles, & choisir les directeurs de sa conduite dans un ordre d'Hommes, qui peuvent lui servir de conseil, lui dire la vérité sans rudesse, le louer sans flatterie, en un mot, le former par leur exemple?

Vous me permettrez, Monsieur, de terminer cette Lettre par quelque ligne d'un Ecrivain, dont les nobles sentimens & la vive expression ne manquent jamais d'enflammer le cœur d'une vraie passion pour la vertu, & qui dans ses défauts mêmes, (*a*) comme on l'a juste-

(*a*) Quintilien a dit de Seneque; *dulcibus abundat vitiis*.

ment

ment observé, est plein d'agrémens. » *Horum*, dit Sénéque, en traitant » à peu près le même sujet, *nemo non* » *vacabit, nemo non venientem ad se,* » *beatiorem, amantioremque sui demittit* » — *non conveniri & interdiù ab om-* » *nibus mortalibus possunt.* — *Horum* » *nemo annos tuos conteret; suos tibi* » *contribuet : nullius ex his sermo peri-* » *culosus erit, nullius amicitia capita-* » *lis, nullius sumptuosa observatio* — » *feres ex his quidquid voles; per illos* » *non stabit quominùs quantum pluri-* » *mum ceperis, haurias. Quæ illum fe-* » *licitas, quàm pulchra Senectus ma-* » *net, quí se in horum clientelam con-* » *tulit! Habebit cum quibus de minimis* » *maximisque rebus deliberet, quos de* » *se quotidie consulat, à quibus audiat* » *verum sine contumelia, laudetur sine* » *adulatione, ad quorum se similitudi-* » *nem effingat* ».

LETTRE V.

Sur le Goût.

QUand on observe, Monsieur, le rôle que notre Nation a fait pour le savoir, & la politesse dans les tems dont elle a le plus d'honneur à prétendre, il paroît évidemment que son caractère distinctif est la profondeur du jugement, la solidité de l'esprit, & la force de l'expression, plus que le rafinement ou la délicatesse du goût.

Les Bacon, les Newton, les Locke, ont un droit incontestable au premier rang, dans l'empire de la profonde Philosophie. Milton & Shakespéar, ont pensé, ont pénétré dans tous les détours du cœur humain, ont tracé les caractères des hommes, & décrit tous les objets de la nature, avec une

nergie qui ne céde en rien aux plus
rands Maîtres de l'Antiquité, & qui
es éléve au-dessus de leurs Rivaux
nodernes ; mais pour la correction &
a finesse du goût, on ne peut désa-
ouer que Milton & Shakespéar ne
oient fort inférieurs aux grands Poë-
es François du même genre. Un d'en-
r'eux refléchissant sur le défaut de dé-
ence & de régularité, qu'on peut trop
ustement reprocher au Théâtre An-
lois, reconnoît les grands traits de gé-
ie, qui se trouvent dans nos Tragé-
ies, & confesse que si nous parvenions
nous corriger de ces irrégularités ;
ous emporterions bien-tôt la palme
a). Il n'y auroit effectivement qu'un
veugle préjugé, qui pût nous fer-
ner les yeux sur ce défaut d'exacti-

(a) En Angleterre, la Tragédie est véritable-
ient une action ; & si les Auteurs de ce Païs joi-
noient à l'activité qui anime leurs Piéces, un
île naturel, avec de la décence & de la régula-
ité, ils l'emporteroient bientôt sur les Grecs & les
rançois. *Voltaire*, Essai sur le Poëme Epique.

tude & de pureté de goût, qui régne manifeſtement dans les meilleures & les plus fortes compoſitions de nos Ecrivains.

La cauſe de cette différence entre deux Nations, ſi voiſines, ſemble mériter quelques obſervations ; & peut-être aurai-je l'occaſion dans mes remarques, d'obſerver comment un Anglois peut contribuer au progrès de l'élégance & du goût dans ſa Patrie.

Vous êtes, Monſieur, fort au-deſſus des baſſes préventions de ceux d'entre nous, qui ne peuvent entendre dire que les François excellent en quelque choſe. Je viens de citer un de leurs plus célébres Auteurs, qui nous accorde la préférence ſur quelques points ; pourquoi ne leur rendrions-nous pas la même juſtice ſur d'autres ? La vérité doit-être le fonde-

ment de toutes nos opinions ; & rien n'eſt tout-à-la fois plus abſurde & plus mépriſable, que de refuſer à d'autres que nous, le mérite qui leur appartient réellement.

Comme le goût de la Capitale a toujours une extrême influence ſur celui de tout un Païs, c'eſt communément dans quelques circonſtances ou quelques diſpoſitions particulieres à la Capitale, qu'il faut chercher la vraie ſource du caractère d'une Nation ſur ce point. Les Ouvrages d'eſprit, les productions de l'art, & tout ce qui ſert à déterminer la nature du génie & celle du goût, ſortent généralement de la principale Ville d'un Etat ; l'émulation qui naît des motifs de gloire ou d'intérêt, les occaſions & les facilités, ſi néceſſaires pour faire éclore ou pour encourager les talens, ne peu-

vent être les mêmes dans les Villes de Province ; de-là vient que les Capitales de chaque Païs deviennent comme des centres, où tendent naturellement ceux que leur inclination porte à rechercher l'amitié des grands Hommes, & fait aspirer à la même grandeur, par l'exercice de leurs qualités naturelles, où par la culture de leur esprit & le développement de leurs idées (*a*). Ainsi, la comparaison de deux Capitales, c'est-à-dire celle dans certaines circonstances favorables ou nuisibles aux progrès, peut conduire à former une conjecture très-probable, sur les causes de cette différence de goût, qui prévaut entre deux Nations.

Paris & Londres, Capitales de

(*a*) *Alios liberalium studiorum cupiditas, alios Spectacula, quosdam traxit amicitia, quosdam industria, latam ostendenda virtutis nacta materiam* Sénecque.

deux florissants Royaumes, naturellement rivaux, les deux plus grandes Villes de l'Europe, & les principaux siéges des Sciences & des Arts, non moins fameuses dans ces derniers siécles, qu'Athenes & Rome l'étoient dans les anciens tems, sont gouvernées par des Loix & des usages, & distinguées par des circonstances, bien plus différentes que celles des Républiques Athénienes & Romaines.

De toutes les grandes Villes du Monde, Londres est sans contredit la plus commerçante : Paris n'a gueres d'autres commerce que celui de ses élégantes Modes, & de ses ingénieuses Manufactures. Paris est le siége d'une grande & fameuse Université, & d'un grand nombre d'Academies, formé pour l'avancement des Lettres & des Arts; Lon-

dres est sans Academies & sans Université. Paris a quantité de Bibliotéques publiques, & de riches Cabinets qui renferment des collections de Peintures, de Statues, &c. & qui sont ouverts à l'étude, ou à la curiosité de tous ceux qui s'y présentent; il y a peu de Bibliotéques publiques à Londres, peu de Cabinets ouverts, & peu de disposition à les ouvrir. Londres est la Capitale d'un Gouvernement libre; Paris, celle d'un Gouvernement absolu: je n'ai prétendu nommer qu'une petite partie des circonstances qui distinguent Londres de Paris. Quelques refléxions sur chacune nous mettront peut-être en état d'expliquer la différence de goût qui se fait sensiblement remarquer entre ces deux Villes.

Le Commerce, qui produit d'ail-

leurs tant d'avantages, & qui répand l'abondance & le bonheur dans toutes les Parties d'une Nation, est moins favorable, & conduit moins à diverses sortes de perfections, telles que l'élégance du goût & des manieres, qu'à des biens plus solides peut-être, & plus généralement sentis. En faisant tourner la principale attention des Hommes aux recherches d'intérêt, en leur faisant rapporter à cet objet tous leurs soins & leurs travaux, il leur laisse moins de tems pour l'étude des Arts, moins de liberté d'esprit pour admirer les productions du génie & du goût : & ne considérant ici que ce qui peut influer sur le goût, ce n'est pas même une circonstance favorable pour la capitale Angloise, d'être le plus grand port de mer du monde connu ; il semble au contraire que la

communication fréquente de ses Habitans, avec les gens de mer, peut-être contagieuse pour eux, & les infecter d'un peu de rudesse, partage plus ordinaire des Marins que la politesse & l'élégance : peut-être ne faut-il pas chercher d'autre explication, pour les scenes basses & vulgaires, qui ne sont que trop fréquentes dans nos Auteurs Dramatiques ; c'est complaisance pour le goût dominant de leurs Spectateurs : & probablement ces plaisanteries bizarres, qui distinguent les compositions théâtrales, d'un Païs maritime, voisin du notre, viennent de la même cause.

Il n'y a point d'avantage qui n'ait quelque inconvénient à sa suite. Les Parisiens, qui vivent loin de la mer, dans une Ville où le commerce se borne à quelques élégantes Manufac-

tures, & dont l'opulence n'est soutenue que par la passion de vivre dans la Capitale, qui paroît commune à la Noblesse Françoise, ont droit de vanter la politesse & le goût rafiné de leur Capitale; les Bourgeois de Londres peuvent se glorifier d'un bien plus réel, & qui sert bien mieux à leur bonheur; de jouir d'une richesse & d'une indépendance, répandues dans tous les ordres, par le commerce & la liberté; d'être à couvert chacun dans sa situation, de la tyrannie des Grands; & de voir la plus grande partie d'entr'eux en possession des faveurs du Ciel, qui, dans d'autres lieux, sont le partage du petit nombre. Mais si le commerce n'est consideré que par l'influence qu'il peut avoir sur le goût; convenons qu'il n'est d'aucun avantage, & que ce n'est pas une circons-



tance heureuse pour le goût de Londres, que la plus grande partie du commerce de la Nation soit entre ses mains de ses Habitans. Celui des François s'exerce dans leurs Villes de Province; les Habitans de Paris, du moins ceux à qui l'on accorde la finesse du goût, sont composés de Noblesse, ou d'un grand nombre de Particuliers aisés, qui vivant de leurs fortunes, sans prendre beaucoup de part aux affaires, ont le tems de rafiner leur goût, par la culture des Sciences & des Arts.

Tout le monde conviendra que dans chaque Païs les Universités sont la source & le principal siége du savoir. Dans ces Siécles même, où les études qui s'y faisoient peuvent-être traitées de ridicules, toutes folles & toutes capables d'égaïer qu'elles étoient, l'Europe n'en avoit

pas alors de meilleures, & ceux qui donnoient des leçons dans les Universités, étoient plus éclairés, ou moins ignorans que leurs Concitoyens. Quoique la grande érudition soit quelquefois accompagnée dans ceux qui la possédent, d'une sorte de roideur à laquelle on a donné le nom de Pédantatie, & qui fait trouver leurs manieres bizarres, il n'en est pas moins constant qu'étant accoutumés à l'étude de grands Modéles, ils doivent avoir le goût plus correct, & reconnoître plus facilement les défauts d'un Ouvrage, où l'Auteur s'écarte des bonnes régles, qu'on ne peut le supposer de ceux que leurs occupations n'ont pas conduits à former ou corriger leur goût par ces mêmes régles, établies sur l'exemple des plus grands génies de tous les âges, principalement des

Anciens. On peut même supposer que la conversation des Savans doit être avantageuse pour les autres; que dans les Villes où les Gens de Lettres sont en grand nombre, il se fait par eux une communication proportionnée de savoir à tous les ordres, & qu'on doit plus souvent compter sur la rencontre d'un homme de goût.

C'est une question assez délicate, de savoir lequel est du plus grand avantage pour le progrès des sciences, que les Universités, les Collèges, & les autres établissemens qui regardent l'éducation de la jeunesse, soient placés dans les grandes Villes, ou dans des Villages éloignés. Les anciens exemples semblent favoriser l'usage de les placer dans la Capitale, & d'élever sur-tout les jeunes gens de distinction dans un lieu qui puisse

offrir à leur vue, les scenes auxquels ils doivent prendre part un jour, lorsqu'ils seront parvenus à jouer leur différens rôles dans la vie. » Epa» minondas, la derniere année de la » sienne, disoit, entendoit, voyoit, » faisoit les mêmes choses, que dans » l'âge où il avoit commencé d'être » instruit. » Cette observation, qui est d'un excellent Juge (*a*), & relevée d'ailleurs par le nom d'un des plus grands caractères de l'antiquité, doit paroître d'un grand poids en faveur de l'ancienne éducation.

Mais quand la question que j'ai proposée demeureroit indécise, je n'en serois pas moins persuadé que l'Université de Paris a beaucoup contribué au progrès du goût dans cette Capitale de France, & beau-

(*a*) Le Président de Montesquieu, en examinant la différence de l'ancienne & de la moderne éducation.

coup servi à répandre parmi ses habitans une sorte d'exactitude critique, comme d'autre part les membres de son Université, vivant dans une si grande Ville, & dans la societé de ceux qui ménent une vie plus active, ont continuellement l'occasion de perfectionner leur politesse, & la connoissance qu'ils ont des beaux Arts, dont le véritable empire est la Capitale d'un Royaume.

L'Université de Paris est un vaste corps, qui jouit des plus grands priviléges. Elle est composée de neuf ou dix Colléges (*a*), qui participent à tous les droits de l'Université, & je crois, d'environ trente autres dont les droits & les priviléges ont moins d'étendue. Peut-on supposer que des

(*a*) Le Traducteur ne réforme rien à cette exposition, pour faire connoître ce que les Etrangers pensent de nos établissemens.

fondations

fondations de cette importance, consacrées à l'avancement des Sciences & des Arts, soient sans force pour en répandre le goût, dans une Ville dont les Habitans sont mêlés, & communiquent sans cesse avec une multitude de Savans? Figurons-nous que nos différens Colléges d'Oxford & de Cambridge ayent été fondés dans Londres : peut-on croire qu'ils n'eussent pas eu la plus puissante influence, pour y répandre le savoir & le goût, & que la seule conversation de tant de Savans, dont ils sont composés n'eût pas produit d'excellens effets?

Paris joint à son Université, plusieurs espéces de Sociétés, ou d'Académies, dont l'objet unique est de perfectionner le goût. L'Académie Françoise, pour le progrès de l'Eloquence & la Poësie; l'Académie

Royale des Inscriptions & des Belles-Lettres, établie en 1663, pour encourager la culture des Belles-Lettres, pour l'explication des anciens Monumens, pour transmettre à la postérité les événemens remarquables de la Monarchie, par des Médailles, des Inscriptions, &c. L'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, sous la conduite d'un Directeur nommé par le Roi; d'un Chancellier, de quatre Recteurs, dont l'un préside à chaque quartier, & de douze Professeurs, chacun exerçant pendant un mois à son tour; dirigeant les études des jeunes Elèves, leur proposant des modéles, & corrigeant leurs desseins.

Si depuis le même-tems il s'étoit formé à Londres une Académie de ce genre, la Capitale d'Angleterre seroit aujourd'hui le siége des Arts,

comme elle est celui de la liberté ; les Peintures que nous avons pris soin d'exposer à l'exemple des François, font déja comprendre ce que vingt années de culture & de progrès nous promettent. Quelques-uns de nos Desseins, de nos Païsages, & même de nos Tableaux historiques, ont découvert du génie & de l'exécution : les prix proposés à nos Artistes doivent exciter l'émulation, qui jusqu'à présent est ce qui manque aux Anglois, pour briller dans tous les Arts. Une heureuse expérience fera bientôt voir que le génie ne leur est pas étranger, que la liberté est favorable au goût, & que si nous n'avons pas excellé dans les beaux Arts, comme dans les Sciences profondes, la lenteur de nos progrès est venue ou de quelque circonstance accidentelle, ou de quelque obstacle facile à lever.

Que ne devons-nous pas attendre ſous le régne d'un jeune Monarque, diſtingué lui-même par ſon goût pour les beaux Arts, qui eſt monté ſur le Trône dans un tems où le génie de ſes Sujets prend le même tour, & n'a beſoin que de ſa protection Royale, pour convaincre l'Univers que dans un Païs libre, tous les Arts peuvent-être portés à leur perfection. Mais nous ne faiſons qu'aſpirer encore à cet heureux ſort, & je n'en continuerai pas moins d'expliquer pourquoi nos voiſins y ſont plutôt arrivés.

Avec les trois célébres Académies que j'ai nommées, ils ont auſſi celle d'Architecture, où l'inſtruction eſt gratuite & ſoutenue par des prix qui ſe diſtribuent annuellement, pour exciter l'émulation des Etudians.

Que dirai-je de l'établiſſement

d'une nouvelle Societé Françoiſe, pour l'encouragement général des Arts, des Manufactures & du Commerce? C'eſt avec la plus grande ſatisfaction, que nous en obſervons déja les effets, non-ſeulement dans un grand nombre de bons Ouvrages, où l'Agriculture eſt réduite en Science, & qui vont en hâter les progrès; mais dans une infinité d'heureuſes découvertes, de nouvelles méthodes, qui ne regardent pas moins la partie de l'élégance, & de l'ornement, c'eſt-à-dire les Arts libéraux, que celle des Méchaniques, & des néceſſités de la vie.

Une différence des plus remarquables, entre la Capitale de France, & la nôtre, c'eſt que la premiere eſt abondamment pourvue de grandes Bibliothéques publiques, dont l'accès eſt toujours libre, & qui ſont

accompagnées d'une nombreuſe collection de Peintures, de Sculptures, de Gravures, & de toutes ſortes de curioſités de Nature où d'Arts, tréſors toujours ouverts, & qui donnent aux jeunes François l'occaſion de connoître leur génie ; tandis que dans les autres Païs, où la plus grande partie des Habitans ſont privés de ces nobles Spectacles, ceux que la nature a partagé de quelques talens, n'ont jamais le pouvoir de les découvrir, ni la moindre occaſion d'en être avertis, du moins par le ſentiment. Vous comprénez aiſément, Monſieur, que dans notre grande Ville de Londres il doit ſe trouvert quantité de jeunes gens, qui voyant une collection de beaux Ouvrages, ſentiroient que la nature les a rendus propres aux mêmes Arts, & peut-être deviendroient eux-mêmes de fameux Artiſtes ; mais

i n'ayant pas cette heureuse occa-
n, passent leur vie dans l'obscu-
é, sans être tentés de mettre au
ır des talens, dont ils sont réelle-
ent partagés, & qui seroient, avec
peu de culture, l'ornement du
onde & l'honneur de leur Patrie.
est vrai que les circonstances de-
ennent plus favorables, & que ce
ii manque à notre Capitale, pour
e aussi polie qu'elle est grande &
he, s'y rassemblera vrai-sembla-
ement par dégrés. Notre *Musæum*
mporte déja sur tout ce qu'on voit
même genre à Paris; il est digne
la grandeur & de l'opulence de
ondres; il ne peut manquer de
ccroître & de s'embellir, par les
uveaux dons des savans & des
rieux; le plan en est étendu, &
s réglemens très-sages; l'homme
tude y peut lire, & le Philosophe

y peut observer les productions de la nature : mais, outre qu'il est encore l'unique établissement de ce genre, n'est-il pas à craindre qu'un excès d'égard pour l'ordre & la propreté, n'en rende l'accès trop difficile au Public, & ne nous prive par conséquent du principal avantage qu'on a dû s'y proposer ?

Les Anglois, qui ont fait le voyage de Paris, peuvent retrouver dans leur mémoire toutes ces belles collections de Peintures, qui sont ouvertes à la vue du Public. Combien n'ont-ils pas trouvé de jeunes gens à la salle du Louvre, attachés à l'examen des meilleurs Ouvrages de la Nation, que chaque Peintre présente annuellement, comme au théâtre du mérite & de la renommée ? Combien n'en ont-ils pas vû a Palais du Luxembourg, admirant la

imeuse Gallerie, & cette noble col-
ection de chefs d'œuvres, qui se
oit dans les autres appartemens?
a collection de M. le Duc d'Or-
éans, au Palais Royal, une des plus
ombreuses & des plus riches, que
connoisse en-deçà des Alpes;
'est pas dérobée de mauvaise grace
ux yeux du Public, ou fermée pour
eux qui n'achétent pas, comme à
ondres, le plaisir d'un tel Spectacle
prix d'argent. A certaines heures,
ous ceux que le goût de l'Art y
onduit, ont la liberté d'examiner
s plus célébres Ouvrages des diffé-
entes Ecoles : & pour ceux qui
eûlent se former une idée de tout
que l'ingénieux Art de la Gra-
ure peut offrir en Peintures, en
tatues, en Edifices, en Jardins, &c.
n y montre une si nombreuse col-
ection de Desseins & de Plans, qu'il

ne reste rien à désirer à la plus avide curiosité. Outre ces Collections publiques, quantité d'Hôtels & de Maisons particuliéres contiennent quelque chose de remarquable, dont l'accès n'est interdit à personne.

Vous sentez, Monsieur, de quel avantage cette liberté continuelle est pour la Nation, & combien elle sert non-seulement à donner aux vrais génies l'occasion de découvrir leurs talens; mais à cultiver le goût de ceux qui n'ont pas reçu les mêmes présens du Ciel. En accoûtumant leurs yeux à voir d'excellens Ouvrages, ils deviennent juges, à quelque dégré; ils sont blessés de ce qui n'est pas conforme à la belle nature; comme l'habitude d'entendre une bonne Musique, donne à ceux mêmes qui n'ont pas le goût distingué dans ce genre, une délicatesse d'o-

teille, pour laquelle tout ce qui manque de justesse & d'harmonie est choquant.

Ajoutez que dans les mêmes lieux on ne manque pas de rencontrer d'autres curieux, qui frappés aussi des beautés ou des défauts, sont portés par la force naturelle de leur sentiment, à faire de justes observations, & servent ainsi à former le jugement & le goût d'autrui, pendant qu'ils tirent le même avantage des refléxions de ceux qui les environnent.

Rien ne cause plus d'étonnement aux Etrangers qui viennent à Londres, que la rareté des Collections publiques, dans une si grande Ville, & la difficulté, la dépense, dans lesquelles il faut s'engager, pour se procurer la vûe de ce qui mérite cette curiosité chez les Grands.

Quelle immense quantité d'argent, nos Seigneurs n'ont-ils pas employés à faire acheter des Tableaux & des Statues, qui sont demeurés ensevelis dans leurs maisons, & devenus inutiles au progrès du goût ? S'ils avoient été plus exposés à la vûe du Public, peut-être auroient-ils changé le goût de notre Nation, ou servi du moins à la garantir d'être si souvent trompée dans ces marchés.

A la vérité, un Seigneur du plus haut rang, vient d'ouvrir la voie par un généreux exemple, en accordant l'entrée d'un salon de son hôtel, qui contient une collection de modéles de Statues antiques, & la permission de copier ces précieux restes de l'ancien Art ; si cette noble idée avoit des imitateurs, les Amateurs des beaux Arts devroient non-seulement leur admiration à l'Illustre

Duc (*a*); mais leur plus ardentes reconnoiſſance, pour avoir appris à ſa Nation à traiter généreuſement les Arts & les Artiſtes.

Ce tour d'eſprit une fois bien répandu, on verroit bien-tôt l'empire du goût & de l'élégance établi dans la grande Bretagne, comme celui du ſavoir ſolide & de la profonde Philoſophie. Envain nous objectera-t'on le climat. Angers & Londres ſont au même dégrés de latitude ſeptentrionale, que celle d'Anvers. Où Rubens & Vandyke ſont-ils nés? Quand nous accorderions que le climat d'Angleterre eſt moins favorable que celui de quelques autres Païs, Londres n'a-t'il pas un autre avantage, qui compenſe aſſez ceux qui lui manquent? Celui d'être la Capitale d'un

(*a*) M. le Duc de Richemond.

Gouvernement libre ? Mais les réflexions, qui me naissent a l'esprit, sur l'influence que la liberté à naturellement sur le goût, m'ouvrent un trop vaste champ pour faire la conclusion d'une lettre.



LETTRE VI.

De l'influence que la Liberté a sur le Goût.

VOUS me paroissez, Monsieur, convaincu par ma derniere lettre, que les circonstances par lesquelles je vous ai fait observer que Paris est distingué de Londres, considérées du moins du côté dont elles peuvent influer sur les Belles-Lettres, & le Goût, sont favorables à cette Capitale de France. Ma promesse est d'examiner aujourd'hui, qu'elle influence on peut croire que les différens dégrés de liberté dont jouissent les deux Nations, ayent aussi sur ces deux points.

J'ignore d'où vient l'opinion assez

commune que les plus grands efforts de génie se font dans les Etats libres, & son inspirés par son active influence ; mais que la justesse & le rafinement du goût se trouvent plus généralement dans les Nations où le Gouvernement est absolu.

La premiere de ces deux propositions est d'une vérité que je reconnois ; l'Histoire de chaque Siécle, les Monumens des Régions libres, tout confirme que la liberté ne marche pas sans avoir à sa suite tout ce qu'il y a de grand, de pathétique & d'ingénieux. La seconde idée me paroît fausse, & je crois qu'on peut en prouver aussi la fausseté par l'Histoire, autant que par sa propre nature ; les mêmes monumens sont témoins que dans le cortége de la liberté, on peut aussi compter l'élégance natu-

telle, la févére justesse de goût, la vérité simple & sans affectation.

" Pope même, qui n'est pas moins estimable par son jugement, que par son génie Poëtique, semble déclaré, quoique sans dessein, pour l'opinion qu'un Gouvernement absolu est plus favorable au progrès du goût que les Gouvernemens libres, dans ces Vers de l'*Essai sur la Critique*, qui représentent la marche des beaux Arts, lorsqu'ils furent bannis d'Italie.

But soon by impious arms from Latium chas'd,
Their ancient bounds the banish'd Muses pass'd;
Thence Arts o'er all the northern world advance,
But Critic-learning flourish'd most in France:

The rules a nation, born to serve, obeys;
And Boileau still in right of Horace sways. (*a*)

L'autorité d'un aussi grand nom que celui de Pope, mérite beaucoup d'égards; mais elle ne m'en impose point jusqu'à me faire croire aveuglément que dans les Belles Lettres & les Arts, dont il parle ici, *ceux qui sont nés*, dit-il, *pour servir*, *obéissent mieux aux régles*, que ceux qui sont nés plus libres.

L'opinion que la finesse du Goût & l'élégance sont plus cultivées &

(*a*) Mais bientôt l'Italie en feu de toutes parts
Vit passer dans le Nord la Science & les Arts.
Moins esclave qu'ami du pouvoir Monarchique,
Le François remporta le prix de la Critique;
Sous le joug de la régle il est en liberté.
Boileau, Critique amer, mais plein de vérité,
Toujours dans ses leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du Parnasse.

font de plus grands progrès dans un Gouvernement absolu, que dans un Gouvernement libre, semble tirer sa naissance d'une observation partiale sur l'état du goût dans la Monarchie Françoise de ces derniers tems, & sur ce qu'on vit arriver dans Rome, lorsqu'Octave Auguste se fut rendu maître de sa liberté, & de celle du Monde. Mais quelque figure que le siécle d'Auguste & celui de Louis XIV. méritent de faire éternellement dans les Annales du Monde, je suis persuadé qu'on peut établir comme une maxime certaine qu'il n'y a point de Païs ou le Goût, comme le Génie, ne soit en proportion avec la liberté; à moins que l'influence de cette Loi générale ne soit combattue par des circonstances & des accidens inférieurs, comme on peut observer que toute Loi

générale l'eſt ſur pluſieurs points ; dans l'ordre, ſoit Phyſique, ou Moral.

Pour ſe refuſer à la vérité de ce principe, il faut avoir oublié de quels Païs ſont venus les modéles des plus élégantes compoſitions en tous genres ; dans quels tems y commença la culture du vrai goût, quand il y fut porté à ſa plus haute perfection, & quand ayant commencé à décliner il céda inſenſiblement aux affectations du faux goût.

Qu'on me nomme un tems où les Sujets d'une Monarchie abſolue, la plus polie, ſi l'on veut, qu'on puiſſe vanter, ayent fait voir autant d'élégance, de fineſſe & de correction de goût, que les Citoyens des Etats libres de Gréce. Connoît-on quelque Ecrivain, né ſujet d'un Monarque abſolu, qui ait obéi plus étroi-

vement à ces régles, dictées par le bon ſens & par la Nature, que ceux qui étoient nés libres dans ces différens Etâts? On n'en connoît point; on n'en ſauroit nommer un; & je ne défie pas moins qu'on m'en nomme un ſeul, né depuis que les Empereurs Romains eurent établi leur pouvoir ſur les ruines de la liberté, qui puiſſe diſputer le prix de l'élégance & de la juſteſſe, à ceux qui étoient nés & qui avoient reçu l'éducation dans un meilleur tems.

Le ſiécle d'Auguſte ayant devancé de ſi longtems celui de Louis XIV. j'entreprens de répondre d'abord à l'argument qu'on peut tirer contre mon principe, de la beauté & de l'élégance inconteſtable des Ouvrages du ſiécle d'Auguſte; & je ne demande de faveur pour mon ſentiment qu'autant que j'aurai prouvé que nous

sommes redevables des nobles compositions de ce Siécle, non à l'influence du pouvoir suprême, mais à celle de la liberté, qui malheureusement pour le Monde, & pour le vrai goût, fut renversée par Auguste, & qui avoit rendu Rome le siége du Génie & de l'élégance, avant que la fortune l'eût élevé à l'Empire, c'est-à-dire, avant qu'il eût réuni dans lui seul cette variété de pouvoirs, divisés entre les différens ordres du Peuple Romain.

Je ne prétens pas que seule, & tout d'un coup, la liberté soit capable de rafiner le génie & le goût des Hommes; un si grand effet demande le concours de plusieurs autres circonstances; mais la cause animante est la liberté; & de sa privation totale, on verroit suivre bientôt l'extinction de toute étincelle de génie

de goût. Une Nation peut-être
ore, & n'en être pas moins rude,
a moins impolie, dans son goût &
ans ses maniéres; mais un Peuple
Esclaves, doit, ou manquer absolu-
ment de goût, ou n'avoir qu'un
oût faux & dépravé. Les Romains
nserverent long-tems une rudesse
caractère, qui leur faisoit mépri-
r le rafinement & l'élégance. Leurs
emiers essais de composition, com-
e ceux de tout autre Peuple, dont
domination & l'autorité commen-
nt à s'étendre dans le Monde, à
esure que ses Loix se forment, &
le son Gouvernement se fortifie,
rent grossiers & barbares, & leurs
emieres productions dans les Arts,
galement éloignées des bonnes ré-
es. Mais lorsque leur constitution
t pleinement établie, lorsque l'é-
quence y fut en honneur, lorsque

la fiere Carthage & le Monde entier fléchirent devant l'Aigle Romaine, lorſque les Gouverneurs des Etats conquis, apportérent à Rome d'immenſes tréſors, & que les Familles élevées à l'opulence, devinrent capables, non-ſeulement de cultiver, mais d'animer par la récompenſe tout ce qu'elles connoiſſoient d'élégant & d'exquis; enfin quand les Muſes eurent abandonné la Gréce, qui ceſſa d'être le ſiége de la liberté; alors les Romains, ſous la direction des Savans qui leur vinrent de cette Région, commencerent à rechercher les élégances du goût, à chérir les Arts, à polir & rafiner l'ancienne rudeſſe de leur ſtile & de leurs maniéres.

On objecteroit en vain contre l'heureuſe influence de la liberté, que les Romains, & ſes autres Peuples libres, furent long-tems impolis.

s. Combien de caufes ignorées ou
onnues, peuvent retarder les pro-
rès de l'élégance & des Arts ? les
partiates n'étoient pas moins libres
ue les Athéniens ; mais comme le
our d'efprit particulier du Légifla-
eur avoit décrédité parmi les pre-
niers toute efpéce de rafinement ;
 que chez les autres tout ce qui
aroiffoit ingénieux & poli, étoit au
ontraire dans la plus haute eftime ;
es caractères de ces deux Peuples
our le favoir & la politeffe font tout
 fait différens. La rufticité des an-
iens Romains ne prouve rien contre
noi. Mais fi l'on obferve combien
'intervalle fut court entre la ruine
le leur goût & la perte de leur liber-
é, & fi l'on fait reflexion que le
Defpotifme de leurs Empereurs arrê-
a foudainement le cours du progrès
par des obftacles peu naturels, on fera

pleinement convaincu que le pouvoir arbitraire n'est pas moins funeste aux Arts libéraux, que la liberté leur est favorable.

Je n'avance rien qui ne se confirme par les plus graves autorités. On trouve dans l'Orateur Romain, un passage digne de remarque ; on parle de Marc Caton, il confesse, après avoir relevé par de grands éloges ses talens pour l'éloquence, que son stile étoit un peu suranné, & qu'il employoit quelques termes barbares; car, ajoute-t'il, » tel étoit l'usage » de ce tems « (*a*). Ensuite, reconnoissant qu'il manquoit de politesse, il en donne pour raison : » que par » rapport à son propre tems, caton » étoit si vieux, (*b*) qu'il ne restoit

(a) *Antiquior est ejus sermo, & quadam horridiuscula verba; ità enim tùm loquebantur*, de Claris Orator.

(b) *Nec verò ignoro, nondum esse satìs politum*

» aucun Ouvrage, plus ancien que lui, » qui méritât d'être lû ». Caton néanmoins, comme on nous l'apprend dans le même Dialogue, n'étoit mort qu'à quatre-vingt-trois ans, avant que Ciceron fut Consul (*a*).

Il paroît donc évident, par le témoignage des meilleurs Juges, les plus éloquens des Romains même, que le stile & le goût du Pays demeurerent fort long-tems rudes, & peu polis. Actifs & Guerriers, vivant sans cesse au milieu des armes, où livrés au soin de fixer leurs Loix, & de former leur Gouvernement, le tems leur manquoit pour s'appliquer aux recherches de l'élégance & du goût

hunc Oratorem. . . . . quippè cum ita sit ad nostrum temporum rationem vetus, ut nullius scriptum extet dignum quidem Lectione, quod sit antiquius, ibid.

(a) *Qui mortuus est annis LXXXIII. antè ipsum Consulem.*

(*a*). Ce ne fut qu'après l'établissement de leur République, lorsqu'ils eurent subjugué les Ennemis dont leur Ville étoit environnée, & qu'ayant humilié leur plus fiers Rivaux, ils se virent délivrés de toutes sortes d'allarmes, que dans la tranquillité du repos, ils commencerent à tourner leur attention vers les objets du goût, & qu'ils firent leur étude, non-seulement de penser juste, mais de parler & d'écrire élégamment.

Auparavant, & tandis qu'ils ne pensérent qu'à former leur Constitution, ou qu'à réduire successivement chaque Etat d'Italie, sous le joug de Rome; on doit supposer que leur éloquence étoit convenable à la rudesse de leur langage, capable d'émouvoir un Peuple brave, mais gros-

(a) *Nec enim in constituentibus Rempublicam, nec in bella gerentibus, nasci cupiditas dicendi solet.* Ibid.

ser. Nous savons que tel étoit précisément leur ancien état, & que plusieurs de leurs Citoyens, acquirent beaucoup d'autorité par leurs harangues; mais elles n'auroient pas charmé leurs oreilles dans un siécle plus poli : c'étoit un genre simple de rhétorique, tel que celui de L. Cassius, qui se fit considérer, non par son éloquence (*a*), mais par ses Harangues néanmoins. C'étoit le caractère de l'Orateur, & ce qu'il disoit réellement, non sa maniére de le dire, qui faisoient impression sur l'ame honnête & martiale des Romains, dans ces tems de parfaite intégrité.

Mais il est certain qu'ils s'attachérent fort tard aux élégances du stile & de la composition, nous voyons aussi que dès qu'ils tournérent la force

(a) *Multùm potuit, eloquentia; sed dicendo tamen, ibid.*

de leur génie de ce côté-là, cet esprit altier, nourri par la liberté, rendu mâle & hardi par son indépendance, & par l'importante part qu'il avoit prise aux grandes affaires de l'Etat, se trouva capable de faire d'aussi rapide progrès dans l'éloquence & dans les Beaux Arts, qu'il en avoit fait auparavant dans la conquête du Monde. Le Maître de l'Eloquence Romaine, dans le même Dialogue, où nous apprenons de lui qu'avant le tems de Caton, l'ancienne Rome n'avoit pas eu d'Ecrivain qui méritât d'être lû, nous dit, que la Langue Latine étoit parvenue à sa pleine maturité, & l'Éloquence Romaine à sa perfection, dans la personne de L. Crassus, qui s'étoit fait connoître pour un homme de la plus profonde habileté & pour un Orateur accompli, dans une Harangue admirée de

tous les bons Juges, qu'il avoit prononcée à l'âge de 34 ans, l'année de la naissance de Ciceron (*a*).

Ainsi près d'un Siécle avant l'existance de Ciceron, pendant que la liberté régnoit à Rome, les progrès de l'éloquence ne cesserent pas, jusqu'à sa perfection, qui fut consommée dans la personne de ce grand Homme ; & la même hache tyrannique, qui sépara sa tête du corps, donna le coup fatal à la liberté & à l'Éloquence Romaine ; ou, dans d'autres termes, employés à l'honneur de Caton, par Séneque : » des » biens, qu'il étoit impossible de » séparer, périrent & furent éteintes

(a) *Hoc Crassi cum edita Oratio est, quàm te sæpè legisse certo scio, quatuor & triginta tùm habens annos, totidemque annis mihi ætate præstabat. His enim Consulibus eam Legem suasit, quibus nati sumus: quod idcirco posui, ut, dicendi Latinè prima maturitas in quâ ætate extitisset, posset notari, & ut intelligeretur jam ad summum pene esse perductam.* Ibid.

» ensemble (a). » Depuis ce moment l'Art Oratoire tomba de sa perfection, & devint des dégrés sensibles, faux, opposé à la nature, & tout-à-fait étranger au chaste modéle de la vraie & naïve éloquence des jours de la liberté.

Que l'Eloquence Romaine ait eu la plus puissante influence pour le progrès du bon goût, sur tout autre point; c'est ce qui ne peut-être mis en question. L'étude de ce grand Art a toujours passé, dans l'esprit des meilleurs Juges, pour liée naturellement avec tout ce qu'on connoît de gracieux & d'élégant, ou de propre à perfectionner & embellir les facultés de l'esprit humain. Dans tous les Païs où l'Éloquence est une qualité néceſſaire, pour ceux qui s'attendent

(a) *Simulque extincta eum qua nefas erat dici.*

à faire quelque figure dans l'Etat, où du moins à se distinguer entre leurs Concitoyens, on peut raisonnablement supposer qu'à mesure qu'elle fait des progrès, le goût général de la Nation doit-être purgé, & son génie préparé à introduire d'excellens Ouvrages en tous genres, quand l'attention du Peuple sera tournée à l'étude des Beaux Arts.

Mais outre l'efficacité naturelle de cette perfection d'éloquence où les Romains étoient parvenus dans leurs jours de liberté, on peut nommer d'autres circonstances, qui contribuerent à perfectionner le goût de Rome, & par conséquent à former ces immortels Ecrivains, qui firent l'honneur du dernier âge de la République.

La Conquête de la Grece offrit aux Romains des scênes fort diffé-

rentes de toutes celles qu'ils avoient vues, dans cette multitude de régions, déja subjuguées par leur valeur. En leur ouvrant la communication, & les familiarisant avec la plus ingénieuse & la plus élégante Nation qui ait jamais existé, elle doit avoir beaucoup servi à former leur génie, & sans doute à leur inspirer toutes les finesses du goût. Les Romains les plus éclairés ne faisoient pas difficulté de le reconnoître eux-mêmes, & nous en trouvons diverses preuves dans presque tous leurs Ouvrages. C'est des Grecs, dit le grand Historien de Rome, que nous sont venus quantité d'Arts, qui servent à perfectionner le corps & l'esprit (*a*).

Avant la premiere guerre de Macédoine, les Romains avoient peu de

[*a*] *Multas artes ad animorum corporumque cultum nobis eruditissima omnium gens invexit*, Tit. Liv.

communication avec les Grecs. Il est vrai qu'environ vingt ans auparavant leurs Ambassadeurs avoient paru pour la premiere fois dans les principales Villes de la Gréce, & s'étoient ligués contre Philippe, en qualité d'Auxiliaires des Ætoliens, dans une guerre qui dura plus de dix ans, & qui précéda immédiatement celle de Macédoine. Mais, depuis la fin de cette derniere guerre, c'est-à-dire, environ quatre-vingt-dix ans avant la naissance de Ciceron, & quatre après la seconde guerre Punique, le commerce des Romains devint plus fréquent avec les Grecs; ils voyagerent dans leurs Pays, ils étendirent les Sciences & les Arts, sous des Maîtres Grecs. Les suites de la même Guerre donnerent occasion à plusieurs Ambassades de la Macédoine, & d'autres Etats de la Gréce à Rome;

& la conduite du Général Romain, après avoir terrassé Philippe, semble avoir été la plus propre, qu'on puisse imaginer, à concilier les Grecs, à leur faire prendre une favorable opinion des Romains, & souhaiter d'entretenir avec eux une correspondance d'amitié. Il insista, au Sénat, pour obtenir que la liberté fut rendue à leurs Villes, & ses instances prévalurent enfin. Aux Jeux Isthmiens, dans une fort nombreuse assemblée, où toute la Grece, inquiete de son sort, attendoit ce que Rome en avoit décidé, le Général, en son propre nom, au nom du Sénat, & du Peuple Romain, ordonna que le bonheur d'être libres, avec la permission de vivre suivant leurs propres loix & leurs institutions, fût annoncé à toutes les Villes de la Grece qui avoient été soumises à la

domination des Rois de Macédoine (a). Vous lirez, Monsieur, ce passage avec le plus grand plaisir, au trente-troisiéme Livre de Tite-Live, dans les charmantes expressions de l'Historien. Vous verrez avec quels transports de joie les Grecs entendirent proclamer les chers noms de liberté & d'indépendance, avec quels tendres embrassemens ils faillirent d'étouffer le général ; quels éloges ils prodiguerent à la générosité des Romains, & vous concevrez facilement combien cette occasion fut heureuse, pour l'établissement d'un commerce & d'une amitié mutuels.

Les Habitans d'Italie, qui firent le Voyage de Grece pour cette expédition, durent acquérir quelque connoissance de la Langue & des usa-

[a] *Liberos, immunes, suis legibus, esse jubet Corinthos, &c.*

ges Grecs, sans parler d'un grand nombre de Captifs Romains, pris pendant la guerre avec Hannibal, & vendus pour l'esclavage, qui devenant libres, après avoir été retenus dans différentes parties de la Grece, & retournant à Rome avec Flaminius, ne purent manquer de répandre parmi leurs Concitoyens, & la Langue Grecque, & le goût des élégances de la Gréce, inconnues jusqu'alors en Italie. D'ailleurs le triomphe du Consul fut orné d'une multitude de Captifs & d'ôtages du haut rang (*a*), qui, pendant leur résidence à Rome, inspirerent aux Romains le goût de la politesse de leur Patrie.

Peu de tems après, lorsque le

[*a*] *Ante currum multi Nobiles captivi obsidesque, inter quos Demetrius Regis Philippi filius fuit, & Armenes, Nabadis Tyranni, filius, Lacedemonius.* Tite-Liv. Lib. 37.

malheureux Persée fut défait par Paul Emile, les Romains eurent des occasions plus favorables encore, de tirer de nouveaux fruits du commerce de la Gréce. Emile dans le cortége de son triomphe, fut accompagné de quantité d'ingénieux Grecs. C'étoit, vraisemblablement cette troupe des Citoyens distingués (*a*), qui, sur l'accusation de quelques vils délateurs & traîtres à leur Patrie, étoient appellés à Rome (*b*) pour y justifier leur conduite ? Pausanias, dans sa relation d'Achaïe, fait monter leur nombre à plus de mille; & l'on y comptoit le fameux Historien Polybe, avec Lycortas, son pere, Préteur des Achéens, dignes l'un de

[*a*] *Omnibus belli & togæ dotibus, ingeniique & studiorum eminentissimus sui sæcu'i.*

[*b*] *Scipio, tam elegans liberalium studiorum, omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polybium, Panætiumque, præcellentes ingenii viros, domi militiaque secum habuerit.* Vell. Paterc. Lib. II.

l'autre, & de l'amitié du vertueux Philopœmen. Doutera-t'on que de tels hommes n'ayent contribué beaucoup à répandre parmi les Romains la paſſion pour les Lettres Grecques, puiſque c'eſt aux inſtructions de Polybe, que les Romains doivent un des plus grands Hommes que leur République ait jamais produit.

Les Romains vainqueurs, après la défaite de Perſée, ne dûrent pas retourner dans leur Patrie, ſans une haute admiration pour la Grece, & ſans avoir éprouvé beaucoup de changement dans leur goût, par les vues des élégantes productions de cette contrée. Emile, accompagné de Scipion, ſon fils, qui n'avoit alors que dix-ſept ans, s'étoit procuré, après ſa victoire, le loiſir de parcourir la Grece, pour viſiter les beaux monumens de l'ancien Art,

dont elle étoit remplie. Dans cette promenade, comme nous l'apprenons de Plutarque, il ſoulagea les Peuples du fardeau des impoſitions; il réforma leur gouvernement, il les combla de bienfaits; ce qui leur fit trouver autant de ſatisfaction à le voir, qu'il prit de plaiſir lui-même à contempler les beautés de leur Païs. Tite-Live & Plutarque parlent du tranſport où le jetta particuliérement la vue des chef-d'œuvres de leurs Artiſtes. Le ſecond raconte qu'en voyant à Olympie la Statue de Jupiter, ſon admiration s'exprima par ces célébres mots; » ce Jupiter de » Phidias, eſt le vrai Jupiter d'Ho» mére. « Tite-Live repréſente fortement l'impreſſion qu'il en reſſentit: » Il crut voir, dit-il, Jupiter pré» ſent, & ſon ame en fut émue (a). »

(a) *Jovem velut præſentem intuens, motus animi eſt.* Liv. 45.

Ces deux récits peuvent nous faire juger avec quelle extrême ſenſibilité ce Général Romain obſerva ces exquiſes beautés des Arts imitatifs, & quel fruit il en dut recueillir, lui & ſon cortége, pour l'accroiſſement de leurs lumiéres & de leur goût; car on peut s'imaginer qu'Emile n'étoit pas ſeul, & que pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient, frappés du même ſpectacle, portérent à Rome & répandirent parmi leurs Concitoyens une haute opinion du noble & de l'élégant génie des Grecs. A la vérité Tite-Live ajoute qu'Emile fit ce voyage avec une ſuite peu nombreuſe (a); mais on peut naturellement ſuppoſer qu'elle conſiſtoit dans les Officiers de ſon armée, les plus diſtingués par l'eſprit & le ſavoir, & les plus capables de faire d'utiles re-

[a] *Profectus cum haud magno comitatu.* Ibid.

marques, pour l'instruction de leur Patrie.

Environ dix ans après le triomphe d'Emile, les Athéniens envoyerent à Rome, avec le titre d'Ambassadeurs, Carneades, & quelques autres de leurs plus grands Philosophes. A leur arrivée, toute la fleur de la jeunesse Romaine s'empressa de les visiter, les entendit avec un plaisir inexprimable, & fut charmée en particulier de l'éloquence de Carneades (*a*): d'où l'on peut conclure que, dès ce tems, les Romains les plus polis entendoient assez communément la Langue Grecque. On ne concevroit pas autrement qu'ils eussent pû témoigner tant d'admiration pour les discours, ou les oraisons de Carneades, qui n'employoit que sa Langue. Mais depuis cette mémorable Am-

(*a*) Plutarque, vie de Caton.

baſſade, il paroît que le génie Romain tourna tellement à l'étude de la Langue Grecque, de l'éloquence & de la Philoſophie, que ces trois objets étoient regardés comme des parties eſſentielles d'une liberale éducation, & que tous les honnêtes gens de Rome, preſque ſans exception, ſavoient écrire & parler la Langue Grecque. Ce goût fit des progrès ſi rapides, que le ſage Caton même, après avoir allarmé le Sénat pour les dangereux effets de l'éloquence de Camades & des études grecques, ne put réſiſter au charme, & dans ſa vieilleſſe entreprit d'étudier cette Langue (*a*). Auſſi devint-elle plus commune que jamais à Rome, & depuis ce tems, il paroît qu'elle fut comme familiere dans tous les ordres de la République.

Pendant la guerre Mithridatique,

[*a*] Queſtions Accadém. de Cicér. Liv. 2.

on vit paroître à Rome un grand nombre des principaux Citoyens d'Athènes, chaſſés du païs de leur naiſſance par la terreur des armes. Le commerce de tant de perſonnes de ce mérite, offrit aux Romains de nouvelles facilités pour la culture du goût. Ciceron s'attacha fortement à perfectionner le ſien ſous de tels Maîtres (*a*) ; & comme, il avoue lui-même l'extrême obligation qu'il eut à leurs lumiéres, on peut raiſonnablement conclure que les meilleurs Ecrivains de ſon ſiécle tirerent beaucoup d'utilité de la converſation des Grecs, de la lecture de leurs

(*a*) *Eodem tempore, cum Princeps Academiæ Philo cum Athenienſium optimatibus, Mithridatico bello, domo profugiſſet, Romamque veniſſet, totum me ei tradidi. ... Commentabar declamitans [ſic enim nunc loquuntur] ſæpè cum M. Piſone & cum B. Pompeio, aut cum aliquo quotidiè ; idque faciebam multum etiam Latine, ſed Græce ſæpius, vel quod Græca oratio plura ornamenta ſuppeditans conſuetudinem ſimiliter Latine dicendi afferebat, vel quod à Græcis ſummis Doctoribus, niſi Græce dicerem, neque corrigi poſſem, neque doceri.* de Clar. Orator.

Auteurs, & de la vûe des excellentes productions de leur Art.

Si les Habitans de Rome, dans le dernier Siécle de leur République, eurent d'étroites liaisons, avec les beaux Esprits de la Grece, ils durent aussi, dans le même-tems, à cette heureuse communication, les ouvrages des excellens Hommes qui s'y étoient distingués pendant le plus heureux régne de sa liberté, & ces inimitables productions de l'Art grec, qui passa à Rome, devinrent autant de modéles pour l'étude des Romains.

Avant le fameux siége de Syracuse, qui se fit pendant la seconde guerre Punique; » Rome n'avoit » jamais vû, ni connu, aucune espè» ce de curiosités superflues; & dans » une Ville si fameuse, il ne se trou» voit pas une rareté, un seul ouvra-

» ge de l'Art, qui marquât quelque
» élégance & quelque politeſſe de
» génie. Mais après la priſe de Syra-
» cuſe, Marcellus, portant à Rome
» les belles Statues & les Peintures
» qui étoient innombrables dans cet-
» te Ville, apprit le premier aux
» Romains combien les Arts de la
» Grece méritoient d'admiration &
» d'eſtime, & leur inſpira du goût
» pour ces exquiſes productions dont
» ils n'avoient jamais eu d'idées (a). »

Quand Flaminius eut triomphé de Philippe, il fit tranſporter à Rome quantité d'élégans ouvrages de cuivre & de marbre, avec un grand nombre de vaſes merveilleuſement gravés : la plupart avoient été pris au Roi, & quelques-uns aux Villes des Etats que le Vainqueur avoit traverſés ; mais, probablement, tout

[a] Plutarque, Vie de Marcellus.

étoit l'ouvrage des Artiſtes Grecs (a).

Tout le monde ſait quelle immenſe quantité de Peintures faiſoit l'ornement du fameux triomphe de Paul Emile : 750 chariots furent employés pour le ſeul tranſport. A peine le jour entier ſuffit aux Romains, pour conſidérer cette brillante ſcêne. Dans le même-tems, un nombre immenſes de Vaſes, auſſi précieux par leur forme & leur grandeur, que par la beauté de leur gravure, furent apportés à Rome, & la premiere Bibliothéque qu'on eût vûe dans cette Ville, fut formée de Livres qu'Emile permit à ſon Fils de prendre à Perſée (b). Combien de Romains ne profiterent-ils pas de

(a) *Signa ærea & marmorea tranſtulit, plura Philippo adempta, quam quæ ex civitatibus ceperat.... Vaſa multa omnis generis, cælata pleraque, quædam eximiæ artis.* Tite-Live, Liv. 34.

(b) Plutarque, Vie d'Emile.

cette

cette facilité de lire ? L'intime amitié de Scipion avec Polybe, comme cet Historien nous l'apprend lui-même, prit naissance de la communication établie entr'eux par l'emprunt de quelques-uns de ces Livres que Scipion eut la politesse de lui prêter, & sur lesquels il prit beaucoup de plaisir à converser avec un si savant Homme.

Environ trente ans après, lorsque le Consul Mummius prit Corinthe, on sait de quel nouveau nombre d'excellens Ouvrages Grecs Rome fut ornée, par les dépouilles de cette élégante Ville, & l'on n'oubliera jamais le fameux trait du Consul, qui, faisant porter en Italie les Tableaux & les Statues des plus grands Maîtres, dit à ceux qu'il chargeoit de cette commission, que s'il s'en perdoit quelques-uns, il les obligeroit

d'en fournir d'autres pour les remplacer (*a*). On ſoupçonne ici qu'il reſtoit encore quelques traces de l'ancienne ruſticité parmi les Romains, ſans quoi l'on ne pourroit jamais ſuppoſer que la groſſiereté, l'ignorance, & le défaut de goût puſſent aller ſi loin dans un homme de ce rang.

Ces raretés d'incidens étoient arrivées avant la naiſſance de Ciceron. Je n'obſerverai qu'une addition conſidérable qui ſe fit, environ trente ans après, au tréſor littéraire d'Italie, par la Bibliothéque d'Apellicon, que Sylla fit apporter d'Athénes; elle contenoit une belle Collection de Livres, entre leſquels on comptoit particuliérement les piéces ori-

(*a*) *Mummius tam rudis fuit, ut capta Corinthorum maximorum Artificum perfectas manibus tabulas ac ſtatuas in Italiam portanda, locaret, juberet prædici conducentibus ſi eas perdidiſſent novas eos reddituros.* Vell. Paterc.

ginales d'Aristote & Théophraste (*a*) ; deux Génies les plus capables de hâter les progrès du vrai goût, les plus fins Critiques & deux des meilleurs Ecrivains que la Grece eût produits (*b*).

Cette esquisse du commerce que les Romains eurent avec les Grecs, depuis la premiere guerre de Macédoine, jusqu'au tems de Ciceron, ne permet pas de douter que tant de favorables circonstances, n'ayent extrêmement servi à l'établissement du bon goût dans Rome.

Horace observe, & semble observer avec regret, que le génie de ses Concitoyens se tourna fort tard à l'étude des ouvrages Grecs : mais

[*a*] Plutarque, vie de Sylla.

[*b*] *Peripatetici autem etiam hæc ipsa, quæ propria Oratorum putas esse adjumenta atque ornamenta dicendi ab se peti, vincerent oportere, ac non solùm meliora, sed etiam multò plura Aristotelem Theophrastumque de his rebus, quam omnes docendi Magistros scripsisse, ostenderent.* De Orat. Lib. I.

peut-être commencerent-ils dans le tems le plus favorable à leurs progrès, le plus propre à les rendre capables d'exceller, & de disputer l'honneur de la perfection à leurs charmans modéles. Si les Romains eussent commencé plutôt leur langage, encore informe, n'eût pû les faire parvenir à l'excellence; & leur caractère, leur génie trop rudes, trop peu polis, auroient été moins disposés à goûter l'élégante beauté des compositions de la Grece, & moins propres à la culture des Arts. L'expérience n'apprend-t'elle pas que la voie la plus juste, pour atteindre à la perfection d'un Art ou d'une Science, n'est pas de commencer trop-tôt à s'y appliquer. L'Esprit, incapable de faire de grands progrès dans une saison prématurée, n'en conserve que le dégoût du travail;

qui lui donne de l'éloignement, ou moins de disposition, à recommencer la même entreprise, dans un tems plus convenable. Ce qui paroît vrai à l'égard des Particuliers, peut l'être aussi pour le corps d'une Société politique.

» Le premier objet de l'industrie » des hommes, est de se procurer les » nécessités de la vie ; de pourvoir à » leur subsistance, par l'Agriculture ; » à leurs vêtemens, par les Manufac» tures d'étoffes ; à leur sûreté, par » des murs ; à la conservation de » leurs biens ; à la paisible jouis» sance des fruits de leur travail, par » des Loix. Après avoir fait quelque » progrès dans tous ces points, & » lorsque le bon sens naturel à fait » trouver des moyens de faciliter le » travail, par lequel on est parvenu » à multiplier ses biens au-delà de ses

» besoins ; l'Homme, alors dispensé » du travail corporel, sent naître en » lui-même l'amour de la distinction » & le désir d'exceller ; il commence » à s'occuper d'améliorations, & de » ce qui peut lui faire joindre le » commode au nécessaire : enfin les » idées humaines s'aggrandissent par » dégrés, le génie & le goût se rafi» nent, l'élégance & le plaisir font » sentir leurs charmes ; les produc» tions des talens supérieurs sont » recherchées ; l'Eloquence & la » Poësie plaisent, les Peintures & » les Statues, forment un délicieux » spectacle. »

(a) Je n'ai pû, Monsieur, m'em-

(a) *Navigia, atque agri culturas, mania, leges,*
Arma, vias, vestes, & catera de genere horum,
Pramia, delicias quoque vita funditùs omnes,
Carmina, picturas, & Dedala signa polire,
Usus & impigra simul experientia mentis,
Paulatim docuit mentis pedetentim progredientes ;
Sic unum quidquid paulatim protrahit atas
In medium, ratioque in luminis eruit oras :
Namque aliud ex alio clarescere corde vidimus,
Artibus ad summum donec venere cacumen.
Lucret. Lib. I.

pêcher de joindre ici cette Traduction libre, de quelques Vers, d'un Poëte, du génie le plus brillant & le plus original; dont l'Ouvrage, quoique fait pour exposer un systême absurde, est une preuve immortelle du haut dégré de perfection auquel la Poësie fut portée chez les Romains par un Personnage, mort avant qu'Octave fût né, & que Jules César eût été créé Dictateur perpetuel.

Il faut être peu versé dans l'Histoire des Auteurs Romains, pour ignorer que leurs plus belles productions, sont de ceux qui étoient nés dans les jours libres de Rome. Je ne veux nommer qu'un petit nombre des plus éminens; ceux qui, par l'accord de tous les suffrages, ont toujours passé pour les plus parfaits & les plus admirables dans leur genre.

J'ai déja parlé avec honneur de Sénéque, le plus grand des Poëtes antiques. Pour suivre l'ordre des tems, j'aurois dû nommer d'abord Térence, dans les Ouvrages duquel la belle simplicité de la nature, se fait admirer avec la plus élégante correction. Pendant que les compositions des autres Auteurs Comiques, tombent dans l'oubli avec les modes & les ridicules des tems, pour lesquels ils écrivoient; celles de Térence seront admirées aussi longtems que les Hommes seront Hommes, où que les grands traits du caractère humain ne cesseront pas d'être les mêmes. Il mourut cent-dix ans, avant la Bataille de Pharsale.

Saluste l'Historien, & le Poëte Catulle, dont les talens sont si bien connus, & si peu contestés, qu'il suffit

suffit de les nommer, étoient nés presque dans le même-tems, trente-huit ans avant la même Bataille, & morts avant que la Victoire d'Actium eût établi l'Empire d'Auguste.

Horace, avoit dix-huit ans, au tems de la journée de Pharsale. Il fut envoyé à Rome par son Pere, dans sa premiere jeunesse, & reçut la même éducation que les jeunes gens du premier ordre (a). L'idée qu'il en donne, dans les Vers qui suivent ceux que je cite, fait naturellement supposer qu'il vivoit sur un pied d'égalité avec la plus noble jeunesse de Rome, & ce fut dans cette societé, sans doute, que son cœur, s'échauffant du goût de la liberté, puisa ces principes, qui le firent paroître au champ

[a] *Puerum est ausus Romam portare docendum*
Artes, quas doceat quivis eques atque Senator,
Semet prognatos, &c.

de Philippes, entre les Partiſans de Brutus, & les Amis de la liberté.

Virgile, âgé d'environ cinq ans plus qu'Horace, fut probablement élevé dans les mêmes principes, quoiqu'étant d'un naturel doux & paiſible, il ne paroiſſe pas qu'il eût pris les armes contre Octave.

Tite-Live, il faut l'avouer, compoſa ſa belle Hiſtoire, pendant le régne d'Auguſte, & ſurvécut même de quatre ans à cet Empereur : mais comme il mourut dans un âge avancé (a), la République peut s'attribuer l'honneur d'avoir produit & formé ce grand Hiſtorien, puiſqu'il devoit-être âgé de vingt-huit ans, lorſque la victoire d'Actium mit un terme à la réſiſtance qu'Octave avoit éprouvée, & l'inveſtit pleinement du pouvoir ſuprême. Malheureuſement

(a) Soixante-douze ans.

cette partie de son Histoire, qui contenoit les nobles efforts de la liberté, dans les derniers tems de la République, est perdue : mais on peut juger de l'esprit qu'elle respiroit, par le témoignage que lui rend un autre grand Ecrivain. Cet élégant & candide Historien, quoiqu'honoré de l'estime & de l'amitié qu'Auguste avoit la prudence de faire éclater pour les sublimes génies qui florissoient de son tems, fut toujours fidele à la cause de la liberté. Loin de donner à Brutus & Cassius les odieux noms de *Brigands* & de *Parricides*, comme la flatterie le fit faire ensuite, il les traitoit d'Hommes Illustres, & louoit Pompée avec si peu de ménagemens, qu'Auguste le nommoit *Pompeien* (a.)

(a) *Titus-Livius, eloquentiæ & fidei præclarus imprimis, Cneium Pompeium tantis laudibus extulit, ut Pompeianum eum Augustus appellavit ; neque id*

paroît dans les Ouvrages même de Properce, qu'il perdit aussi sa fortune, pour la cause de la liberté [a].

Quoi qu'Ovide n'eût jamais porté les armes contre Auguste, & qu'il fit des vœux pour lui, comme il nous l'apprend lui-même, dans un tems où peu de Romains étoient si bien disposés en sa faveur [b], il ne laissa point d'encourir la disgrace

occurrens, moriendum esse, *scribunt quidam trecentos ex dedititiis electos utriusque Ordinis ad aram Divo Julio extructam idibus Martiis mactatos.* Sueton in Aug. C'est probablement à ce trait que Properce même fait allusion, dans la derniere Elegie de son premier Livre.

Si Perusina tibi Patria sunt nota sepulcra
Italiæ duris funera temporibus,
Cum Romana suos egit discordia cives;
Sit mihi præcipue pulvis Etrusce dolor.
Tu profecto mei perpessa es membra propinqui,
Tu nullo miseri contegis ossa solo.

[a] *Nam tua cum multi versarent rura juvenci*
Abstulit excultas pertica tristis opes.
Liv. 4. Eleg. 1re.

[b] *Nec contraria dicor*
Arma, nec hostiles esse secutus opes.
Optavi peteres celestia sidera tarde,
Parsque fuit turba parva precantis idem.
Ovid. Trist. Lib. 2.

de l'Empereur, &, sans pouvoir obtenir de se défendre au Sénat, ou devant quelque autre Juge [a], il se vit banni dans une Région désagréable & fort éloignée. Son offense est demeurée jusqu'aujourd'hui sous le voile du secret ; mais il y a beaucoup d'apparence que c'étoit moins un crime, qu'une faute légere. Sa punition fut rigoureuse, autant qu'arbitraire ; & malgré la douceur vantée dans Auguste, Ovide lui dut peu de reconnoissance.

Aux célébres noms de Térence, de Lucréce, de Saluste, de Catulle, de Virgile, d'Horace, de Tite-Live, d'Ovide, de Properce & de Tibulle; si nous joignons ceux de Ciceron & de Jules César même, la liste admirée des Génies, de ce qu'on nomme

[a] *Nec mea decreto damnasti facta, Senatus, Nec mea, selecto judice, jussa fuga est.* Ibid.

le Siécle d'Auguste, paroîtra complette. Plusieurs autres noms, & quelques fragmens d'autres Ouvrages, sont venus à la vérité jusqu'à nous; mais ceux que je viens de rapporter sont les principaux; & c'est à leur extrême célébrité, que le tems auquel ils ont vécu doit ce lustre, qui fait & qui fera toujours sa distinction dans les Annales du genre humain.

Peut-être trouvera-t'on bizarre, que Jules César soit ici rangé au nombre des grands Ecrivains, qui furent formés par la liberté, & qui sont donnés pour autaut d'exemples de son heureuse influence sur l'élégance du goût, pendant que ce fut lui-même qui renversa la constitution libre de sa Patrie. César, il est vrai, poussé par l'ambition & l'excessif amour du pouvoir, s'éleva par

la force des armes, à la Dictature perpetuelle, & foula aux pieds la Constitution Romaine; mais la liberté n'en forma pas moins son goût. Ce fut, & la liberté, & l'assemblage de tous les talens nécessaires pour rendre un Particulier célébre & puissant dans un Etat libre, & l'occasion que César eut dans sa jeunesse d'entrer sans cesse en dispute avec quantité d'illustres & libres antagonistes, & l'ambition d'exceller continuellement, qui formérent son génie, son goût, & toutes ces grandes qualités par lesquelles, malheureusement pour la liberté même, il devint capable de l'emporter sur toutes sortes d'oppositions, & de maîtriser la République.

Les Romains ne furent pas plutôt soumis aux volontés arbitraires d'un Empereur, que le génie & le goût

de Rome furent comme interceptés. La protection accordée par Auguste aux brillants Esprits, qui s'étoient formés dans un tems libre, ne fit que suspendre & retarder de quelques années les pernicieux effets que son pouvoir eut sur le bon goût.

Vous voyez, Monsieur, par cette courte peinture, que l'immortalité de l'âge d'Auguste vient de ceux qui étoient nés avant cette époque, & que la moitié des grands Ecrivains que j'ai nommés, étoient morts avant que le nom d'Auguste eût fait du bruit dans le monde; car je peux compter entr'eux Ciceron & César, le dernier desquels ne l'avoit vû que dans sa grande jeunesse, & l'autre souffrit une mort cruelle, lorsque Octave n'étoit encore qu'un ambitieux jeune homme, associé avec d'autres, pour la ruine de la liberté.

mais ce ne fut guéres que seize ans après la mort de Ciceron, qu'il s'arroga le titre d'Auguste & l'autorité suprême. Cependant je ne sais pourquoi l'usage, tellement mal fondé, fait mettre dans le catalogue des Ecrivains du Siécle d'Auguste; tous les beaux Génies du dernier âge de la République.

Si nous voulons reflechir sur le court espace qui se fait si sensiblement remarquer depuis les premiers raïons de l'élégance & du goût parmi les Romains, jusqu'à la destruction de leur liberté, & considérer non-seulement que leur génie & leur goût étoient à leur plus haute perfection, lorsqu'ils cesserent d'être libres, mais qu'ensuite ils n'ont jamais eu d'égaux, entre ceux qui sont nés dans les tems de servitude, nous nous croirons convaincus que la décadence du

génie vient de la perte de la liberté ; & forcés de reconnoître l'intime connexion qui subsiste entre la liberté & le bon goût. Le pouvoir d'Auguste étoit si loin de produire le génie, ou de corriger le goût, que certainement il arrêta leurs progrès. Peut-être les Ecrivains de son tems, qui étoient nés sous la République, auroient été plus parfaits, s'ils n'eussent pas survécu à la ruine de la liberté. Je ne conçois pas, à la vérité, que la Lyre pût être touchée avec un art plus exquis, qu'elle l'étoit par Horace : mais si Virgile eût écrit, avant que Rome eût un Empereur pour Maître, son Poëme seroit peut-être animé d'un feu plus noble, & sa propre majesté auroit pû s'unir avec la chaleur originale d'Homére.

Horace observa que le génie Romain, vif, sublime, étoit naturelle-

ment propre à la Tragédie : mais ; sur l'idée qu'il nous donne des Auteurs de son tems, dans ce genre ; il paroît qu'ils étoient très éloignés de la perfection, & que s'ils avoient quelques beautés, elles étoient ternies par une abondance de défauts. Leurs traductions du Grec, comme il l'assure dans le même lieu, n'étoient pas même correctes (*a*).

A quoi faut-il donc attribuer ; qu'entre les Auteurs du brillant âge de Rome, il ne se trouve pas un Tragique, qu'on puisse mettre en comparaison avec les Grecs, Eschile ; Sophocle, ou Eurypide ? Il n'en reste pas même un, de cet heureux pé-

(*a*) *Quærere cœpit*
Quid Sophocles, & Thespis, & Æschilus utile ferrent.
Tentavit quoque rem, si digne vertere posset ;
Et placuit sibi, natura sublimis & acer :
Nam spirat Tragicum satis, & feliciter audet ;
Sed turpem putat, in scriptis, metuitque lituram.
Epist. Lib. 2.

riode ; car ceux qu'il avoit n'ont pas été préſervés des ruines du tems : mais l'idée que nous en ont donné les meilleurs Juges, d'entre les Romains mêmes, nous rend très certains qu'ils étoient infiniment au-deſſous des Grecs. Ce vuide abſolu, ou cette remarquable diſette de Tragiques, entre les Ecrivains de l'âge célébre, ne peut s'expliquer que par l'altération qui ſe fit alors dans la conſtitution de Rome : les Romains virent expirer leur liberté, dans le tems même où, ſuivant le cours naturel de leurs progrès, ils auroient excellé dans la Tragédie, s'ils euſſent continué d'être libres. » Une Tragédie parfaite, pour emprunter les » termes d'un de nos meilleurs eſprits (a), eſt la plus noble production de la nature humaine » :

(a) Addiſſon, No. 39. du Spectateur.

mais on n'a commencé par ce qu'il
a de plus noble & de plus parfait ;
e ne peut-être l'ouvrage que de
eux qui connoissent déja toutes les
erfections de l'Art. Sophocles,
Eurypides, avoient été précedés par
Homere ; & si les Romains n'eussent
pas cessé d'être libres, Virgile eût
été suivi par des Tragiques, dignes
de l'élévation d'esprit des Romains,
& leur Langue auroit eu dans ce
genre des Ecrivains bien différens de
Sénéque (*a*), qui ne composa ses
Tragédies que dans un tems de
plein esclavage, lorsque le génie
de Rome étoit éteint, & son goût
à demi corrompu.

Après cette époque, on chercheroit vainement, parmi les Romains, des Ecrivains comparables à ceux de l'âge Ciceronien. Le célébre Vers de

(*a*) Le Tragique.

Martial (a), peut avoir de l'agrément dans une Epigramme ; mais il ne répond pas à la vérité du fait. C'est la liberté, l'élévation d'ame, & le vrai savoir, qui doivent former le génie & le goût. Dira-t'on que l'excellence de la Poësie de Virgile, soit due à la flaterie de Mécene ? où que la raison, pour laquelle on ne vit pas après lui de Poëte du même ordre, fut le défaut d'un tel Protecteur. Ce noble génie qui régnoit parmi des Citoyens libres, dédaigna d'habiter un Païs servile, & d'inspirer les Sujets d'un Empereur despotique. La protection que Mécene accorda sous son Ministere aux grands Ecrivains du même-tems, a rendu effectivement son nom immortel, & l'a fait prendre assez généralement pour homme de goût ; mais

(a) *Sint Maecenates ; non deerunt, Flacce, Marones.*

rien

rien n'eſt plus mal fondé : au contraire en qualité de premier Miniſtre, d'une Puiſſance arbitraire, il donna dans Rome le premier exemple de la fatale influence du deſpotiſme ſur le goût, par ſes propres compoſitions. Si la liberté Romaine eût continué de ſubſiſter, peut-être ſeroit-il devenu lui-même un modéle d'éloquence; mais un excès de proſperité & de luxe corrompit ſon goût, & n'énerva pas moins ſon génie (a).

[a] *Ingenioſus vir ille fuit, magnum exemplum Romanæ eloquentiæ daturus, niſi illum enervaſſet felicitas, imò caſtraſſet.* Senec. Epiſt. 19. Outre ce paſſage, Sénéque obſerve en pluſieurs endroits le mauvais goût de Mécene. Voici quelques Vers qu'il cite de lui :

Debilem facito manu
Debilem pede, coxâ;
Tubber adſtrue gibberum,
Lubricos quate dentes;
Vita dum ſupereſt, bene eſt:
Hanc mihi, vel accutâ
Si ſedeam cruce ſuſtine.

Cette Poëſie eſt miſérable, & prouve que ſon admiration prétendue pour Virgile étoit pure affectation. L'Auteur de ces Vers ne pouvoit admirer ſincerement, l'*uſque adeo ne mori miſerum eſt.* Auſſi Sénéque, dit-il, qu'à peine s'imagineroit-on

Ainsi le premier Ministre d'Auguste, malgré toute la faveur de l'Empereur son maître, malgré toute l'ambition qui le faisoit aspirer à la qualité d'homme de génie, & malgré les

que Mécene eût jamais entendu réciter ce Vers à Virgile. Shakespéar, qui ne fait jamais parler personne, hors de son vrai caractère, a mis après les mêmes sentimens dans la bouche d'un lâche, qui pensoit à racheter sa vie par le sacrifice de la vertu de sa Sœur.

The Weariest and most loathed Wordly life
Which age, pennury, and imprisonment,
Can lay on Nature, is a Paradise,
To What we fear on death.

Sénéque dans sa onziéme Lettre, après avoir donné un exemple du style obscur, confus & licentieux de Mécene, s'étend sur les causes de cette corruption, qu'il tire de son caractère & des circonstances de sa fortune : „ *Hoc ista ambages „ compositionis, hoc verba tranversa, hoc sensus, magni „ quidem sæpe, sed enervati dum exeunt, cuivis manifestum faciunt, motum illi nimiâ felicitate caput; „ quod vitium hominis esse interdum, interdum temporis solet.* " Voyez aussi sa Lettre 92, vers la fin. L'Auteur du Dialogue sur les causes de l'affoiblissement de l'éloquence Romaine, attribué à Tacite, observe aussi les *frisures* de Mécene. Que tous ses faux ornemens, sont inférieurs à la parure simple de la véritable éloquence ! On verroit plus volontiers un Orateur vêtu de l'habit le plus grossier, que de ceux du luxe & de la mollesse. „ *Malim „ Hercule C. Gracchi impetum, aut L. Crassi maturitatem, quam Calamistros Mecanatis aut tinnitus „ Gallionis ; adeo malim Oratorem vel hirtâ togâ induere, quam fucatis & meretriciis vestibus insignire.* "

qualités réelles dont la nature l'avoit favorisé, devint un fort mauvais Ecrivain, & fit voir combien la faveur d'Auguste, prodiguée même à l'excès, fut peu capable d'influer sur les progrès du génie, & sur le maintien ou la correction du gout.

Auguste, à la vérité, reconnut & prit plaisir a tourner en ridicule les affectations & le style effeminé de son Favori (*a*); mais il n'en tomba pas moins, lui-même, dans les défauts qu'il lui reprochoit (*b*). Des lettres écrites de sa propre main, comme nous l'apprenons de Suetone,

[*a*] *Exagitabat nonnunquam imprimis Mecænatem suum, cujus Myrobrechets, ut ait, concinnos usquequaque persequitur, & imitando per locum irridet*, Sueton. Vit. Aug.

[*b*] *Cum hortatur ferenda esse præsentia, qualia cumque sint, contenti simus hoc* Catone, *& ad exprimendam festinatæ rei velocitatem*, velocius quam asparagi concoquantur. *Ponit assidue, pro stulto* bareolum, & *pro pullo* pulciaceum, *& pro certo* vacerosum, *& rapide se habere pro male*, *&* betisare *pro languere*. Ibid.

ſont connoître les ridicules expreſſions qu'il employoit, & ſa folle paſſion pour le néologiſme. Dire d'une choſe, pour exprimer la viteſſe qu'on avoit apporté à la faire; *qu'elle avoit pris moins de tems qu'on n'en met à faire cuire des aſperges*; c'étoit aſſurément le contrepied du ſublime. Exhorter quelqu'un à ſouffrir patiemment un malheur, en diſant, *c'eſt un Caton, qu'il faut ſupporter*, ne ſauroit paſſer que pour une miſérable pointe. Telles étoient néanmoins les expreſſions favorites d'Auguſte. Ne trouvez-vous pas, Monſieur, quelque choſe de bien remarquable dans la derniere? Il falloit que le reſpectable nom de Caton lui fut extrêmement odieux, & la mémoire de ſes vertus très déſagréable. Les glorieux efforts de ce brave Citoyen, pour la défenſe de

la liberté & de la vertu lui rappelloient apparemment la bassesse avec laquelle il avoit trahi l'une & l'autre. Rien n'est plus insupportable aux gens tels qu'Auguste, que les caractères tels que celui de Caton ; & delà cette étrange phrase, qui découvre, comme il arrive souvent, les secrets & réels sentimens de son Auteur.

L'Esprit d'esclavage eut cette malheureuse influence, sur ceux mêmes qui le repandirent parmi les Romains. Doutera-t'on qu'une intime familiarité avec eux, loin de servir au progrès du goût, ne fût capable de le corrompre ? Qu'elle absurdité d'attribuer le mérite des grands Ecrivains de ces tems, à la protection d'un tel Empereur, & d'un tel Ministre Ils surent tous deux l'usage qu'ils devoient faire, des Génies qui

floriſſoient alors ; mais, formés dans d'autres tems, & par le commerce d'autres hommes ils trouverent l'art de faire ſervir les talens à leurs plaiſirs : en effet, ſi le vrai goût du noble & du grand étoit à ſon plus haut point dans Rome, lorſqu'Auguſte parvint à l'Empire, il commença du même moment à décliner. Ce ne fut pas, à la vérité, tout d'un coup qu'il fut éteint ; la ſocieté humaine & le génie des hommes ſe perfectionnent, ou s'altérent par dégrés : mais de même que les progrès des Romains, lorſqu'ils eurent commencé à ſe polir, furent d'une extrême rapidité dans le goût, & que vrai-ſemblablement ils en auroient fait de plus grands encore, du moins dans quelques parties, ſi le pouvoir abſolu des Empereurs n'eût étouffé leur génie ; de même lorſqu'ils eu,

rent cessé d'être libres, ils déclinérent si rapidemment, que le fatal effet du renversement de leur constitution sur le goût, devint aussi-tôt sensible. L'esprit d'adulation, inséparable de la servitude, prit la place de cette élévation d'ame, qui n'abandonne jamais la liberté. Il se trouve néanmoins, sous les Empereurs, quelques Ecrivains d'un mérite extraordinaire : mais ils sont en petit nombre, & n'ont pas vécu si loin de l'âge Ciceronien, qu'on ne puisse naturellement supposer, que le noble esprit de ce tems, s'étoit communiqué jusqu'à eux dans leurs études privées ; & d'ailleurs on ne concevroit pas que le génie de la liberté se fût éteint généralement & tout à la fois dans l'ame de tous les Romains.

Dans un Dialogue, attribué par

les uns à Tacite, & par d'autres à Quintilien, un des Interlocuteurs observe, qu'il est étonnant que César & Ciceron soient plutôt comptés entre les anciens Orateurs, que parmi ceux de son tems, puisqu'une même personne pouvoit avoir entendu Ciceron, & quelques-uns des Acteurs de son Dialogue. La personne qu'il cite en exemple, avoit à la vérité, vécu très-long-tems: mais il est certain que les Harangues des Orateurs qui forment le Dialogue, du moins celles qu'ils avoient prononcées dans leur jeunesse, pouvoient avoir eu, pour Auditeur, quelqu'un qu'il l'eût été de celles de Ciceron, & par conséquent qu'ils pouvoient s'être formés à l'éloquence, sous ceux qui vivoient dans l'âge Ciceronien [a].

[a] *Sed Ciceronem & Cæsarem, &c. . . . . cur antiquis temporibus potius ascribatis quam nostris, non*

Ainsi l'âge de Tacite est si proche de celui de Ciceron, qu'il peut être compté pour le même ; & c'est aussi dans ce tems que fleurirent les derniers des grands Ecrivains de Rome ; car Tacite eut pour contemporains Quintilien, les Plines & Juvenal. Après eux, toute la faveur des Empereurs, quoiqu'honnêtes gens & grands Philosophes, ne put soutenir

video ; nam ut de Cicerone ipso loquar, Hirtio nempe & Pansa Consulibus, ut tiro libertus ejus scribit, VII. idus Decemb. occisus est, quo anno divus Augustus in locum Pansa & Hirtii se & Q. Pedium Consules suffecit. Statue VI. & L. annos, quibus mox divus Augustus Rempublicam rexit ; adjice Tiberii XXIII. & prope quadriennium Caii, ac bis quaternos denos Claudii & Neronis annos, atque ipsum Galba & Othonis, & Vitellii unum annum, ac VI. jam felicis hujus principatûs stationem quâ Vespasianus Rempublicam fovet ; C. & XX. anni ab interitu Ciceronis in hunc diem colliguntur, unius hominis atas. Nam ipse ego in Britanniâ vidi senem, qui se fateretur & pugna interfuisse quâ Casarem inferentem arma Britannia, arcere littoribus & pellere aggressi sunt. Ita si eum, qui armatus C. Casari restitit, vel captivitas, vel voluntas, vel factum aliquod in urbem pertraxisset, idem Casarem ipsum & Ciceronem audire potuit & nostris quoque actionibus interesse. Dialog. de causis corrupt. Eloquent. Ce Dialogue est à la fin des œuvres de Tacite, & communément sous son nom.

l'ancien esprit, ou produire des Ecrivains comparables à ceux des jours de la liberté.

Il semble que le despotisme & le mauvais goût se soient tenus par la main, jusqu'à ce qu'ils aient paru tous deux sous leurs véritables traits. On vit subsister quelques apparences de liberté pendant le régne d'Auguste, & quelques restes de liberté mourante, sous Tibere même (a). Les bons Empereurs, qui vinrent après les monstres successeurs de Tibere, ranimerent l'esprit languissant de Rome, & nous voyons sous leur régne quelques Ecrivains vils, mais d'un goût fort inférieur à celui du siécle de la liberté. Au retour du despotisme, le goût & le génie firent leur retraite, & bien-tôt

(a) *Manebant etiam tunc vestigia morientis libertatis.* Tacite, ann. lib.

on ne vit plus parmi les Romains l'ombre même de ce qu'ils avoient été : l'élévation de l'esprit de liberté fut changée en flatterie basse & servile, les nobles idées en mauvaises pointes, la simplicité nerveuse du style en fleurs molles, & la sévere correction de goût en passion pour tout ce qu'il y a d'affecté, de faux & de vicieux.

Vous voyez, Monsieur, que je ne me suis pas déclaré sans raison contre ceux qui croient le Gouvernement absolu, plus favorable au progrès du goût qu'un Gouvernement libre, fondés sur l'opinion qu'on a communément de la protection qu'Auguste accordoit aux Muses. J'ai fait voir dans une légere exposition, que ce fut le dernier âge de la République, qui forma les grands Ecrivains de l'âge d'Auguste ;

que le pouvoir abſolu coupa le cours du progrès ; que probablement ſi les Romains euſſent continué d'être libres, ils ſe ſeroient élevés dans quelques genres, du moins à de plus hauts degrés de perfection ; en un mot, que l'autorité arbitraire & le mauvais goût marcherent à pas égal, juſqu'à ce que le deſpotiſme fût pleinement établi & le goût entiérement dépravé. Je réſerve, pour une autre Lettre, ma réponſe aux objections qu'on peut tirer contre mes principes, du ſiécle de Louis XIV.



LETTRE VII.

De l'influence de la Liberté sur le Goût, & du siécle de Louis XIV.

C'EST une regle générale d'équité, que le Jugement qu'on porte, & l'opinion qu'on se forme des Nations, des hommes, & des différens âges du monde, doit être fondée sur des principes raisonnables; mais vous conviendrez, Monsieur, qu'on doit s'attacher spécialement à se former une idée juste, des siécles qui passent pour les plus accomplis, & desquels on emprunte souvent des exemples & des maximes, sur tout ce qui peut être utile ou nuisible au genre humain. J'avois entrepris, dans ma derniere Lettre, de montrer combien

l'opinion commune, concernant l'influence du pouvoir d'Auguste sur le génie & le goût, est réellement injuste, & quelle est l'erreur de ceux, qui s'en laissant imposer par les délicates flatteries que des Ecrivains, formés, il est vrai, sous le régne de la liberté, mais qui malheureusement condamnés à lui survivre, ont prodiguées tantôt à ce Prince, tantôt à son Favori, se font une fausse idée du génie de l'un & de l'autre, & de l'influence de leur pouvoir sur le vrai goût. Aujourd'hui, je vous offre quelques observations sur le siécle de Louis XIV. telles que je me les suis permises en lisant les plus célebres Ecrivains, & les Historiens de cet âge.

Je pars d'une proposition générale, que je crois avoir bien établie; c'est qu'à proportion qu'un pays est

libre, le bon goût doit y fleurir, à moins que l'heureuse influence de la liberté ne soit contre-balancée par des circonstances peu favorables; & que la protection d'un seul homme, quelque puissance qu'on lui suppose, ne sauroit créer le genre ou le goût, qui doivent être formés par les circonstances particulieres de la Nation & du tems où ces deux perfections éclatent. Dans la persuasion de cette vérité, je crois que, sans recourir à l'influence du pouvoir suprême de Louis XIV. on peut expliquer par de fort bonnes raisons la figure que les Ecrivains François de son siécle font, & feront à jamais dans les Annales du Monde. Si je ne suis pas assez heureux, pour développer toutes les circonstances qui firent parvenir les beaux génies François de ces tems, au point d'élégance & de

correction qui distinguent leurs ouvrages, sans l'attribuer principalement à la faveur signalée dont leur Monarque honoroit les Sciences & les Arts, vous devez, Monsieur, en accuser mon défaut d'habileté, & non la foiblesse de ma cause.

On a souvent observé qu'il y avoit une grande ressemblance entre les Cours d'Auguste & de Louis XIV. & qu'un grand nombre de circonstances qui semblent les mêmes, ont contribué à l'immortalité des deux régnes. Je ne parle pas de l'encens le plus trivial, qui leur fut donné à pleines mains, ni de cette flatteuse attribution de vertus & de grandes qualités, à laquelle, peut-être, ils n'avoient aucun droit l'un & l'autre.

Mais il est constant qu'ils furent tous deux très-fortunés. La plus noble & la plus brillante fortune à la

quelle un Souverain puisse parvenir, est de monter sur le Trône dans un tems où ses sujets ont acquis une réputation distinguée par leur mérite, par l'éclatante figure qu'ils font dans le Monde, & par des progrès fort avancés dans tout ce qui tend, soit à l'embellissement de la vie, soit à rendre la société plus raisonnable & plus polie. Tels étoient, & les Romains & les François, lorsqu'Auguste & Louis prirent possession du pouvoir suprême. Rome avoit produit son Lucrece, son Saluste, son Ciceron! Paris, son Corneille, son Moliere, son Pascal! je nomme ces trois François, parce qu'il est universellement reconnu qu'ils ont porté la Prose & la Poësie Françoise à un degré de perfection, qui n'a peut-être pas eu d'égal, mais que personne du moins n'a passé depuis; & parce que le plus

moderne des trois, Paſcal, né quinze ans avant Louis, ayant publié ſes fameuſes Provinciales dans la ſeizieme année de ce Prince, on ne ſauroit ſuppoſer qu'il ait eu quelque influence ſur le goût, déja ſi bien établi, & porté à cette perfection dans ſes Etats.

On peut demander, & même avec quelque apparence de raiſon, à quoi cette obſervation revient, & comment elle ſert à prouver que le pouvoir abſolu ſoit ennemi du bon goût, puiſqu'il eſt égal que ces Ecrivains ſoient nés ſous Louis XIV. ou ſous les Rois ſes prédéceſſeurs. Mais, Monſieur, c'eſt ce qui n'eſt pas égal. J'eſpere montrer que le tems où le goût François ſe purifia par degrés, & parvint à cette perfection, fut un tems où la liberté gagna du terrein, où, quoique les Rois de France ſoient devenus plus puiſ-

sans, les droits du Peuple furent étendus, l'esprit public animé, & le desir du savoir, avec la liberté du raisonnement & des recherches, dominant dans toute la Nation.

De l'accroissement du pouvoir d'un Souverain, il ne s'ensuit pas que l'esclavage de ses sujets augmente en proportion. « La Nation la » plus libre est celle qui contient le » plus grand nombre de personnes li- » bres », comme l'a dit, dans les mêmes termes, un de nos plus habiles Parlementaires, à l'occasion d'un bil pour la suppression d'un odieux Tribunal, qui privoit quelques parties de cette isle des avantages de la liberté. Les Rois de France avoient fait de longs efforts pour renverser le systême qui mettoit au pouvoir d'un petit nombre de Grands du Royaume, de traiter leur Souverain avec

mépris, de jetter l'Etat dans la confusion lorsqu'ils y étoient excités par leur orgueil, & de faire le malheur de la plus grande partie du Peuple. Heureusement pour le corps de la Nation, les moyens que ces Monarques se crurent obligés d'employer pour établir leur autorité, furent tels sur quelques points, qu'ils servirent à l'avancement de la liberté.

Dans tous les Etats, l'administration de la Justice est de la plus haute importance. Ceux qui ont entre les mains l'autorité qui décide de ce qui concerne la vie & les biens du Peuple, jouissent du plus grand des pouvoirs; & si, n'étant pas bridés dans leurs Jugemens par un systême de loix, ils n'ont que leur propre volonté pour regle, ils deviendront infailliblement arbitraires & despotiques. Tels étoient les Grands de

France, pendant le régne du Gouvernement féodal. Chefs & Capitaines en guerre, ils étoient Juges suprêmes dans les tems de paix; & tout étant ainsi dans leur dépendance, ils étoient les maîtres absolus des Peuples, qui ne pouvoient recourir qu'à eux pour la conservation ou le recouvrement de leur bien, & qui se voyoient réellement leurs esclaves. « Ce n'étoit plus des sujets, que des » Peuples qui pouvoient être armés » contre le Roi par leurs Seigneurs, » & qui, pour conserver leur bien, ne » connoissoient d'autre Tribunal que » celui de ce même Seigneur (*a*) »; c'est en peu de lignes, une fidelle peinture du systême féodal. Etablir des Juges pour prendre connoissance des décisions de ces Tribunaux, pour

(*a*) *M. le Président Henaut*; remarques sur la troisieme race.

remédier aux maux du Peuple & juger suivant la loi, ce fut délivrer tout à la fois les sujets d'oppression, étendre l'autorité du Souverain, & donner naissance au régne des loix ; en un mot, ce fut répandre la liberté dans le corps de la Nation, &, suivant l'expression de M. de Voltaire, donner à cinq cens mille familles un juste sujet de se réjouir de ce qui pouvoit en faire murmurer cinquante (a).

Ouvrez l'Histoire de France, Monsieur, & vous serez convaincu que telle fut la méthode employée par ses Rois. Je m'arrête en général à cette seule révolution du Gouvernement François, parce que s'y trouve une preuve éclatante que la liberté est amie du génie & du goût. Le

(a) C'est à lui (Louis XI.) que le Peuple doit le premier abaissement des Grands. Environ cinquante familles en ont murmuré, & plus de cinq cens mille ont dû s'en féliciter. *Hist. gén.*

tems où la Nation Françoise a fait des progrès sensibles vers le savoir & la politesse, est aussi le tems où, commençant à sortir de la plus basse servitude, elle a fait de très-grands pas vers la liberté. Ses Parlemens furent alors établis : c'est-à-dire, qu'on vit paroître des Juges, qui par degrés acquérant de nouveaux droits au respect public, devinrent capables d'éloigner l'oppression, de tenir la balance, la justice, & de garder le dépôt des loix. Les nobles efforts que les Parlemens de France, surtout celui de Paris, ont faits depuis leur institution pour la défense des loix fondamentales de leur Patrie, leur ont mérité, & fait obtenir l'applaudissement de toute l'Europe (a). Aussi ne peut-on douter que

(a) La Cour même y a mêlé le sien, comme le témoigne l'Ecrivain François : " Le Parlement de " Paris s'est conduit depuis près de deux ans avec

l'établissement de ces nombreuses Cours, & l'autorité dont elles sont revêtues, n'aient été ce qui pouvoit arriver de plus favorable à la liberté de France.

Mais ce n'est pas seulement la révolution qui se fit alors dans l'administration de la Justice, qui servit à rendre la Nation plus libre; celle de la partie militaire du Gouvernement eut le même effet, & tendit également au progrès du goût. Pendant toute la durée du systême féodal, les Grands concentrés dans leur orgueil, renfermés dans les murs de leurs Châteaux, défendus par leurs vassaux & leurs esclaves, ne connoissant pas d'autre amusement que l'exercice des armes, leurs tournois, &

„ une fermeté & une prudence, qui lui ont valu „ des remerciemens du Prince, l'affection de tous „ les bons François, & l'estime de toute l'Europe „. *Mes pensées.*

leurs

leurs sauvages combats, ignoroient entiérement tout ce qui porte le nom d'élégance & de politesse. Lorsqu'ils avoient tenu la campagne, soit dans leurs guerres contre des Rivaux voisins, soit à la tête de leurs vassaux dans l'Armée générale de la Nation, ils retournoient à leurs rustiques foyers, & ne paroissoient jamais à la Cour, non plus qu'entre leurs égaux. Enivrés sans cesse par les flatteries de leurs inférieurs, & par l'orgueil de voir leurs ordres reçus avec une aveugle soumission, on conçoit facilement combien ce genre de vie étoit capable de les confirmer dans leurs folies, d'avilir l'esprit des Peuples, & d'arrêter dans les uns & dans les autres les progrès du savoir ou du goût. La destruction de ce systême délivra le corps du Peuple d'un servile & continuel assujettissement à ses

maîtres : les Grands moins employés dans leurs terres, furent attirés naturellement à la Cour (*a*), & bien-tôt leur goût changea ; des amusemens plus doux prirent la place de leurs rudes exercices ; leurs progrès se communiquerent dans les cantons de leur dépendance ; la lecture s'y mit en honneur, &, par une révolution assez prompte, la société devint plus raisonnable & plus polie. Vainement cette métamorphose avoit été tentée, pendant la durée du systême féodal, systême le moins ami des Beaux-Arts & des libertés nationales, qui marchent toujours comme de pair. Vainement la Littérature fut protégée par les Rois, & Charles V. de France rassembla-t il une Bibliotheque de neuf cens Volumes, nombre considérable avant la naissance

(*a*) Remarques sur la troisieme race, *ubi sup.*

de l'Art d'imprimer; le génie de son Royaume étoit contre lui, & ruina les effets de cette faveur qu'il accordoit au savoir (*a*). La libéralité des Rois mêmes est sans force pour l'exaltation du génie & du goût, dans un Peuple dont les ames sont rabaissées par la servitude. En détruisant le systême féodal, c'est-à-dire, en affranchissant le génie de la Nation d'un joug qui l'avilissoit, les Rois de France firent beaucoup plus pour le progrès du savoir & du goût, que n'auroient pu faire toute la protection & toutes les récompenses avant le renversement de ce barbare systême. François I. dont le régne est la grande époque de la renaissance des Let-

(*a*) Le Roi de France, Charles V. qui rassembla environ 900 Volumes, cent ans avant que la Bibliotheque du Vatican fût fondée par Nicolas V. encouragea en vain les talens : le terrein n'étoit pas préparé pour porter de ces fruits étrangers. *M. de Voltaire*, Tome 2.

tres en France, n'eut pas plus d'estime pour les Sciences & les Arts, & ne les favorisa pas plus que Charles V. dont on n'oubliera jamais cette mémorable réponse à quelques Seigneurs de sa Cour qui murmuroient de l'honneur qu'il portoit aux Gens de Lettres, appellés *Clercs* dans ces tems : « les Clercs, ou la » sapience, l'on ne peut trop hono» rer ; & tant que sapience sera ho» norée en ce Royaume, il conti» nuera en prospérité, mais quand dé» boutée y sera, il décherra ». Mais le génie de leurs tems n'étoit pas le même : l'un vivoit avant, & l'autre après Louis XI. qui tout méchant, tout cruel Prince qu'il étoit, fut jetter les fondemens du progrès des Sciences & des Arts, en affranchissant ses Peuples de cette servile dépendance dans laquelle ils gémissoient

pendant l'existence du système féodal.

Un autre événement mémorable, arrivé près d'un siécle avant le régne de Louis XIV. doit avoir été de la plus grande influence pour animer les esprits : je parle de la réformation, changement qui produisit le goût des recherches & l'esprit de liberté : j'ai déja fait observer une partie de ses effets ; & j'ajouterai seulement ici, que de toutes les parties de l'Europe, où la réformation ne fut pas immédiatement établie, la France fut celle où l'on vit d'abord un plus grand nombre de Protestans. Des personnages de la plus haute distinction dans les affaires & dans les armes, plusieurs Princes du Sang, une grande partie de la Noblesse, des Provinces presqu'entieres prirent parti pour les nouvelles opi-

nions. Les efforts qu'ils firent long-tems pour leur défense, & qui ne furent pas toujours sans succès, leurs disputes avec les Catholiques, non-seulement par la voie des armes, mais par celle du raisonnement, ne purent manquer de servir beaucoup à l'accroissement des lumieres, en agrandissant l'esprit des hommes, en leur rendant le jugement plus exact & l'imagination plus vive, en leur faisant unir au même degré la chaleur & la justesse, deux qualités qui s'acquérent ordinairement par l'exercice, & par la fréquente nécessité de défendre une opinion favorite ou d'attaquer d'odieux principes par la force des motifs, par l'importance de l'intérêt, enfin par l'occasion d'employer toutes les facultés de l'ame, & toute la vigueur du corps à notre propre défense, à

celle de la Patrie & de ce que nous avons de plus cher au Monde.

Cette observation me conduit d'elle-même à toucher légérement un autre point, dont on ne sauroit douter que l'influence n'ait eu la plus grande force, pour former les siécles d'Auguste & de Louis XIV. (*a*); j'entens les dissensions civiles & les guerres intestines auxquelles ils succéderent. Quel nombre & quelle variété de talens ne furent pas deployés dans Rome, lorsque les Catons, les Cicerons, les Pompées, les Césars & les Antoines, à la tête de leurs différens partis, s'efforçoient avec toute

(*a*) Ces deux Princes sortoient des guerres civiles de ce tems où les Peuples, toujours armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voient rien où ils ne puissent atteindre; de ce tems où les événemens heureux & malheureux, mille fois repétés, étendent les idées, fortifient l'ame à force d'épreuves, augmentent son ressort, & lui donnent ce desir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses. *M. le Président Henault.*

leur habileté de ſoutenir leur propre intérêt, ou d'affoiblir celui de leurs adverſaires! Quels nobles combats en France, quand les Henris IV. les Sullys, les Mornais, les Condés, les Turennes, les de Retz, les de la Rochefoucaults, les Richelieus & les Mazarins firent briller leurs épées, ou tonner leur éloquence pour le ſoutien de leurs cauſes, & des principes de leurs ſyſtêmes oppoſés!

C'eſt ainſi, Monſieur, que je me ſuis flatté de pouvoir prouver qu'en France, ſous les régnes de pluſieurs de ſes Rois, prédéceſſeurs de Louis XIV. les droits du corps populaire ſe ſont agrandis, l'eſprit s'eſt fortifié par la liberté des réflexions & des recherches, les ſentimens ſe ſont échauffés, & le goût eſt devenu mâle & hardi par de continuelles diſputes ſur l'indépendance & la liberté

liberté, tant civile qu'ecclésiastique ; en un mot, que c'est à l'ascendant de l'esprit de liberté, qu'il faut attribuer la formation de ces beaux génies, qui florissoient lorsqu'il monta sur le Trône, & pendant les dernieres années du régne de son pere. Remarquez, Monsieur, le tems où je vous fais remonter ; car il est important pour l'opinion que j'établis, de se souvenir que sous l'administration du Cardinal de Richelieu le génie & le goût avoient atteint à leur plus haute perfection; preuve incontestable que l'esprit de liberté & les conjonctures du tems contribuent infiniment plus à former les grands Ecrivains & les grands Artistes, que la protection même d'une Cour & d'un Ministre, puisque les plus distingués du même tems éprouverent, comme l'on sait, moins d'encouragement

que d'obstacle, du côté de la Cour & du ministere. Le grand Corneille n'eut aucune part aux faveurs de Richelieu; on sait, au contraire, qu'il y trouva de l'opposition, & qu'un excès de complaisance pour ce Ministre fit tomber la censure de l'Académie sur le Cid. Mais d'autres circonstances eurent plus de force pour élever ce rare génie, que les disgraces de la fortune n'en eurent pour l'abaisser. Né dans un siécle actif & fort éclairé, avec des talens d'un grand éclat, & l'avantage d'être admiré par des hommes à qui la nature n'avoit pas été moins favorable, faut-il s'étonner de l'excellence à laquelle il atteignit? S'étonnera-t-on de l'élévation de ses sentimens, si l'on considere la sensibilité de ses Spectateurs? Quel aiguillon pour Corneille, que de voir couler une généreuse larme des yeux du

grand Condé, à la prononciation d'un noble & généreux sentiment (*d*)!

Une petite anecdote, Monsieur, qui regarde la maniere dont le Maréchal de Turenne fut traité à Chantilly dans une visite de deux jours, vous fera juger combien les amusemens des Seigneurs François de ce tems étoient différens de ceux du nôtre; vous en conclurez qu'alors le goût devoit être bien vif en France pour le savoir & les ouvrages d'esprit, & qu'il n'est pas surprenant de trouver d'excellens Ecrivains dans un siécle & dans une Nation, où les manieres étoient si polies, & les plaisirs si raisonnables & si instructifs. M. le Duc, fils du grand Condé, voulant faire au Maréchal de Turen-

(*d*) Le grand Corneille, faisant pleurer le grand Condé d'admiration, est une époque bien remarquable dans l'histoire de l'Esprit humain. *M. de Voltaire.*

ne un accueil auquel il ne manquât rien de ce qui pouvoit plaire à ce fameux Général, consulta Boileau sur le choix des lectures. Ce satyriste fut engagé lui-même à lire trois chants de son lutrin; mais il y avoit d'autres heures à remplir. Boileau proposa de lire les Lettres Provinciales que M. le Duc n'avoit pas encore vues. On en lut une pour essai, & son Altesse en fut si charmée, qu'ayant pris le livre, elle ne put le quitter qu'après les avoir lues toutes. M. de Turenne n'y prit pas moins de plaisir, & demanda qu'elles fussent plusieurs fois relues (*a*).

Ce trait ne nous rappelle-t-il pas les *Symposes* grécs, ou le goût de ces Assemblées Romaines, auxquelles Caton l'ancien assistoit souvent, &

(*a*) *Voyez* le discours qui est à la tête des Lettres Provinciales. *Edit. de* 1753.

qu'il eſtimoit, non pour la bonne chere & l'excellence des vins, mais pour l'agrément de la compagnie & de la converſation (*a*). Auſſi long-tems que ce goût a prévalu dans Athènes, dans Rome & Paris, ſerons-nous ſurpris qu'il en ſoit ſorti des Ouvrages qui rendront ces ſiécles immortels ? Pourquoi s'étonneroit-on que dans le grand nombre de Savans & d'illuſtres perſonnages, dont la France abondoit alors dans tous les genres, il s'en ſoit élevé quelques-uns d'un génie capable de réformer le goût, & de le régler par d'élégans & nobles modéles ? Il n'eſt pas plus étonnant que depuis les miniſteres de Richelieu & de Mazarin on n'ait pas pouſſé plus loin la ſublimité & la véritable élégance.

(a) *Neque enim ipſorum conviviorum delectationem voluptatibus corporis, magis quam cœtu amicorum & ſermonibus metiebar.* Cat. Maj.

Un peu de réflexion sur l'Etat de la France, immédiatement avant que ces deux Ministres fussent parvenus à la tête des affaires, sur leur conduite, & sur l'altération qu'ils causerent dans l'ancienne constitution du Royaume, confirmera mon principe en y répandant un nouveau jour.

Henri IV. le meilleur & le plus aimable des Princes, qui jouit assez long-tems du plus grand bonheur qu'un Mortel puisse avoir en partage, & le plus approchant du bonheur de la divinité, celui de rendre des millions de cœurs heureux, de répandre l'abondance & la joie, & d'employer le pouvoir à suivre les inspirations de la bonté, fut tout à la fois le Souverain & l'ami de son Peuple. Il avoit vécu, pendant qu'il étoit Prince du Sang, dans une intime liaison avec les soutiens de la

d'liberté sur le Trône ; il fut le Protec-
teur de la liberté publique. Il avoit reçu l'éducation des Protestans ; il continua de les protéger après avoir embrassé la foi Romaine, & ses principaux Ministres furent des Protestans. Libre & généreux dans ses principes, il s'efforça de faire régner l'esprit d'union & de charité parmi ses Sujets, d'adoucir toute espece de fiel & d'animosité, & de bannir à jamais la persécution. Il assembla les Etats de son Royaume, non pour les forcer à la soumission pour ses volontés, ou pour mépriser leurs sages conseils, mais dans la sincere intention de les suivre. Toutes ses actions firent éclater de la grandeur d'ame ; & toutes ses paroles furent autant d'images naïves d'un cœur généreux : la postérité se les rappellera toujours avec de vertueux ap-

plaudissemens : quels transports de reconnoissance doit-il avoir excité dans l'ame de ses Sujets ! avec quelle admiration devoient-ils voir sa conduite, avec quel ravissement devoient-ils entendre les affectueuses expressions de son amour pour son Peuple, & de ses vœux pour la félicité du genre humain ! un tel caractere se seroit fait adorer dans tous les tems : mais si vous considérez, Monsieur, l'Etat de la France quelques années avant qu'il fût sur le Trône, vous serez porté à croire qu'il doit avoir paru comme un Ange envoyé du Ciel pour le bonheur de la race humaine ; ou, comme l'Antiquité le croyoit de son Apollon, pour inspirer aux Mortels de grandes & belles idées, pour faire entendre la voix des Muses, en étouffant l'horrible bruit de la guerre, & pour délivrer

le Peuple de la cruelle famine (*a*).

Que ce modéle des Rois soit parvenu au Trône, dans un tems où les François s'étoient vus comme livrés aux plus terribles fléaux de l'humanité, c'est ce qui n'est ignoré de personne. Les Ligueurs de France animés, non par le foible motif de maintenir leurs libertés & leurs loix, ou de défendre leur Patrie contre des ennemis étrangers, mais par la plus inhumaine superstition, avoient pris les armes, pour rougir leurs mains dans le sang de leurs Concitoyens. Le massacre de Paris, & le fameux siége de cette Ville, arrivé quelques années après, seront des monumens éternels de l'aveugle barbarie, où la superbe superstition peut s'emporter, & qu'elle est capable de faire souffrir. Ni l'âge, ni le

(a) *Hic bellum lacrymosum, hic miseram famem,*
Pestemque à populo aget. Horat.

ſexe, ni la beauté, ni le mérite, ne purent faire tomber le poignard de la main du perfide meurtrier; comme la famine, si terrible qu'elle réduisit une mere à manger ſon propre enfant, ne put forcer les Pariſiens de rendre leur Ville, à celui qu'on leur faiſoit regarder comme l'ennemi du Ciel.

Cependant Henri ſurmonta tous les obſtacles. La ſeule impuiſſance arrêta les furieux efforts des Ligueurs, & leur fit perdre l'eſpoir de l'exclure du Trône. Il fut heureux pour la France de trouver ſon Roi dans le plus humain des Princes. A des tems cruels & tumultueux, on vit ſuccéder le plus pacifique & le plus généreux régne. Chaque Sujet établi dans la poſſeſſion de ſes droits, de ſes priviléges, & de ce qu'il avoit de plus cher, n'appréhenda plus d'être le jouet de l'inſolence ou

la victime de la cruauté. Les esprits, revenus du trouble des régnes précédens, & des continuelles alarmes, qui leur avoient fait rapporter tous leurs efforts à leur défense & leur conservation, eurent le loisir d'employer cette vigueur & cette activité qu'ils avoient acquise, à l'embellissement de la vie par la culture de tout ce qui porte le nom de politesse & d'élégance. On sait tout ce que le grand Henri fit pour la sécurité, l'abondance & le bonheur de son Peuple; & de ce qu'il fit, on peut conjecturer ce qu'il auroit fait, si la déteстable main d'un monstre infernal n'eût pas malheureusement terminé sa glorieuse carriere. Mais il me paroît certain que c'est sous son régne qu'il faut chercher les fondemens, ou la source de cette haute réputation de génie & de goût que les François acqui-

rent ensuite, & qui parut dans son plus grand lustre sous les deux ministères consécutifs de Richelieu & de Mazarin. Une supposition si peu douteuse, n'est-il pas naturel de conclure, que comme l'esprit de liberté qui régnoit en France avant leur administration, avoit fortement contribué à former le goût sublime des illustres Ecrivains de leur tems, l'interruption du progrès vint aussi, des grands pas qu'ils firent tous deux vers le pouvoir arbitraire. Chacun sait combien ces deux Ministres, le premier par son intrépide hardiesse, le second par une adresse consommée, agrandirent le pouvoir de leurs maîtres, & frayerent le chemin au despotisme (*a*). Il seroit trop long de

(*a*) Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Henriade.

faire observer toutes les atteintes qu'ils porterent à la constitution Françoise. D'ailleurs c'est un fait universellement reconnu ; & rien n'est plus propre à donner une parfaite connoissance des affaires générales de l'Europe, que l'Histoire de France de ce tems. On convient que les principaux Acteurs étoient des hommes d'une rare habileté ; capables d'écrire & d'agir avec la même force, ils nous ont laissé d'amples matériaux, sur lesquels on peut juger de la conduite de tous les partis, & se former de justes opinions d'après les mémoires de ceux qui devoient être les mieux instruits. Vous prendrez, Monsieur, beaucoup de plaisir, & vous ne trouverez pas moins d'utilité à lire les actes originaux de ces tems. Mais pour vous donner dès aujourd'hui quelque idée du change-

ment qui se fit alors en France, je veux joindre ici de courtes observations, qui ne viennent pas d'une main suspecte, puisqu'elles sont empruntées de quelques-uns des plus célebres Ecrivains François ; elles auront plus de poids que les miennes, & vous ne demanderez pas d'autre preuve que le Gouvernement est plus absolu en France qu'il ne l'étoit autrefois.

Combien ne pourrois-je pas citer d'autres témoignages pour confirmer mon opinion ? mais c'en est assez, & peut-être trop, car vous pourrez croire que je me suis jetté dans un étrange dilemme, ou de refuser aux Ecrivains François depuis les tems de Richelieu & de Mazarin, l'excellence du génie & du goût, ou de contredire mon principe, que ces deux qualités ne peuvent subsister dans un Gouvernement despotique.

Je me flatte néanmoins de n'être pas assez partial, assez mal pourvu moi-même de goût & de discernement, pour ne pas reconnoître que les François d'aujourd'hui sont encore distingués par le génie & le goût ; & j'espere aussi de pouvoir donner à cette espece de paradoxe, une explication qui se conciliera d'elle même avec les effets de la liberté.

Il faut se ressouvenir soigneusement que les génies François du premier ordre, les Corneilles, les Molieres, les la Fontaines, les Bossuets, les de la Rochefoucaults, les Poussins, les le Bruns, & quantité de leurs célebres contemporains (a), étoient nés

(a) Corneille naquit en 1606, Moliere en 1620, la Fontaine en 1621, Bossuet en 1627, le Marquis de la Rochefoucault en 1613, le Poussin en 1594, le Brun en 1619 ; on peut dire que le Cardinal de Richelieu parvint au zénith de son pouvoir après avoir réduit la Rochelle en 1628, ou plutôt après avoir dissipé les intrigues tramées contre lui, & terrassé ses Antagonistes en 1632. Alors son propre génie lui fit reconnoître ceux qui s'étoient formés

avant que les efforts de Richelieu eussent pleinement établi le pouvoir des Monarques François, & s'étoient formés dans des tems où ce Ministre n'avoit pas encore donné à l'autorité royale, ce que le Cardinal de Retz nomme, dans son style plein de feu, *un mouvement de rapidité* (a).

dans la Nation ; mais ses faveurs ne tomberent pas toujours sur ceux qui les méritoient le plus.

(a) Ce Ministre (Richelieu) dont la politique absolue avoit violé les anciennes Loix du Royaume pour établir l'autorité immodérée de son maître, dont il étoit le dispensateur, avoit considéré tous les réglemens de cet Etat comme des concessions forcées, & comme des bornes imposées à la puissances des Rois, plutôt que des fondemens solides pour bien régner ; & comme son administration très-longue avoit été autorisée par de grands succès pendant la vie du feu Roi, il renversa toutes les formes de la Justice & des Finances, & avoit introduit pour le souverain Tribunal de la vie & des biens des hommes, la volonté royale. *Mémoires de la Rochefoucault.*

Le Cardinal de Richelieu fit, pour ainsi dire, un fonds de toutes les mauvaises intentions & de toutes les ignorances des deux derniers siécles, pour s'en servir selon ses intérêts. Il les déguisa en maximes utiles & nécessaires pour établir l'autorité royale ; & la fortune secondant ses desseins, par le désarmement du parti Protestant en France, par les victoires des Suédois, par la foiblesse de l'Empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma dans

Si le Cardinal de Richelieu avoit eu pour successeurs une suite de Ministres, dont l'audace, aussi fortunée que la sienne, eut été capable de donner le torrent avec une aug-

la plus légitime des Monarchies, la plus scandaleuse & la plus dangereuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un Etat. *Mémoires du Cardinal de Retz.*

Il (Richelieu) fit un coup d'état, en abaissant les grands Seigneurs, de maniere qu'il n'y en a plus aujourd'hui. Il fit un coup d'état, en ôtant aux Religionaires leurs places de sûreté. Il fit un coup d'état, en éloignant des affaires les Princes du Sang, & en les réduisant à la condition de simples Sujets. Mais n'étendoit-il pas, n'affermissoit-il pas assez, par ces dispositions, l'autorité royale? Etoit-il nécessaire de la rendre absolue? Ne précipita-t-il pas les choses d'un excès dans un autre? N'altéra-t-il pas la constitution fondamentale du Royaume? *Mes pensées.*

Ce qu'il y a d'incroyable, & ce qui, peut-être, ne sert pas moins que l'autorité de ces citations, à prouver l'altération qu'on fait observer, c'est que les François, aveuglés par l'habitude du joug, ne cessent pas aujourd'hui de louer l'auteur du mal, & le regardent, non-seulement comme le plus habile de tous leurs Ministres, en quoi nous ne leur contredisons point, mais comme celui qui fit le plus d'honneur à leur Nation. C'est le ton de la plûpart de leurs Livres & de leurs discours; sans parler des harangues de l'Académie Françoise, dont un des premiers objets est d'exalter [illegible]. C'est un nom qui devroit faire gémir [illegible] libres.

mentation de vélocité, & d'entraîner tout obstacle inférieur par l'impétuosité de son cours, les François alors seroient devenus de purs Esclaves, & le génie, le bon goût, les auroient bien-tôt abandonnés ; mais après sa mort, ils eurent le tems de respirer ; & pendant la foiblesse d'une minorité, ils briderent l'autorité de son successeur, ils rendirent à la Magistrature & aux Loix quelque chose de leur premiere dignité, ils firent éclater un esprit qui mit Mazarin dans la nécessité de quitter pour quelque tems le Royaume, & qui le rendit, à son retour, plus circonspect sur les droits du Peuple, auquel il comprit qu'il restoit quelque pouvoir & beaucoup d'envie de s'opposer à ses vues. Il eut besoin d'une extrème adresse, pour ne pas laisser perdre à la Couronne le pouvoir qu'elle avoit acquise sous

Richelieu; l'augmenter étoit une entreprise au-dessus de son courage ou de son génie.

Que Louis XIV. fût absolu, c'est ce qui ne peut être contesté; mais il l'étoit plus par son caractere personnel, & par l'obéissance volontaire dont il étoit redevable à l'admiration de ses Sujets, que par de nouvelles atteintes qu'il eût portées à la constitution, au-delà de celles de Richelieu.

On n'ignore pas quelle est la situation de la France sous son successeur. La douceur de son Gouvernement, la fermeté des Cours souveraines, la fidelle affection du Peuple pour un maître, qui, par l'humanité de son caractere, a mérité le surnom de Bien-aimé, font assez connoître que la liberté n'est pas absolument étrangere en France.

L'heureux ſort de notre Grande-Bretagne eſt d'en jouir, dans une une perfection, qui n'a pas d'égale au Monde. Nous pouvons en faire gloire; mais elle ne nous donne pas le droit de prononcer témérairement que les autres Nations ſont eſclaves, & de ne mettre aucune diſtinction, comme il arrive ſouvent à nos Ecrivains, entre la ſervitude de Turquie & celle de France. Un Anglois connoît très-peu le pays voiſin du ſien, s'il ignore que chez les François la Juſtice eſt régulierement adminiſtrée; que les droits particuliers de proprieté ſont ſous la garde des dépoſitaires des loix, corps nombreux & reſpecté, ce qui ne ſe voit jamais dans un Gouvernement deſpotique; & que ſi le Peuple n'eſt pas auſſi libre en France que dans la Grande-Bretagne, il l'eſt beaucoup plus que les

Nations enchaînées de l'Asie, & que plusieurs même de celles d'Europe.

Enfin l'argument peut être repris en peu de mots ; le tems où le goût François s'accrut par degrés, fut un tems où les droits du corps du Peuple gagnoient du terrein ; le génie & le goût furent portés à leur plus haute perfection par des Ecrivains nés dans le tems où la France étoit à son plus haut degré de liberté ; depuis l'administration de Richechelieu, le Gouvernement étant devenu plus arbitraire, le goût n'a pas fait de nouveaux progrès, & peut-être ne s'est-il pas soutenu au même point de perfection. Mais quand on conviendroit qu'il n'a pas dégénéré, l'argument, en faveur de l'heureuse influence de la liberté, n'en seroit pas beaucoup affoibli, puisqu'assurément les François ne sont pas escla-

ves, ou ne le sont pas assez pour être incapables, comme les Sujets des Rois despotiques, d'être animés par de favorables circonstances & des motifs d'un autre ordre. Il seroit peu raisonnable & trop fanatique de prétendre que la liberté suffit seule pour former le goût d'une Nation, ou qu'avec plus de secours, avec plus d'efforts & d'application, un Peuple moins libre ne puisse l'emporter sur un autre qui jouit d'une plus grande liberté, mais qui n'a pas les mêmes occasions de se perfectionner, ou dont l'attention ne s'est pas tournée si long-tems vers les objets du goût. La liberté n'a-t-elle pas ses degrés, comme toutes les choses humaines? La nature distribue-t-elle également ses faveurs? Souvent le travail & l'avantage des occasions font faire, avec des talens médiocres, plus qu'on

ne feroit avec des qualités fupérieures, fi l'on manquoit de ces deux fecours, ou fi l'on n'en faifoit pas un bon ufage. Cependant il eft un degré de ftupidité, comme de defpotifme, qui rend inutiles toutes les tentatives & tous les efforts pour avancer, ou du moins, pour arriver à l'excellence dont il eft queftion.

J'ai touché dans une de ces Lettres, quelques circonftances favorables au goût des François, prifes du génie particulier & de la fituation de leur Capitale; mais ils jouiffent, en général, de quantité d'autres avantages, dont on ne fauroit défavouer l'heureufe influence.

Leur langage eft devenu le langage univerfel de l'Europe; leurs productions font lues, traduites, approuvées ou critiquées de toutes parts. Les meilleurs ouvrages des au-

tres Nations passent aussi dans leur Langue, & leurs éloges, ou leur blâme, est un puissant aiguillon pour les Etrangers. Les meilleurs esprits de chaque Nation voyagent en France, cherchent à se lier avec les plus célebres Auteurs du pays, & se font honneur de les consulter. Quoique la presse ne jouisse pas d'une liberté ouverte à Paris, on sait éluder les loix qui la gênent, & les supérieurs mêmes ferment quelquefois les yeux sur l'infraction, pour l'avantage des Lettres & du Commerce. Si l'obstacle est invincible, on a recours aux presses des Nations voisines, & les Libraires Hollandois ne sont jamais sourds aux invocations d'un François, homme d'esprit. En un mot, tout s'imprime en France, ou s'y vend sous une enseigne étrangere. Il n'y a point de pays mieux fourni de Livres, ni

de

le Peuple plus passionné pour la lecture.

C'est une vérité reconnue, que l'invention de l'Imprimerie, en facilitant à tout le Monde la lecture des nobles productions de la Grece & de Rome, a beaucoup contribué dans le seizième siecle au progrès du goût & de la liberté de penser; & l'on peut dire avec autant de raison, que les François, par l'avantage qu'ils ont de lire dans leur Langue les meilleurs ouvrages de chaque Pays, joignent aux secours qu'ils trouvent dans leur propre Nation, plus d'occasions que toute autre, d'agrandir leur esprit en étendant leurs idées, de se défaire de leurs préjugés, & de se perfectionner continuellement par de nouvelles lumieres. Combien de François ont été comme les éleves de Bâcon, de Locke, & de nos plus

grands génies, ou de ceux des autres pays libres? L'universalité de leur Langue les rend comme citoyens du Monde entier, elle leur donne le pouvoir de prendre l'esprit, d'embrasser les sentimens, & d'adopter les principes qui leur plaisent, dans toutes les régions où l'esprit est en honneur.

Nous lui connoissons encore un autre effet; elle ouvre un accès facile aux François dans toutes les parties de l'Europe, & leur procure, du moins à ceux qui ont quelque réputation de mérite, un agréable accueil chez les Etrangers de toutes sortes de rangs. On est empressé de lier connoissance avec les Beaux-Esprits d'une Nation, qui se distingue depuis si long-tems par l'élégance & la politesse, & dont toutes les Cours de l'Europe emploient le langage dans

leurs négociations & leurs traités avec les autres Etats. Cet avantage qu'ils n'ignorent pas, les rend d'autant plus libres dans leur patrie, qu'ils sont sûrs d'une retraite, lorsqu'ils s'abandonnent à leur génie, jusqu'à s'écarter des maximes de leur Gouvernement, ou lorsqu'ils s'ennuient du séjour de France. On sait que le Président de Montesquieu, menacé par la bigoterie & l'envie, de perdre un honneur auquel son mérite lui donnoit droit, ne fit pas difficulté de dire au Ministre, que s'il essuyoit cette injustice, il étoit résolu de quitter le pays de sa naissance, & d'accepter l'honorable asyle qui lui étoit offert par les Etrangers (a). Ce fut vraisemblablement ce qui le garantit d'être exclus de l'Académie Françoise, & ce qui lui donna le coura-

(a) Voyez l'Encyclopédie.

ge d'écrire plus librement encore dans son Esprit des Loix, qu'il ne l'avoit pas fait dans ses Lettres Persanes dont on avoit pris quelque sujet d'offense.

Au fond, quelqu'un peut-il ignorer qu'un assez grand nombre des plus Beaux Esprits de France sont morts loin de leur Patrie, caressés, honorés de ceux dont ils avoient choisi la protection ? Combien n'en pourrois-je pas nommer, depuis St Evremont jusqu'à Maupertuis ? Et, si l'usage étoit de citer les vivans en exemple, oublierois-je un célebre Solitaire, que le seul goût de la liberté, comme nous l'apprend une charmante Epitre, écrite au bord du Lac de Geneve (a), a fixé dans un des can-

(a) . . . C'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la Déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout Mortel embrasse, ou desire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La liberté . . . . .

tons les plus libres & les plus agréables de l'Univers? La seconde de ces deux qualités ne convient peut-être pas moins à Montmorency; mais on ne lui donneroit pas si volontiers la premiere.

La différence est extrême, entre l'état présent de l'Europe, & ce qu'elle étoit lorsque les Empereurs Romains devinrent Maîtres de l'Univers. Leur empire étoit universel; leurs sujets ne pouvoient jetter les yeux sur aucun Etat voisin, assez libre pour les mettre à couvert de l'oppression, ou dans lequel une apparence du moins de liberté pût leur rendre l'espérance de s'y rétablir. Tout fléchissoit sous le joug de Rome & de ses tyrans. Il n'en est pas de même aujourd'hui, chaque pays de l'Europe, où le pouvoir arbitraire a pris l'ascendant, est environné

de pays libres, dont la vûe produit quelques bons effets ; elle contient les ambitieux dans certaines bornes, & leur fait craindre de pousser leurs prétentions trop loin ; elle anime les esprits du Peuple, en lui faisant espérer le sort de ses voisins (a) ; elle répand des principes de liberté dans toute l'Europe, & cette communication d'étincelles entretient le feu vital dans chaque partie.

Cette remarque suffiroit seule, pour expliquer l'inégalité d'influence du pouvoir absolu des Rois de France & des Empereurs Romains, pour la dégradation du génie & pour la corruption du goût, en les supposant même également despotiques ; ce qu'on est fort éloigné d'accorder. Tous

(a) Il est utile qu'il y ait un Peuple libre, quand ce ne seroit que pour apprendre aux autres qu'ils peuvent l'être. *Mes pensées.*

les Etats de l'Europe sont si délicatement balancés, ont tant d'intérêts qui les rapprochent, & des communications si nécessaires, qu'ils ont entr'eux une sorte de commerce d'opinions, de principes & de sentimens moraux, comme de productions naturelles & de Manufactures. Dans le calcul des degrés de liberté, & d'esprit & de goût, qu'on peut supposer dans une Nation, il faut mettre en compte non seulement les avantages qui viennent de sa constitution, mais aussi ceux qu'elle tire de sa communication avec d'autres Peuples, & cette protection qu'elle peut espérer au dehors dans les tems d'oppression domestique. A considérer toutes ces circonstances, il faut convenir que la situation des François est extrêmement favorable.

Cette réponse me paroît suffire

aux objections qu'on peut tirer contre mon principe, de l'exemple des François modernes. Au reste, l'influence naturelle de la liberté, pour le progrès de toutes les facultés de l'esprit humain, peut être prouvée d'ailleurs par des raisonnemens plus abstraits; mais ils sont toujours moins agréables que ceux qui consistent dans une simple déduction de faits historiques. En lisant l'Histoire générale du Monde, vous pourrez trouver, Monsieur, dans vos propres observations, dequoi refuter vous-même toute autre difficulté qui vous paroîtroit combattre encore l'opinion que j'ai tâché d'établir, fondée sur l'expérience de toutes les Nations, sans en excepter l'Italie même; les réflexions que vous devrez à votre propre génie, vous promettent, sans comparaison plus de plaisir & d'utilité que les miennes.

LETTRE VIII.

Pourquoi la Poésie est plus florissante en Angleterre que la Peinture & la Sculpture.

S'IL est vrai, Monsieur, comme je me suis efforcé de le prouver, que la liberté soit favorable aux progrès du génie & du goût, & si l'Angleterre est l'heureuse isle où depuis long-tems son regne est bien établi (a), on peut s'étonner que nos voisins, moins libres que nous, l'aient emporté sur nous dans quelques genres, & que dans les autres ils nous aient égalés. Attribuerons-nous cette différence au génie national? non

(a) Where, long forethold, the People reigns,
Whera each à vassal's humble heart disdains.

Ode du docteur Akenside à Mylord Huntingdon.

assurément. Il est certain que notre isle a produit des Philosophes d'un mérite supérieur, que leurs grands efforts ont élevés au sommet du Temple de la sagesse, d'où ils pouvoient voir les autres habitans du Globe terrestre marcher à tâtons dans les ténebres, s'éloignant beaucoup des vrais sentiers de la science réelle & de la vérité (*a*). Le nom respectable de Newton n'en laisse aucun doute. Mais il prouve beaucoup plus : il rend tout-à-fait incontestable que cette isle a produit des génies sublimes, capables, avec de justes encouragemens, d'atteindre à tout ce qui n'est pas au dessus des bornes humaines. Il y a sans doute une connexion naturelle entre toutes les fa-

(a) . . . . *Sapientum Templa serena*
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare . . . . .

Lucret.

cultés de l'ame humaine. Un tems, une Nation, qui produit de grands hommes dans un genre, le peut dans un autre, si son génie s'y tournoit. Quelle qualité d'esprit pouvoit manquer à celui qui s'est trouvé capable de pénétrer dans les loix de la Nature, & de découvrir le merveilleux plan de l'Univers avec autant de clarté que le Chevalier Newton? La seule profondeur du jugement ne suffisoit pas; il falloit la plus forte imagination, pour mettre un Philosophe en état de conçevoir, comment cette même force, qui fait tomber une pierre, fait graviter les Planettes l'une vers l'autre, & comment les diverses loix de la Nature réglent les apparences & les mouvemens de ces corps, que le Créateur présente à nos yeux dans l'immensité de l'espace. Si Newton a marqué moins d'intelligence

& moins de goût pour des beautés & des harmonies d'un ordre inférieur, c'eſt que ſa grande ame étoit occupée d'une beauté plus noble, d'une harmonie plus divine, celle de l'Univers & des ſpheres. Lorſqu'un homme, auſſi diſtingué que lui dans la ſcience qui l'immortaliſe, condeſcend à traiter des Arts inférieurs, il montre du moins qu'il auroit été capable de les porter plus près de leur perfection que les autres hommes, s'il en eût fait ſon unique étude. Nous en avons une preuve récente dans le *Traité de l'Harmonie* (a) du Docteur Smith, Ouvrage où, de l'aveu des meilleurs Juges, les vrais principes de la Muſique ſont mieux expliqués qu'ils ne l'ont jamais été dans notre Langue.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans

(a) Dr Smith's Harmonicks.

les Sciences philosophiques, que l'Angleterre a produit de grands modeles. Les Arts mêmes, qui dépendent plus particuliérement du pouvoir de l'imagination & du goût, offrent ici des exemples, qui font connoître à quelle excellence les Anglois peuvent atteindre, lorsqu'ils en font leur objet. Croit-on que les immortels ouvrages de Michel-Ange, en Architecture, en Peinture, en Sculpture, demandent plus de sublimité d'imagination, que le poëme du Paradis perdu ? Connoit-on quelque piece de paysage, où les objets naturels soient représentés avec plus de force & de vérité, que dans le poëme des saisons (*a*) ? Ouvrage admirable dans ce genre, où presqu'à chaque page les idées du Poëte, exprimées sur la toile, formeroient, sans aucune

(*a*) Par M. Thomson.

addition, un tableau comparable peut-être à ceux des plus fameux Peintres. L'Angleterre n'a-t-elle pas des Ecrivains de la plus grande distinction dans le genre comique ? & lui refusera-t-on l'honneur d'avoir actuellement, dans ce genre, un Peintre dont les talens sont inimitables (a) ?

Comment est-il donc vrai, qu'avec un génie capable d'exceller dans tous les genres, les Anglois n'aient fait de grands pas que dans quelques parties des Beaux-Arts, & que l'Angleterre, qui a produit tant de bons Poëtes, n'ait pas de Peintres ni de Sculpteurs qui puissent le disputer à Poussin, à le Brun, à Girardon ? En citant ces grands noms, mon dessein n'est pas de faire entendre qu'ils

(a) Il n'est pas besoin de nommer M Hogart, pour faire connoître ce génie original.

soient les premiers chefs de leur Art : je connois les Raphaëls, les Rubens, les Michel-Anges; mais je les donne en exemple, parce qu'ils font la gloire d'une Nation, en rivalité de tout tems avec la nôtre, & sur laquelle nous l'emporterions peut-être, si le génie Anglois étoit animé par de justes encouragemens, ou cultivé par de meilleures méthodes. C'est ce que je vais m'efforcer de mettre dans un grand jour, après en avoir un peu jetté sur la question, pourquoi l'Angleterre a produit tant de bons Poëtes, & n'a pas de Peintres, ni de Sculpteurs à vanter.

Pour répondre à la premiere partie de cette question, il n'est besoin que d'en faire une autre : pourquoi les Muses ont-elles eu des Adorateurs dans toutes les régions du Monde? Chez les Nations barbares, elles

en ont de grossiers ; & dans les pays civilisés, elles ont reçu l'hommage d'un génie & d'un goût plus conformes à leur élégance & leur dignité. On n'ignore pas que presque dans toutes les Nations, les premiers Ecrivains ont été Poëtes, & j'en apporte cette raison : qu'un sentiment, bien rendu dans un vers harmonieux, ne sera peut-être jamais si heureusement exprimé par son Auteur même ; tout autre tour, un seul mot changé, déplacé, fait évanouir l'harmonie, & le charme du son n'est plus senti ; de-là, ceux que leur génie rendoit capables de faire quelque récit en vers élégans, ou de chanter un sujet avec la noblesse & l'agrément de la Poésie, voyant l'admiration qu'ils excitoient, & craignant que ces harmonieuses compositions ne s'échappassent de leur mémoire, prirent le parti

parti de les écrire, pour s'assurer le pouvoir de plaire encore, comme ils étoient sûrs d'avoir plu. L'émulation & le desir naturel d'exceller en firent aspirer d'autres à la même gloire. A mesure que la politesse fit des progrès, & que l'élégance & la correction du langage augmenterent, les Poëtes se perfectionnant par degrés, mirent plus de finesse & de goût dans leurs vers. C'est une très-agréable observation que celle de suivre les divers progrès des Nations & des Hommes; de tracer par exemple les efforts & la marche du Parnasse Anglois, depuis les chansons des anciens Druides, jusqu'à la sublime Poésie de Milton, & jusqu'aux vers élégans & sensibles de Pope.

Lorsque les Sciences & les Arts eurent abandonné l'Orient, & daignerent visiter les climats occiden-

taux, leur lumiere ne tarda point à ſe répandre ſur l'Angleterre. Nous avons courus long-tems la même carriere avec nos voiſins; & ces derniers tems ont produit parmi nous des génies d'un mérite ſi ſupérieur, qu'au jugement de nos Rivaux mêmes, ils nous ont acquis ſur pluſieurs points une victoire immortelle. La Philoſophie, dans le plus éclairé de tous les ſiecles, nous doit de grandes & d'utiles découvertes (*a*). L'avantage d'une Langue forte, abondante & hardie, que nos longs efforts ont aſſez heureuſement purifiée, nous a produit des Poëtes d'un génie plus approchant de la noble élévation

(*a*) C'eſt de ſon ſein (la Société royale) que ſont ſorties de nos jours les découvertes ſur la lumiere, ſur le principe de la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes, ſur la Géometrie tranſcendante, & cent autres inventions, qui pourroient, à cet égard, faire appeller ce ſiecle le ſiecle des Anglois, auſſi bien que celui de Louis XIV. *M. de Voltaire.*

des Anciens, que ceux, peut-être, d'aucune autre Nation moderne; je dis plus de l'élévation des Anciens; car nous ne saurions désavouer que d'autres n'aient atteint plus parfaitement à leur correction. Nous devons au génie de notre isle, aux inspirations de la liberté, l'honneur d'exceller sur le premier point; & c'est notre négligence, autant qu'une plus constante application de nos voisins aux bonnes regles de la critique, qui leur donne la supériorité pour le second.

On a souvent observé, avec quelque apparence de profondeur, que les Académies & d'autres Sociétés, établies pour le progrès des Sciences & des Arts, pour la critique des Ouvrages d'esprit, & pour la distribution des récompenses & des honneurs qu'ils paroissent mériter, sont

plus nuisibles qu'utiles (*a*). Cette observation peut sembler moins ingénieuse, parce qu'elle contredit ce qui paroît d'abord évident; mais avec un peu d'attention, Monsieur, vous la trouverez injuste & trop raffinée. En France, observe aussi notre Docteur Brown, « les » sévérités de l'Académie ont abso- » lument éteint le génie tragique ». Ces autorités perdent néanmoins leur poids, quand on considere que les traductions mêmes de Zaïre, & de quelques autres Tragédies Françoises de ces derniers tems, sont au nombre des Pieces favorites du Théâtre Anglois, & qu'elles ont pour le moins autant de chaleur & d'élévation, que plusieurs de nos propres Tragédies modernes. Mais quand on convien-

(*a*) Les Académies, instituées pour étendre le génie, mais bien plus propres à le resserrer, ont fondé des prix, &c. *Mes pensées.*

droit que le vrai génie tragique a tout-à-fait abandonné les François, il me semble qu'on pourroit en apporter une meilleure raison, qui seroit de supposer que ce grand génie n'auroit pu se soutenir dans un pays où la liberté a reçu tant d'atteintes. C'est assurément ce qui seroit arrivé, si de favorables circonstances n'avoient arrêté le cours du mal; & rien ne peut m'empêcher de mettre en ce nombre les efforts de l'Académie Françoise. Son institution, jointe à diverses raisons que j'ai touchées dans une autre Lettre, a fortifié la Nation contre l'influence du pouvoir arbitraire sur le génie & le goût.

S'il est naturel que l'exemple d'une Cour gaie, oisive & voluptueuse, serve plus à répandre le goût des amusemens frivoles & du luxe, que celui des plaisirs mâles & des occupations

raiſonnables, peut-on conçevoir un antidote plus ſage contre ce poiſon rélaxatif, que l'établiſſement d'une ſociété d'hommes, diſtingués par leurs qualités perſonnelles, dont l'honneur conſiſte entr'eux, non-ſeulement à cultiver leur eſprit, mais à corriger ſévérement les irrégularités de l'imagination & du goût? Et ſi tout ce qu'il y a de grand, par le rang ou la naiſſance, fait gloire d'y être admis, cette émulation ne doit-elle pas produire deux effets certains: l'un d'exciter tous les gens d'eſprit à s'efforcer (*a*), par la culture de leurs talens, d'y mériter une place; l'autre, de rendre l'illuſtre Société ſi reſpectable, que ſes déciſions aient l'autorité des loix, & que ſon goût, formé par l'étude du vrai & du beau, & par la communication de

(*a*) Eſſays on the characteriſtics, pag. 34.

ſentimens avec les plusBeaux-Eſprits, vivans ou morts, ſoit capable de réſiſter à celui d'une Cour molle, diſſipée, qui ne ſait ce que c'eſt que penſer.

Si dans quelque pays, particuliérement en France, il s'eſt fait peu de progrès dans les Beaux-Arts depuis la formation des Sociétés établies en leur faveur, le mal doit venir de quelques circonſtances moins amies du génie & du goût que ces Académies ne peuvent être raiſonnablement ſuppoſées; ou peut être l'un & l'autre eſt-il déja parvenu à toute la perfection, dont le caractere & le langage de la Nation ſont capables. Mais, ſans nous aider de cette ſuppoſition, il eſt tout-à-fait probable que ſi les Académies n'avoient pas ſervi en France à ſoutenir le génie & le goût, la décadence de l'un & la

corruption de l'autre auroient été plus réelles & plus apparentes. Ces Sociétés, avec le concours de quelques autres circonstances, sont toujours d'un extrême avantage. Qu'étoit-ce que cette assemblée grecque, qui, pendant la Fête de Minerve, distribuoit des récompenses & répandoit des honneurs, entre les Poëtes, les Historiens & les Artistes? c'étoit une Société de Savans, car elle étoit composée d'un nombre choisi, qui, s'étant attachés à cultiver leurs talens, étoient capables de juger des Ouvrages d'autrui, & d'apprendre au commun des hommes à n'accorder leur admiration qu'à bon titre. Les honneurs qu'ils décernerent au premier des Historiens grecs (a), n'enflammerent-ils pas Thucydide, alors dans l'enfance, & ne lui firent-ils pas employer

(a) Herodote.

toute

toute la force de son génie, pour se rendre égal ou supérieur au Pere de l'Histoire ? Supposera-t-on que leur établissement produisit un mauvais effet, ou qu'il ne fut pas une des principales causes de cette naïve élégance & de cette correction de goût, qui rendent jusqu'à présent la beauté des Ouvrages grecs inimitable.

Il est vrai que si ces Sociétés n'étoient formées qu'après un déclin sensible du génie, elles seroient d'une foible utilité. Dresser un cheval lorsqu'il a perdu son feu & sa vigueur, par un mauvais emploi de ses forces, c'est y penser tard : mais s'il est pris dans sa fleur, on ne dira pas que l'habileté d'un maître ne puisse donner de la grace à ses mouvemens, & corriger la furie ou l'irrégularité de ses efforts naturels, sans lui faire rien perdre de son ardeur & de sa noblesse,

Le soin & l'étude n'éteignent pas le feu du génie, mais le font brûler d'une flamme plus égale & plus lumineuse. Je veux dire, que rien ne peut être mieux imaginé, pour réprimer les saillies désordonnées des jeunes gens, & pour réduire leurs compositions à de gracieuses formes, qu'une Académie, revêtue d'une véritable dignité, & noblement établie pour veiller à la culture des Arts libéraux. Qu'on suppose à Londres une Société de cette nature, lorsque Shakespear écrivoit pour le Théâtre, les œuvres de ce grand homme n'auroient pas offert, comme nous l'avouons nous-mêmes, le plus singulier mélange de beautés & de fautes, dont il y ait jamais eu d'exemple (*a*).

(*a*) The works of that great man, *dit M. Pope*, afford the most numerous as well as most conspicuous instances both of beauties and faults of all sorts. *Préface des Œuvres de Shakespear.*

Il auroit trouvé la source de toutes les beautés dans son incomparable génie ; &, tenu comme en respect par de bons Juges qui n'auroient pas manqué de le soutenir (*a*) contre le goût qui régnoit alors dans sa Nation, il auroit appris à se garantir des grossiéretés qui le défigurent.

Reconnoissons donc ici une des raisons, qui nous mettent au dessous de nos voisins pour la correction du goût, nous qui l'emportons sur eux par la force du génie (*b*). Ils ont éta-

(*a*) M. Pope, *ibidem*.

(*b*) L'Auteur semble supposer ce point réellement accordé : mais comme il est particuliérement question de force tragique, on peut convenir que plusieurs Anglois en ont beaucoup, sans leur en reconnoître plus qu'à Corneille & à Crebillon. D'ailleurs cette force Angloise se trouve plus ordinairement dans des tirades simples, ou des morceaux détachés, tels que des monologues, que dans les parties liées du sujet ou dans le dialogue. On ose avancer que Shakespear, Otway, Lee, Addisson, &c. n'ont pas une scene comparable dans sa totalité, pour la force, aux belles scenes des grands Tragiques François. La totalité des Pieces souffriroit encore moins de comparaison pour la force prise dans ce sens, c'est-à-dire, celle de l'invention & de l'ordre.

bli dans leur Capitale des Sociétés qui préſident en quelque ſorte à l'approbation publique, & qui la dirigent; pendant que nous avons reconnu pour ſuprême Arbitre, le caprice du peuple de Londres. Dans ce qui regarde le Théâtre, le jugement du Parterre a toujours décidé du ſuccès; & le Parterre a toujours été conduit par un petit nombre de téméraires, qui, ſans autre droit peut-être que celui de la préſomption, ou d'un peu plus de vivacité, ſe ſont faits les guides du jugement de la ville. Nos établiſſemens littéraires, éloignés par la diſtance des lieux, n'y pouvoient prendre beaucoup de part. On y pouvoit recevoir de bonnes leçons, & s'inſtruire des vraies regles par l'étude des anciens Originaux : mais lorſque les pieces étoient offertes à la Capitale, on s'apperçevoit que les

méthodes régulieres y plaisoient moins, qu'un désordre plus conforme au goût d'une grande ville, où nulle Société littéraire n'étoit établie pour le combattre. Si Londres avoit, comme la Capitale de France, une Académie assez respectée pour inspirer à nos Grands du premier ordre l'ambition d'en devenir membres, elle produiroit infailliblement un heureux effet; non-seulement elle serviroit au progrès du goût, mais devenant comme un aiguillon pour le génie, elle animeroit quantité de personnes heureusement nées, à cultiver leurs talens qu'ils négligent aujourd'hui. Quel surcroît d'honneur & d'ornement pour la Capitale de la Grande-Bretagne! Quelle gloire pour le Fondateur, & pour ceux à qui leur crédit ou leur rang donneroit l'occasion de favoriser une si belle insti-

tution ! Tôt ou tard la correction du goût deviendroit le caractere de nos Ecrivains, comme la liberté & la force l'ont été jusqu'à présent; & la Muse Angloise pourroit devenir aussi supérieure à celle de France sur le premier de ces deux points, qu'on ne peut lui refuser de l'être sur le second.

Concluons que c'est au génie national, à celui de la liberté, à la hardiesse & l'abondance de notre Langue, que nous devons la force & l'élévation de la Poésie Angloise; & que c'est au défaut d'une Académie dans Londres, qu'il faut attribuer ces extravagans écarts, ces difformités, qui ne se font que trop remarquer dans quelques-uns de nos plus fameux Poëtes. Mais à quoi, Monsieur, pouvons-nous attribuer le malheur dont nous nous plaignons nous-mêmes, de

n'avoir aucun Statuaire, aucun Peintre, dont les productions soient connues hors de nos limites; pendant que l'Italie, les Pays-Bas & la France ont produit dans ces deux genres, des Maîtres dont les Ouvrages sont devenus précieux à tout l'Univers, & qui s'achetent à très-grand prix? Il en faut trouver la cause, ou dans quelques circonstances particulieres, ou dans le génie de la Nation. Je veux hasarder mes conjectures : des probabilités sont tout ce qu'on peut attendre dans un tel sujet; quoiqu'il soit certain que dans une Nation aussi remarquable que les Anglois par les avantages du génie, le défaut doit venir de quelques causes morales, & non d'une impuissance naturelle.

Dans quel tems l'Angleterre a-t-elle commencé à se distinguer par le bon goût de la Poésie ? N'est-ce pas

au tems de la réformation, événement que mille raisons lui font croire très-heureux pour elle, mais qui retarda naturellement les progrès de la Peinture & de la Sculpture, en supprimant les plus grands motifs qui peuvent conduire à la perfection de ces Arts. En Italie, le rétablissement de la politesse & des Beaux-Arts fit naître des Poëtes & des Peintres :

A Raphaël, Painted, and a Vida sung (a) :

En Angleterre, Spencer & Shakespear, deux Poëtes fort au dessus de Vida, ne furent accompagnés d'aucun Peintre de réputation, & beaucoup moins d'un génie capable d'entrer en lice avec Raphaël, le plus grand Peintre du Monde moderne. Depuis

(a) Vers de M. Pope, heureusement imité par celui de M. de Voltaire.

la renaiſſance des Lettres & des Arts, la Grande-Bretagne a continué, pour la Peinture, de demeurer infiniment au deſſous de l'Italie & des autres pays catholiques ; tandis que les Poëtes ont reſſenti l'inſpiration d'un feu plus noble, & ſaiſi peut-être l'eſprit des Anciens avec plus de perfection, que ceux d'aucun Peuple de nos tems modernes.

De toutes les paſſions de l'ame humaine, il n'y en a point de plus violente par ſa nature, & de plus emportée dans ſes effets, que l'enthouſiaſme de Religion ; d'où l'on peut conclure quelle doit être, ſur l'eſprit du Peuple, l'influence de la conſécration des Statues & des Peintures pour objets du culte, & combien la peine & la dépenſe ſont peu ménagées, dans les pays catholiques, pour ſe procurer des Ouvrages dont

l'imposante beauté puisse tout à la fois servir à l'ornement des lieux saints, & nourrir la dévotion des Fideles. C'est ce que l'expérience ne confirme pas moins que la théorie du raisonnement; & par-là se trouvent également expliqués, la force d'imagination si commune aux Peintres catholiques, & les encouragemens qu'ils trouvent dans leur Religion. Les premiers & les derniers Ouvrages de la plûpart des grands Maîtres ont été des Pieces religieuses, composées pour des Ecclésiastiques ou des Eglises.

Cimabué, le pere & le restaurateur de la Peinture moderne, étoit accoutumé, dès le premier âge, à se dérober du College & des exercices ordinaires de l'enfance, pour donner son tems à considérer les Ouvrages des Peintres, que les Florentins avoient

amenés de Grece, & qui travailloient à la Chapelle des Gondis, dans l'Eglise de *Santa Marià Novella* (a). Ce fut là que son imagination commençant à s'enflammer, il se forma de grandes idées d'un Art qu'il sut porter dans la suite, sinon à ce haut degré de perfection auquel il s'est élevé depuis, beaucoup au dessus du moins de celui qu'on connoissoit alors. Un tableau de la Mere de Dieu, qu'il fit pour la même Eglise, causa tant d'admiration à Florence, que toute la ville se rendit à la maison du Peintre, pour le recevoir, & le conduisit avec la plus grande pompe, au bruit des acclamations & des instrumens, à l'Eglise pour laquelle il étoit destiné (b). Quelle devoit être la force de cet exemple, pour exci-

(a) Felibien, vie des Peintres.
(b) *Ibidem.*

ter les talens à la culture d'un Art qui promettoit tant d'honneurs ?

On ne voit dans l'Hiſtoire de la Peinture moderne, que des récompenſes accordées aux Peintres, & des tableaux compoſés pour les Egliſes & les Monaſteres. Raphaël fut ſi conſidéré de Jules II. & de Leon X. qu'il conçut l'eſpoir de parvenir à la pourpre Romaine. Ses plus grands & ſes plus beaux Ouvrages furent faits pour des Egliſes, & les ſujets pris de l'Hiſtoire Sainte. Sa *Transfiguration*, le dernier & le plus parfait de ſes tableaux, fait voir à quel point ſon imagination s'étoit élevée par l'étude & la méditation des ſublimes vérités de l'Ecriture ; il a ſu donner à la figure du Sauveur une ſplendeur ſi divine, qu'elle eſt regardée comme la merveille du Pinceau, & que, dans les termes d'un bon Ecrivain, « Raphaël

» semble avoir fait un effort surnatu-
» rel, pour montrer la puissance de
» son Art dans les choses même qui
» peuvent s'exprimer (*a*) ». Mais rien n'est moins nécessaire que de s'étendre sur la force du culte, pour animer les Statuaires & les Peintres à la perfection de leur Art. Cette observation est d'une évidence à laquelle on ne peut rien opposer. Ajoutons uniquement que les charmantes Peintures & les Statues, qui font l'ornement des Eglises catholiques, & que les Fideles de cette Communion regardent avec autant d'attention que de piété, leur donnent souvent l'occasion d'attacher les yeux sur des chef-d'œuvres, qui doivent les remplir d'admiration, avantage extrême pour faire éclorre ou découvrir les talens, & dont les pays protestans sont pri-

(*a*) *Ibidem.*

vés. D'ailleurs un tableau, que la piété fait regarder d'un œil de respect, fait sur l'ame une bien plus forte impression, & l'affecte beaucoup plus sensiblement, que si la curiosité seule, ou même le goût, faisoit chercher à le voir. On raconte d'étranges effets de la vue des images ecclésiastiques. Malbranche, dans le plus grave des Livres, parle d'une femme qui mit au monde un enfant, d'une parfaite ressemblance avec la figure d'un vieux Saint, qu'elle avoit dévotement honoré pendant sa grossesse. Cet événement que je suppose réel, est une preuve frappante de l'extrême sensibilité des Catholiques pour leurs statues & leurs peintures d'Eglise ; & s'il y a quelque vérité dans l'opinion que tous les sentimens d'une mere se communiquent au fœtus, elle prouve aussi que l'impression d'une peinture

ſur l'imagination de la mere doit affecter à quelque degré celle de l'enfant, & graver dans ſon cerveau une ſorte de goût naturel pour ces Ouvrages de l'Art. Ainſi, chez les Catholiques, on peut faire remonter les circonſtances favorables à la Peinture & la Sculpture, juſqu'aux traces primitives, & les plus éloignées, qui peuvent agir ſur l'ame humaine.

Je ſuis perſuadé auſſi que la ſituation de l'Angleterre eſt encore une raiſon, qui s'eſt oppoſée aux progrès de ces deux Arts dans notre iſle. Les Anglois, ſéparés du reſte du Monde par une mer orageuſe, ont été moins viſités des Etrangers que les autres parties de l'Europe, & par conſéquent ont manqué d'un des plus puiſſans motifs pour favoriſer les Arts d'ornement, la vanité d'étaler de beaux Ouvrages à la vue des curieux. Les autres Arts,

contigus entr'eux, & sans cesse ouverts aux yeux des Etrangers, soit qu'ils y résident, ou qu'ils ne fassent que les traverser pour passer plus loin, trouvent dans le desir naturel de se distinguer, un motif pour cultiver des Arts qu'on a toujours regardés comme l'ornement d'une Nation, l'Architecture, la Peinture & la Sculpture. A quelle autre cause attribueroit-on la supériorité, que les Capitales de quelques petits Etats ont en ornemens publics sur notre opulente & vaste cité de Londres ? Dans ces derniers tems, à la vérité, le nombre des Etrangers, qui font leur séjour, ou que leurs affaires appellent en Angleterre, est immense : mais, à présent même, la seule curiosité nous amene assurément bien moins d'Etrangers, & de personnes de nom qui voyagent pour s'instruire, qu'on n'en

n'en voit dans les autres Nations considérables de l'Europe, sur-tout dans quelques-unes, telles que la France & l'Italie.

Mais quand l'émulation ne nous auroit pas manqué, je crois pouvoir apporter une autre raison de notre lenteur; & je suis trompé, Monsieur, si vous ne la jugez pas une des plus fortes; la Noblesse de notre isle, & tout ce que nous avons de gens distingués, ont fait moins de résidence à Londres, que ceux du même ordre chez les autres Nations, n'en ont fait dans leurs différentes Capitales. Je n'examinerai point si l'Etat en a tiré quelque avantage, ni si ce goût, qui prévaut depuis quelques années, d'habiter la ville & les lieux voisins, produit de mauvais effets; mais quelque jugement qu'on puisse en porter sur d'autres points, on doit convenir

qu'il tend de lui-même à polir les mœurs du Peuple, à mettre l'élégance en honneur, & sur-tout à faire naître des occasions, des facilités, & des encouragemens pour la culture des Arts. La raison s'accorde avec l'expérience en faveur de cette observation. Dans tous les pays, un peu renommés par leur politesse, la Capitale a toujours été le principal séjour de ceux qui se sont fait quelque réputation par les belles qualités de leur esprit, & par l'élégance de leur goût. Peut-il en être autrement ? L'homme est une créature sociable ; un penchant vif & naturel lui fait rechercher ceux qui lui ressemblent par le caractere & par le goût. Ce n'est pas dans un village, ou dans les compagnies de Province, qu'un esprit de quelque élévation, qui se connoît des talens & qui les a

cultivés, peut trouver l'occaſion de ſatisfaire ce deſir commun à tous les hommes, de ſe lier avec d'autres hommes, dont les lumieres & les ſentimens s'accordent avec les leurs. De-là vient l'inclination qui les porte à vivre dans les grandes villes, où la ſociété plus nombreuſe & plus étendue leur donne l'eſpoir de faire plus aiſément des amis, d'un tour d'eſprit conforme à leur goût. Je ne m'arrête pas d'ailleurs à faire ſentir, combien le commerce & l'entretien d'un nombre d'amis ingénieux & ſenſés corrigent d'erreurs, & combien ils ſervent à perfectionner les talens. Qu'on le demande à tous ceux qui ſont capables de perfection, & ſurtout à ceux que la nature a partagés d'un goût fin pour les Beaux-Arts. La ſcience abſtraite, & la profonde érudition peuvent être

floriſſantes dans le réduit obſcur d'un College : mais il n'en eſt pas de même des Arts imitatifs, ſpécialement de la Peinture & de la Sculpture. C'eſt entre les ruines des grandes villes de l'Antiquité, que ſe trouvent les précieux reſtes de l'ancien Art. Dans aucun pays, l'habileté ne ſera jamais de grands progrès en ce genre ſi vanté, qu'on y ait conçu l'idée d'embellir la Capitale ; & jamais on ne peut eſpérer d'en faire une belle ville, ſi les Grands & les Citoyens riches n'y paſſent du moins quelque partie de l'année (*a*). Un Seigneur, un homme opulent, qui vit continuellement dans ſes terres, y peut employer de grandes ſommes à dé-

(*a*) On remarquera facilement que le but de toutes ces obſervations eſt d'exciter les Anglois à l'embelliſſement de Londres. Il eſt très-heureux pour l'Angleterre, que la voix d'un ſimple Citoyen y produiſe quelque fois d'excellens effets ; plus heureux encore qu'elle ait toujours la liberté de ſe faire entendre.

corer ſon Château; mais, après beaucoup d'efforts pour le rendre auſſi majeſtueux qu'élégant, jamais il n'aura le même effet pour répandre le bon goût, qu'un édifice élevé dans une grande ville à moins de frais. Dans les villes, tout eſt critiqué, rien n'eſt exempt de blâme ou d'éloge; le grand nombre des Artiſtes, leur diſcernement & leur émulation, la multitude des ſpectateurs, chaque circonſtance ſemble inſpirer ceux qui ſont chargés de l'exécution d'un Ouvrage deſtiné à la vue du Public, & contribue à leur faire mettre toute la correction poſſible dans leur deſſein & dans leur travail, pour éviter la cenſure & mériter l'approbation des bons Juges. D'un autre côté, l'expoſition des beaux Ouvrages aux yeux de quantité de ſpectateurs, ſert beaucoup à répandre de juſtes idées du grand & du beau.

FIN.

TABLE

DES LETTRES.

Fin de la Table des Lettres.

